ᵉ ANNÉE Nº 175

1er AVRIL 1928

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

ALBERT THIBAUDET : Réflexions sur la Politique.
ODILON-JEAN PÉRIER : La Maison de Verre.
JEAN CASSOU ; Max Jacob et la Liberté.
MAX JACOB ; Lettres avec commentaires.
AUGUSTE BRÉAL : Cheminements.
ANDRÉ MALRAUX : Les Conquérants (II).

Propos d'ALAIN
Spectacles, par JEAN PRÉVOST
Voyages à Paris, par MARCEL ARLAND

NOTES, par FÉLIX BERTAUX, GABRIEL BOUNOURE, GEORGES DUPEYRON, J.-R. DURON, RAMON FERNANDEZ, ANDRÉ GIDE, FRANZ HELLENS, ANDRÉ LHOTE, HENRI POURRAT, JEAN PRÉVOST, ANDRÉ THÉRIVE, ROBERT TOURNAUD.

Odilon-Jean Périer

LE ROMAN. — *Destins*, par François Mauriac. — *Faites vos jeux*, par Bernard Fay.
LITTÉRATURE GÉNÉRALE. — *Deux farces lyriques*, par Paul Claudel. — *L'autre Europe*, par Luc Durtain. — *Les Jardins de Salluste ; La couronne de romarin*, par François-Paul Alibert.
LA POÉSIE. — *Le Zodiaque ou les Etoiles sur Paris*, par Tristan Derême.
LES ARTS. — Courbet et Delacroix.
LETTRES ÉTRANGÈRES. — *La Fuite sans fin*, par Joseph Roth. — *Esprit et « Geist »*, par Ed. Wechssler.
FAITS-DIVERS. — REVUE DES LIVRES. — REVUE DES REVUES.

PARIS
3, rue de Grenelle (6e) — Tél. : Littré 12-27
FRANCE : 5 FR. = LE NUMÉRO = ÉTRANGER : 6.50

RÉFLEXIONS SUR LA POLITIQUE

Je ne sais si M. Seignobos travaille à une suite qui étende sur le XXe siècle son Histoire politique (ou plutôt des partis politiques) de l'Europe au XIXe. Mais que ce soit l'éminent professeur ou un de ses élèves qui entreprenne cette tâche, je crois que le moment actuel leur fournira un palier important. Il est marqué dans presque toute l'Europe par une crise des partis.

La jeune République allemande reste peut-être le seul grand Etat européen où fonctionne à peu près normalement le régime des grands partis organisés. Les partis anglais, sans lesquels on ne conçoit pas la vie politique de l'Angleterre, subissent ou vont subir une transformation. Nous assistons à la tentative du fascisme italien (plus ou moins imité en Espagne) pour éliminer de la vie de l'Etat le jeu des partis : l'avenir nous dira si elle est capable de produire dans l'Europe d'après la grande guerre le même courant d'imitation que le régime parlementaire anglais après les guerres de la Révolution et de l'Empire. Et en France les élections de 1928 se font ou vont se faire dans la crise, le marasme ou la démission des partis.

L'histoire politique de la troisième République avait été jusqu'à la guerre l'histoire des partis, son gouvernement le règne des partis. L'interrègne des partis a commencé en août 1914 et s'est affirmé derrière deux drapeaux : l'Union Sacrée pendant la guerre, le Bloc National après la guerre. Mais si l'Union Sacrée était une réalité commandée par l'état de guerre, le Bloc National ne fut bientôt qu'une

formule sous laquelle de vieux partis reparurent, ayant peu appris ou peu oublié. La vieille gauche se reforma de même, fut le Cartel. Les élections du 11 mai marquèrent le triomphe d'un parti, parti avoué, allègre, parti à l'américaine, *spoils system* compris.

Ce qui marquera sans doute pour le Seignobos de demain l'histoire de cette législature, c'est ce fait général : le gouvernement des partis, après dix ans de quasi-interrègne, reprenant en 1924 la conduite des affaires françaises, révélant son inaptitude et son inadaptation, obligé de passer la main, — et les partis, irrésolus ou disloqués, abordant les élections de 1928 avec une doctrine vacillante, une conscience mal éclairée, un personnel inquiet et divisé. La critique du gouvernement des partis, que poursuit Maurras depuis un quart de siècle, devient aujourd'hui un côté actuel de sa doctrine. Lui-même d'esprit partisan comme un gibelin de Florence, l'auteur des *Amants de Venise* était fondé à l'analyse d'un mal dont il sentait le travail si proche de lui. Me trouvant, par un accident qui, hélas ! n'est pas tout bénéfice, assez dépourvu d'esprit partisan, je m'imagine, à tort ou à raison, que je puis jeter dans les marges de la question — toujours pour le Seignobos futur — quelques remarques qui portent fruit.

*
* *

De ce problème des partis, ou plutôt de ce problème de la crise des partis, il faut, bien entendu, écarter ces deux solutions partisanes, la solution partisane de droite et la solution partisane des gauches.

A droite (l'*Action Française* exceptée, qui impute tout à l'essence du régime) on a expliqué la situation par l'insuffisance intellectuelle et morale des partisans radicaux au pouvoir. La critique et l'opinion parisiennes s'en sont donné à cœur joie sur les élus de la province, sur la clientèle de la *Dépêche*. C'était assez mal tomber. Pré-

cisément les partis de gauche, moqués si souvent pour leurs sous-vétérinaires, et qui, à certains moments, étant la majorité, n'avaient pu occuper, faute de chefs capables, le pouvoir qui leur revenait normalement, cette fois se trouvaient dirigés par des hommes sinon de premier ordre, au moins de premier plan, d'une culture brillante, d'une probité et d'un patriotisme que leurs adversaires ne discutaient pas, anciens routiers de la politique, et cependant dans la force de l'âge. Leur échec n'est pas dû à leur manque de moyens, à moins qu'on ne veuille appeler ainsi le défaut de génie inventeur et créateur devant une situation toute nouvelle. Mais le génie est le génie : l'histoire nous montre que pour cent hommes de génie dans l'ordre de l'intelligence, il n'y en a pas deux dans celui de la politique. Et M. Poincaré a prouvé que là où les partisans radicaux ont échoué, on pouvait réagir autrement que par les ressources du génie.

A gauche, on a imputé le mal à ce qu'on a appelé le gouvernement des banquiers, ou la coalition des intérêts, ou la Congrégation économique. C'est là un mythe électoral. Il fonctionne exactement sur le plan de crédibilité que comporte un mythe. L'électeur qui l'entend bouche bée et l'accepte les yeux fermés appartient lui-même, six fois sur dix, à cette coalition et à cette congrégation. Ainsi, dans le *Nommé Jeudi* de Chesterton, les sept anarchistes qui se trouvent être, en fin de compte, des soutiens déguisés de l'ordre. C'est les yeux tournés vers les Puissances occultes, les nouveaux hommes noirs, que le chef du parti radical et du gouvernement s'écriait : « La politique n'est pas libre en ce pays ! » Si la politique était libre ce serait vraiment trop facile. La politique n'est jamais libre, sauf dans une ou plutôt deux Polognes : celle du *liberum veto* et celle d'Ubu, et dans les deux cela a mal fini.

Entre les aigres réclamations des deux partis, je me sens plus que jamais incapable de choisir. Et en d'autres temps je me fusse fait de cette incapacité une raison de me taire.

Un Français administré, citoyen encore engagé jusqu'aux reins dans le marbre des vieux temps, et dans une nature sociale de sujet, peut en bonne conscience s'amuser de son bulletin de vote, baptiser la droite blanc bonnet et la gauche bonnet blanc, (quitte à se débrouiller ensuite avec un bonnet rouge pas baptisé du tout). Il se comporte ainsi, même s'il ne peut souffrir les monarchistes, en bon sujet d'un roi de France idéal. Il a mal dans la jambe qu'on lui a coupée en 1793. Mais cette nature d'abstention ironique, qu'on portait naguère avec quelque mauvaise conscience, et qui était en tout cas une nature négative, la voici aujourd'hui investie du signe positif. L'homme de cabinet ou de jardin, qui n'est d'aucun parti, ou qui accepte d'être de plusieurs partis, il coïncide aujourd'hui plus ou moins et avec l'homme dans la rue et avec l'homme au pouvoir. Cette carence des partis que tel, tel, et moi-même, nous nous imaginions être un mal qui nous fût particulier, la voilà qui s'étend par tout ce qu'on appelle, en langage parlementaire, « ce » pays (article qui m'a toujours paru bizarre, et qui doit appartenir, comme les *ille* et *iste* du barreau romain, à la mimique professionnelle de l'avocat).

Un problème de forme a succédé à un problème de matière. On plaide non plus pour un parti contre un autre, mais pour la politique des partis contre une politique sinon sans partis, du moins de démission des partis, ou d'accord des partis, ou de terrain neutralisé entre des partis. Il est intéressant que la polémique et la doctrine radicales se placent sous l'égide non pas de la suprématie, de l'exclusivité, naguère attribuées aux gauches.

Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien,

(langage qu'on purgera de cléricalisme en le traduisant par : toutes les places et tout de suite) mais bien de la pluralité nécessaire des partis, entre lesquels il en faut des moins bons aussi bien que des bons

Servez votre cartel, je servirai le mien,
Ce sont deux puissants blocs...

Le malheur est qu'ils ne sont plus du tout puissants, que le cartel ne marque plus l'heure, que le bloc délité devient sable. L'électeur est dans la cabine isolante comme dans un poulailler, où l'on prend le bâton le moins sale.

*
* *

Comme cette crise des partis politiques et parlementaires est à peu près générale en Europe, qu'elle a partout la même origine, à savoir l'impuissance des anciens partis, et du gouvernement des partis, à résoudre les problèmes de l'après-guerre, le Seignobos du XXe siècle saura la placer sur le plan européen. Mais sur ce plan européen chaque pays réagit à sa façon. C'est ainsi que l'Italie, la Belgique et la France, pays latins, pays belligérants, parfaitement comparables, ayant passé par les mêmes phases politiques et monétaires, ont traversé et exprimé de trois manières différentes, en trois langages propres, la crise européenne des anciens partis et du gouvernement des partis.

L'Italie, qui en souffrait le plus et chez qui le jeu normal des partis, se traduisait par la carence de la fonction gouvernementale, lui a apporté la solution la plus radicale : la suppression des partis. La dictature fasciste a supprimé en Italie les partis comme la dictature communiste en Russie a supprimé les bourgeois. Une presse libre et un Parlement librement élu sont les deux poumons par lesquels respirent les partis. La loi sur la presse et la nouvelle loi constitutionnelle ont condamné ces poumons à l'asphyxie. J'ignore comme tout le monde ce qui adviendra de ce nouvel Etat qui combine de manière originale la monarchie, le consulat à vie, la république syndicaliste et la mystique nationaliste. On ne peut contester son originalité, ni le puissant intérêt qu'offre l'expérience italienne à l'étudiant de politique comparée.

Si elle réussit, il y a des chances pour qu'elle soit imitée ailleurs. Le régime parlementaire à l'anglaise connaîtra lui aussi la rouille, le vieillissement, l'usure. Tout au moins ne doit-il compter, dans aucun pays, sur un renouvellement automatique de son bail.

La Belgique s'est rétablie elle-même, sans l'intervention d'aucune personnalité de premier plan, sans *deus ex machina* à la Mussolini ou à la Poincaré : phénomène unique aujourd'hui d'une monarchie constitutionnelle où aucun citoyen ne l'emporte en considération et en service public sur le roi. Avec cela les partis y sont plus forts, mieux organisés qu'ailleurs. La vie de parti est incorporée étroitement à la vie civique. Le dualisme linguistique, la bataille des langues, font même que le pays est lui-même « parti » c'est-à-dire partagé, en un sens plus net qu'ailleurs. Notons comme un fait caractéristique que la Belgique seule a pu supporter et apprécier un mode de suffrage qui requiert une forte organisation des partis, et dont la France et l'Italie ont dû se débarrasser bien vite.

Un des résultats les plus précieux de l'expérience politico-monétaire des dernières années, c'est d'avoir mis en lumière ces deux vérités en apparence contradictoires. D'abord qu'il y a une solidarité européenne, et que la même crise (monétaire) attribuée dans chaque pays, par les partis, à des causes politiques, locales, personnelles, passe à la manière d'une vague dans laquelle se diluent les responsabilités apparentes. Ensuite que cette vague procède dans le temps par ondulations successives, que chacune de ces ondulations agit selon le relief propre du terrain qu'elle rencontre, et que rien n'est plus trompeur que de conclure du mouvement, passé, de l'une, au mouvement, présent ou futur, de l'autre. Le raisonnement par analogie s'est imposé longtemps à la spéculation monétaire d'une manière aussi trompeuse qu'il peut se glisser dans la spéculation philosophique. L'analogie supposée entre la destinée du mark et celle du franc a ruiné des fortunes et

abusé les esprits les plus fins. D'autres analogies doivent être aujourd'hui soigneusement dépistées. En revanche l'analogie ou le synchronisme du rétablissement monétaire dans l'Europe entière ne sont pas douteux, non plus que la diversité des moyens : dictature politique en Italie, dictature technique en Allemagne, trève des partis en France, accord des partis en Belgique.

Il faut, avant de réfléchir sur la situation politique française, bien mettre en lumière cette crise monétaire, qui a failli déclencher une révolution, et qui s'est résolue si simplement. Quand la Belgique se risqua, la première des trois nations belligérantes à franc, à stabiliser (après un premier échec) le banquier qui dirigeait l'opération dit : « Après que nous aurons réussi, on verra que rien n'était plus bête. » Maintenant que M. Poincaré, après le comte Volpi, a réussi ou va réussir à son tour, (le dernier on reconnaît en effet que c'était sinon plus bête, du moins plus simple qu'on ne le pensait. Comme Bonaparte a donné aux rentiers le tiers consolidé, M. Poincaré a donné ou va donner aux possesseurs de francs le cinquième consolidé, et n'importe qui l'eût donné à sa place, l'Etat n'ayant que cela à donner et le franc ne pouvant plus se donner que pour cela. N'importe qui, à condition de pouvoir se comporter comme un ministre dans une monarchie, comme Bonaparte après Brumaire, c'est-à-dire de travailler en paix, sans clientèle à satisfaire, sans partis pendus à ses basques, sans pelures d'oranges sous ses pas.

Ce qui paraîtra est extraordinaire, et un peu alarmant, c'est qu'entre tant d'hommes de valeur, le pays (« ce » pays) n'ait eu confiance qu'en celui-là. A propos de l'élection de Carnot, Barrès, avec un humour boulangiste, écrit : « La France apprécia dans Carnot l'honnête cocher qui rapporte le porte-monnaie. » M. Poincaré fut donc le seul homme à qui le Français moyen consentit, sans réticence, à confier cet objet sacré ? Une fois cette confiance accordée, le grain de sel mis sous la queue de l'oiseau, le

couteau placé au pédoncule du fruit fiscal, cela allait tout seul : simplement le *Politique d'abord !* qui est, dans son principe, très raisonnable, a fonctionné. Un problème économique qui bouleversait le pays a été résolu, ou plutôt s'est résolu tout seul, dès qu'il est passé sur le plan politique, ou bien, (si l'on prend politique dans le sens d'élection et de politiquette) sur le plan de l'absence de politique. Le défilé des ministres des finances au temps de la grande crise a été fort instructif. On a fait appel auprès de la malade, successivement, à tous les spécialistes de marque : à un grand économiste qui, ayant réussi dans ses affaires devait, pensait-on, réussir dans celles du pays (M. Loucheur), à un professionnel de la matière financière qui passait pour le plus fort qu'on eût connu depuis Rouvier (M. Caillaux), à un grand mathématicien, membre de l'Institut, le Condorcet moderne (M. Painlevé), à un habile parlementaire (M. Péret), à celui de nos hommes politiques qui a le plus d'idées (M. de Monzie). Et la température montait toujours. La famille a fini par traiter avec vivacité ces augures à automobiles et à pelisses. Elle a rappelé un médecin de province dont la vieille calèche éclatait moins aux regards que la conduite intérieure des confrères, mais qui connaissait la malade depuis son enfance, avait sa confiance, et qui, se débrouillant mal dans les sérums à la mode, employa les vieux remèdes du temps du baron Louis, purgation, diète. La malade était de bonne constitution, elle guérit.

Après les élections du 11 mai, un Français établi à l'étranger, et qui se réjouissait de leur résultat, demandait à un compatriote de passage, qui se réjouissait aussi : « Croyez-vous que Poincaré reviendra ? — Comme président du conseil, non. Mais je le vois fort bien encore président de la République dans sept ans. » Il se trompait matériellement. Sa prévision n'en était pas moins, si j'ose dire, intelligente. On ne saurait attendre de M. Poincaré les qualités (si ce sont des qualités) d'un

président du conseil normal, qui gouverne par un parti. On attend de lui celles d'un président de la République, qui est placé au-dessus des partis. Mais la constitution de 1875, ou plutôt l'usage établi après elle, défend au Président de la République, c'est-à-dire au représentant de la France, de gouverner, attribue la fonction gouvernementale au représentant d'un parti. M. Millerand est tombé parce qu'il a transporté à la présidence de la République la manière d'un président du conseil. M. Poincaré a réussi en transportant à la présidence du conseil la manière d'un président de la République.

La présence de M. Poincaré au pouvoir n'a par elle-même rien de magique. On peut voir à bon droit, dans le président du Conseil, un homme à sa place, on le verrait difficilement en homme providentiel, en phénomène hors cadres à la Mussolini. La bataille du franc a ressemblé, encore plus que ne le disaient les journaux, à la bataille de la Marne, qui a été gagnée non par Frédéric II ou Bonaparte, mais par Davoust ou Moreau, ce qui semble d'ailleurs plus économique et plus sûr. C'est grâce à des moyens bien français et à des Français intelligemment moyens, que la France a fait, de manière élégante, à deux reprises, l'économie de cette dictature qu'autrefois on s'accordait, à droite et à gauche, à espérer ou à redouter comme la conséquence inévitable de la guerre et de l'après-guerre.

Mais comme on ne saurait faire une omelette, même et surtout l'omelette Lautier, sans casser des œufs, il y a des œufs cassés, je veux dire des victimes, et ce sont les partis. Le métier de chef de parti ressemble à celui de poète lyrique : il ne nourrit pas son homme, pour le moment du moins.

Pour le moment. Car il s'agit, bien entendu, sinon d'une trêve des partis, du moins d'un malaise des partis. Un reclassement des partis, une renaissance de l'esprit de parti, une réadaptation des chefs, une poussée de chefs nouveaux, sont inévitables. Faire coïncider ce reclassement

avec un redressement général, même avec le redressement tout court, tel est dès maintenant le projet des meilleurs esprits.

Peut-être cependant verra-t-on dans cette démission des partis quelque chose, sinon de définitif, du moins de durable. Je crois que le problème des partis, partis qui, dans une république parlementaire, sont unis par une certaine règle du jeu, s'efface devant le problème des classes. Il y a de moins en moins une conscience de parti, de plus en plus une conscience de classe. Et là est le grand tournant.

* * *

Le libéralisme bourgeois, qui sert de charte tacite à notre société, nie volontiers sinon ce problème, tout au moins sa force et son urgence. « Je ne crois pas, écrit M. Paul Souday, à cette prédestination de classe où M. Thibaudet mêle Calvin et Jansénius à Karl Marx. Depuis la Révolution, il n'y a plus de classes à proprement parler, puisque toutes les carrières sont ouvertes aux talents. S'il existe encore des différences sociales, correspondant inévitablement aux inégalités naturelles, c'est de plus en plus la valeur intellectuelle qui en décide. La dernière aristocratie solide se compose de gens qui ont fait leurs études... Si l'on veut à toute force qu'il y ait encore des classes, il ne subsiste réellement que celle des hommes cultivés, et celle des illettrés et des philistins. » Et M. Souday conclut que je méconnais « la liberté de l'intelligence et le libéralisme de la société moderne. »

Je ne les méconnais pas. Malheureusement il y a des faits qui nous empêchent de nous endormir sur ces deux confortables oreillers.

D'abord est-il vrai que ceux qui savent et ceux qui ne savent pas, les gens instruits et les philistins, s'opposent comme la lumière et l'ombre ? L'instruction ne suffit pas pour établir, entre les hommes, les hiérarchies, les dis-

tinctions, les aristocraties et les bourgeoisies; y collaborent aussi : la moralité, — l'habileté technique, — l'aptitude à former des groupes, par laquelle dix médiocres réunis l'emportent sur un homme intelligent qui est seul, et mieux encore sur deux hommes intelligents qui se battent ; — le sang (les vingt années gagnées sans peine, dont parle Pascal) ; — la fortune : qu'on relise dans la *République* les charmants propos du vieux Céphale. L'instruction ne devient une valeur sociale que si elle s'associe à l'un ou à plusieurs de ces biens, dont le jeu et les combinaisons, la grandeur et la décadence, font la vie des classes.

Et puis, est-il exact que depuis la Révolution il n'y ait plus de classes ? N'est-ce pas au contraire depuis la Révolution, depuis la suppression des ordres et des corporations, que ce terme de classe est entré dans la langue politique et sociale ? Dans quel livre antérieur à la Révolution lui verrait-on prendre l'accent redoutable et vivant que lui donne Julien Sorel lorsqu'il s'adresse aux jurés qui vont le condamner ? Ce propos de M. Souday n'eût pas déparé un discours ministériel ou préfectoral d'avant-guerre, où « Il n'y a plus de classes ! » eût fait pendant à : « Il n'y a pas de question sociale ! » et même à : « Il n'y a pas d'affaire Dreyfus ! » *Il n'y a pas* signifie *il ne devrait pas y avoir* : on supprime par le discours ce qu'on voudrait, d'un cœur honnête, voir supprimer de la réalité.

Pour moi, je suis au contraire frappé par le caractère urgent du problème des classes. Il y a des classes, comme il y a des nations. Vivez dans un palace de Saint-Moritz ou dans un bureau de la Société des Nations, c'est-à-dire dans un milieu cosmopolite, où les hommes sont unis par le même statut de civilisation, les mêmes plaisirs ou les mêmes travaux, et vous vous apercevrez bien vite de la force inévitable avec laquelle reparaît sous ces identités la marque ethnique. (M. Paul Bourget a écrit là-dessus son roman de *Cosmopolis*). Pareillement, consultez ceux qui, étant à l'âge où l'on peut comparer et réfléchir, ont passé les

quatre ans de la guerre autour du bouteillon de l'escouade, demandez-leur si les classes sont un vain mot. Si l'instruction seule marque les classes et distingue les hommes dans une République, sous l'égide des principes de la Révolution, comment se fait-il qu'aujourd'hui la conscience de classe soit de plus en plus ressentie, cultivée, encadrée, par les représentants de l'instruction, les instituteurs ?

Précisément, l'après-guerre a donné un nouvel élan, une nouvelle intensité, au problème des classes. Un état de classe, une mystique de classe, se sont formés en Russie. Des deux institutions internationales de Genève, l'une, le Bureau du Travail, est peut-être à être aux classes ce qu'est la Société des Nations aux Etats. La force du fascisme ou plutôt du mussolinisme vient en partie de sa double nature, nationaliste et syndicaliste : statut de l'unité de la Nation et de la diversité des classes.

D'une manière générale, les problèmes, les attitudes, la mystique de classe tendent à l'emporter sur les problèmes, les attitudes et la mystique des partis. La différence est grande. On est engagé dans un parti par des opinions et des intérêts. On est engagé dans une classe par une manière d'être. Le radicalisme prête son suffixe à un parti, le socialisme à une classe. De là, malgré l'incertitude des frontières, la différence de ces deux pays politiques. Le communisme laisse tomber ce qui concerne le politique, conserve et met en valeur ce qui intéresse la classe.

Ce n'est d'ailleurs pas un phénomène général. La prospérité d'après-guerre, le nivellement des jouissances, et ce qu'on appelle la standarisation de la vie ont presque supprimé aux Etats-Unis le problème des classes, mais en ont du moins émoussé l'acuité. L'idéal de la classe unique y paraît plus facile à atteindre qu'ailleurs. La société américaine ne regarde qu'aux problèmes de la production, et la répartition va toute seule. Notre accent mis sur la répartition porte par là même sur la distinction entre les classes, sur la politique de classe.

Les deux ordres (au sens dorique-ionique) de la planète civilisée et agissante sont formés aujourd'hui de deux mondes presque égaux en étendue et en population : l'Europe entre la Finlande et l'Atlantique ; les Etats-Unis. Europe signifie nationalismes rivaux et classes hostiles, frontières de terres et frontières de cœur. Etats-Unis signifie pays sans nations, sans douanes, sans classes. L'Europe à classes vit entre les Etats-Unis, où les classes ont été supprimées par la richesse générale et l'industrie standarisée, et le Moscovie, où elles ont été abolies dans la misère générale. Toute notre histoire présente, nos dilemmes aux croisées des chemins, tournent autour du problème des classes. Ce problème ne se posera sans doute pour nous ni en termes américains, ni en termes russes. Les forces du passé sont en Europe trop efficaces pour permettre autre chose que des types mixtes. Retenons seulement que la crise actuelle des partis, leur déconsidération à tous devrait être mise à profit pour regarder et peser ces problèmes, et qui sait ? peut-être pour les résoudre.

ALBERT THIBAUDET

LA MAISON DE VERRE

La dédicace de ce poème est secrète.

Tu es telle que je t'aime
Cette nuit détache-toi
O voix
Et pour former un poème
Sache te passer de moi
Cherchant au fil de toi-même
L'équilibre du plaisir
C'est pourquoi ce chemin libre
Et cette aube et ce loisir
Extrême.

***

Je ne te demande pas
Les secrets de la musique
Mais j'ai baisé sur la vitre
Un paysage d'été
O buée
Ne garde pas le dessin
De mes lèvres
Evanouis-toi plus vite
Pourquoi vis-tu, pourquoi vivre
Je voudrais
Te retrouver un matin
Sans pouvoir te reconnaître
Toute étrangère et nouvelle

Détachée avec mystère
De mes lèvres
Comme les choses vivantes
Se détachent en silence
De la main du Créateur.

***

Les mouvements de mon cœur
Te font assez émouvante
O voix, forme un chant
Sans ombre
Je ne veux plus de ce corps
Encombrant comme un décor
Que ma force se délie
Je la délivre et l'oublie
Comme dans un air léger
Se déplace la fumée
Sans mollir ni s'incliner
S'élève une poésie
Dans sa jeune liberté.

***

Merveilleusement détachée.

***

Par ici
J'entends les oiseaux,
Tout ce qui brille
Et qui remue
Mais le silence est pailleté
Le feuillage est un peu de cendre
La mort et la sécurité
S'entendent.

Il y a un miracle à faire
Par ici.

Les oiseaux remuent

Tout or brille ce qui n'est pas

Au bord
De la bouche entr'ouverte.

***

Au bord mouillé
D'une couleur
Où naît l'écume

Et le sourcil
De l'horizon
Où vont les dunes

Entre les dents
Et la salive

Où le baiser
Luit et se brise

Au bord du monde
Où est la mer
Au bord de l'ombre
Où tu te tais

Je viens me taire.

***

Tordue et peinte par la vie
La chevelure lourde brille
Comme se mêle l'ombre au feu
Le sang se mêle à ces cheveux
Quand gronde le flambeau nocturne
Quand une flamme taciturne
Monte de ce monde fermé
Par le silence de l'été
Comme une funèbre colonne
S'élançant à l'heure où personne
Ne se rappelle plus le jour
O nuit comparable à l'amour
Les visages que tu te donnes
Sourde te trahiront toujours
Montre tes cheveux coupés court
Ta bouche pure et tes yeux graves
Au secours
O cruel miracle
La nuit est faite à ton image

***

Tu ne t'en iras pas d'ici
Tant que je tiendrai ton épaule
D'ici, du côté de la vie
Dans l'éclairage du plaisir

Où l'on voit la réalité
Se défaire comme une écume
Sur la vague qui se replie

Où sont les paysages purs
Le silence et la liberté

Du côté de la poésie

***

Le cœur se repose, la main
Dérange les cheveux du sable.

***

Le vent, l'orage, les miroirs
Ne me font pas baisser les yeux
Un paysage
Aux cheveux noirs
A plus de prise sur mon cœur

Un fil
Encore
De plaisir
Aux lèvres vives
Aux faibles îles

Ailleurs
Sans doute

Où le corps plie
Et se termine

***

O dessinée
Aussi belle que les collines

***

Un grand calme commence à la rive des yeux

***

L'eau prend la forme du cristal

Toutes les plages se ressemblent
Et toute l'ombre entre tes bras
Que tu mélanges
Au bruit des vagues

Au commencement de l'espace
Où l'amour change de visage

Dans le glissement du matin

Désaltère-toi dans ma main

***

Mystérieuse et ressemblante
Secrète comme une vivante

***

Donne-moi la main
Il va faire jour
Le papier d'argent fait un éclairage
Etrange

Ecoutons parler
Ecoutons mentir
Ecoutons partir
Les autres

Et quand je voudrai
Que le jour commence
Je mettrai le feu
Au papier d'argent

***

A la limite de la lumière et de l'ombre
Je remue un trésor plus fuyant que le sable
Je cherche ma chanson parmi les bruits du monde
Je cherche mon amour au milieu des miracles

Un poème commence où la voix s'est brisée
Et je fais mon bonheur en dénouant tes mains
Quand nous nous rencontrons au bord d'une journée
Nouvelle, au bord de l'aube où le ciel nous rejoint

***

Les pieds nus de ma poésie
Ont peu de poids
Cherche la trace de ses pas
Sur cette eau tranquille
Comme un visage éclairé

Toute puissance agenouillée
Chanson matinale

Il brille
Une étoile toute nouvelle
Et la chanson la plus belle
Est celle que j'ai chantée
Pour accepter ces minutes
Où mon bonheur se décide

Où toute chose s'arrête

A la merci d'un beau vers

***

Ton visage est le mot de la nuit étoilée
Un ciel obscur s'ouvre lentement dans tes bras
Où le plaisir plus vain que la flamme argentée
Comme un astre brisé brille et tremble tout bas

Vivante, conduis-moi dans ce nocturne empire
Dont l'horizon mobile enferme notre amour.
Je touche un paysage ; il s'éclaire, il respire
Et prend quelque couleur sans attendre le jour.

Que de choses j'apprends au défaut de tes larmes
Sur le point de me perdre où tu m'as précédé,
Mais enfin je renonce à détourner tes armes.
Je reconnais un corps que je dois te céder.

Perdons-nous ! Parcourons cette courbe profonde
Que tes genoux légers ne me délivrent pas.
Que je sois seul au monde
Au moment de tes larmes.

Que la paix de l'amour commence sous nos pas.

Février 1927.

ODILON-JEAN PÉRIER

MAX JACOB ET LA LIBERTÉ.

M'abstenir est devenu mon unique devoir. (J.-J. ROUSSEAU).

Il est dit des Français — et surtout ceux-ci le disent — qu'ils sont le peuple le plus spirituel de la terre ; mais c'est là une observation qui exige d'être à tout coup éprouvée, et une qualité qu'il faut perpétuellement défendre et exercer, dont il faut perpétuellement, pour ainsi dire, vérifier les ressorts. La première vertu de cette spiritualité dont on fait notre apanage, c'est en effet une inusable élasticité, une faculté de rebondissement, une indépendance qu'on ne devrait à aucun moment pouvoir mettre en doute.

Mais jamais le monde n'a été moins spirituel ni n'a tendu à l'être moins. De partout on le constate : tel accuse les clercs d'avoir trahi leur mission, qui était de maintenir une barrière contre l'envahissement du temporel ; tel autre regrette la disparition sucessive des dernières immunités à l'abri desquelles l'homme pouvait encore défendre quelques-unes de ses plus dignes prérogatives. Le peuple français suit le mouvement. Il en a même pris la tête. Cet extraordinaire pouvoir d'abstraction et de raisonnement qui lui a été départi et grâce auquel il a su isoler quelques chefs-d'œuvre, il le tourne à présent au service de la réalité et de l'histoire. Il l'emploie à permettre au collectif, au social de s'accorder, de s'organiser de plus en plus étroitement, de fortifier son code, sa discipline et ses prétextes.

L'esprit, en fuite devant ces pressions chaque jour plus urgentes, et désireux d'échapper à cet océan de sérieux qui menace de le submerger, se réfugie parmi les quelques êtres encore capables d'employer le langage à d'autres fins qu'utilitaires. Peut-être en reste-t-il qui ont le long courage d'enfermer dans leur activité quelque chose de destructif et de résistant, un refus permanent, une patiente force explosive. En tous cas, nous en connaissons un : c'est Max Jacob. Celui-là maintient la vraie tradition, si obscurcie aujourd'hui, de l'esprit français.

*
* *

Cette tradition, on peut la dessiner en considérant, à chaque époque, la part de non-conformisme, d'inadéquation et de mauvaise volonté que divers écrivains ont su, implicitement ou non, incorporer à leurs ouvrages. Et souvent cette part est cachée, ce n'est souvent qu'une grimace à peine apparente, l'ébauche d'une cabriole. Parfois cette intention est diffuse dans toute une œuvre, et presque inconnue de son propre auteur.

On range ordinairement dans cette tradition les noms de Rabelais, de Montaigne, de Voltaire et des Encyclopédistes. Encore ces derniers sont-ils coupables, sur certains points, de l'élan avec lequel l'histoire, ses fables et ses conventions entraînent aujourd'hui l'universalité des activités et des énergies. En luttant contre un ordre politique ils préparaient l'avènement d'un autre, ce qui était jouer un jeu de dupes. Mais leur effort vaut par lui-même et par une sorte d'heureuse décomposition qu'il ne pouvait manquer d'amener. Aussi peut-on considérer ces premiers rationalistes comme on fait les alchimistes du moyen-âge qui, tout en s'occupant de fariboles, ouvraient les voies malgré eux à une science certaine.

Notre romantisme aussi doit être rattaché à cette chaîne spirituelle, surtout si on examine les éléments qu'il doit

au romantisme allemand et la volonté par quoi il retrouvait, violemment et dans un vigoureux mouvement d'opposition, ce que les esprits libres du siècle précédent avaient justement combattu. Car avoir l'esprit libre, ce n'est pas tant incliner vers une doctrine qui prônerait la liberté que de prendre à chaque doctrine ce qu'elle a d'irréductible et d'extrême. La liberté n'est pas une fin en soi, mais une hygiène. Enfin, la plus vive revendication de l'esprit français a certainement été la revendication symboliste, par tout ce en quoi elle s'opposait au scientisme de la seconde moitié du XIXe siècle, scientisme si puissant qu'il faillit parvenir à écraser un poète et un satirique de la taille de Flaubert. (Mais Flaubert devait combattre son épilepsie, et cette tragique nécessité lui imposait l'image d'un art laborieux et quotidien, plein de fausses difficultés, et dans l'exercice duquel l'aide de la science, de ses méthodes et de ses pratiques nous est indispensable. D'où ce style établi à coup de formules, ces descriptions, ces fiches, cette expérimentation candide, cette régularité et toute cette rhétorique, qui devaient faire tant de mal et à travers quoi son génie personnel avait tant de peine à se frayer un chemin.)

Le symbolisme, après le romantisme, dénudait à nouveau l'âme humaine de tout ce qui n'était pas elle-même, annulait autour d'elle les emprises du réel, du social et du politique, lui restituait ses moins prévisibles possibilités. Le poète symboliste n'a même plus besoin de crier : vive l'anarchie ! Faire un poème est déjà pour lui un acte d'anarchie.

*
* *

L'impertinence de la vie sociale ayant aujourd'hui dépassé toutes les bornes, il est naturel que l'intelligence, lorsqu'elle ne se résigne pas à s'asservir, mais au contraire y répugne, se manifeste également avec une vigueur inouïe. Aussi sa puissance corrosive est-elle devenue telle que, ne

pouvant détruire son adversaire, elle se détruit elle-même. Se heurtant à d'infranchissables limites, elle se retourne sur elle-même et joue avec son propre personnage aux jeux les plus dangereux.

Ainsi prend-elle le plus amer plaisir à dissoudre les formes qui pourraient la contenir. Sous prétexte de pureté, elle démonte les divers mécanismes grâce auxquels, jusqu'ici, elle avait donné d'elle-même une figure universellement accessible. L'homme, dont jusqu'ici elle avait reproduit d'innombrables portraits, elle le réduit à une poussière d'atomes invisibles où nul ne se peut reconnaître sans microscope. Ou bien elle s'égare parmi les ombres d'un dédale où l'on ne peut s'engager sans une bonne Clé des Songes. La peinture, où Baudelaire voyait une mnémotechnie de toutes les formes terrestres, ne peut plus satisfaire aujourd'hui qu'une mémoire infiniment subtile et accoutumée à dégager l'essentiel des objets familiers. Le théâtre prolonge jusque parmi les spectateurs, en même temps qu'il empoisonne de vie réelle une illusion jusqu'ici nettement définie dans la durée et dans l'espace et qui n'avait jamais rompu les bornes d'un honnête divertissement. La poésie, enfin, on veut la faire rejoindre ces incantations et ces mystères par quoi l'homme primitif, doué de déraison, prenait du monde une connaissance absurde et y établissait un ordre aujourd'hui absolument inopérant.

Dans un autre domaine, qui est celui de l'homme moral, une dissociation analogue s'est produite et un progrès s'est accompli, à chaque fois qu'un homme parmi les hommes, Montaigne ou Jean-Jacques, a eu l'idée de dresser en face des principes son épreuve de la vie et son aventure personnelle. Le plus violent effort dans ce sens s'accomplit sous nos yeux : André Gide, qui est l'homme auquel il faut toujours revenir quand on veut faire le tableau spirituel de notre temps, parvient, en séparant le plaisir du sentiment et par ses diverses audaces analytiques,

à établir en lui une clarté qui ne doit plus rien aux disciplines où il a été formé.

A ses côtés, Max Jacob est l'esprit le mieux disposé à tous ces exercices, à ces fuites, à ces réductions. Il est souple et aiguisé à souhait. Mais André Gide ne peut se séparer de lui-même, malgré toutes ses tentatives de congé, et son œuvre est une série d'attitudes où chaque fois, quoi qu'il en ait, il s'engage tout entier. De ses expériences vitales, qui, pourtant, furent d'une richesse et d'une variété légendaires, Max Jacob semble ne rien garder. C'est que son empire est ailleurs : sur les nuages. A peine si une légère vapeur de ses aventures semble surnager à la surface de ses ouvrages. Son esprit, mieux : son inspiration s'est détachée de lui, comme un farfadet, et les délires qu'elle engendre ne nous représentent que de la façon la plus lointaine. Les poètes, au contraire des moralistes, ne sont responsables du genre humain que dans une mesure infiniment large et difficilement calculable. Il faut un grand recul pour apercevoir ce qu'ils pouvaient comporter d'universel et le pas qu'ils ont fait franchir à notre espèce. C'est qu'eux-mêmes ont eu le dédaigneux courage — ou le gracieux privilège — de prendre du champ et de dépouiller la défroque sous laquelle ils se mêlaient à nous.

Rien de ce que fait Max Jacob ne touche terre, et il est, avec ses poèmes en prose, l'inventeur d'un art qui imite l'art et d'un monde qui n'est plus que l'ombre des mondes poétiques connus à ce jour. Il dessine les traits les plus sinueux, qui rebondissent ailleurs au moment qu'ils allaient déterminer la moindre ressemblance. A tous moments, on croit pressentir le musée où il a saisi la forme qu'il parodie, mais ce pressentiment s'évanouit aussitôt, et, le poème une fois achevé, nous tenons entre nos mains un objet innommé et doué de quelque vie monstrueuse et diabolique. Peut-être est-il trop facile de faire de vrais poèmes, des élégies, des apologues, des

épopées : c'est en tout cas se condenser d'une façon aimable pour autrui, mais vraiment trop peu supportable pour soi-même, dès qu'on possède la moindre pudeur. Ici nous avons, discrètement, des reflets de poèmes possibles et dont le modèle existe sans doute quelque part. Une confidence du poète, dans une des pages les plus profondes qu'on ait écrites sur l'art, sur l'art de l'art, et qui est la préface au *Cornet*, nous donne à entendre que Max Jacob cherche une situation à ses créatures. Certes il y met un soin digne d'elles ; et là où il veut les exposer, nulle main n'y pourra toucher. Elles semblent proches : une vitre limpide comme le ciel, mais impérieuse, les défend. Le calembour, les hasards les plus improbables du jeu littéraire viennent soudainement dérouter la signification qui allait s'établir et bousculer les équilibres pressentis. Enfin le tremblement, le vertige, mêlé d'astuce, des grands lyriques possède Max Jacob et l'éloigne : il s'agit d'un enivrement aussi puissant que celui du sublime et qu'on pourrait appeler l'enivrement de l'universelle niaiserie. Enivrement dont les effets seront d'autant plus terribles qu'il ignore lui-même qu'il puisse se résoudre en effets, enivrement qui se méconnaît et ne veut que s'amuser de soi-même, se prendre pour une féerie gratuite, modeste, inconséquente. Cette simplicité est un charme de plus, et tout ceci fait de Max Jacob le Picasso de la poésie. (Fargue en serait le Chirico).

L'univers est aboli, et ce qu'on appelait jusqu'à présent la littérature et où l'on savait nettement distinguer le joint où la vie se transformait en idée. C'est sans doute quelque chose d'autre qui naît ici et cela seul qui méritera le nom de littérature. Mais cette part positive d'un tel art, nous ne pouvons encore en imaginer la portée. Ce que nous pouvons au contraire, et très aisément, c'est considérer les ruines qu'il cause, et qui sont immenses.

Il y a un plaisir physique à manier un petit livre tel

que le *Cornet à Dés* comme on caresserait la crosse d'un revolver. Je n'ai jamais compris, pour ma part, ces gens qui vont répétant partout, non sans indignation : « La critique est aisée, il est facile de détruire : construisez donc à présent ! » Construire ! Construit-on sur un volcan ? Au moins certains esprits honnêtes n'ont-ils donné leurs tentatives que comme provisoires : gouvernements provisoires, morales par provision. Encore ces termes laissaient-ils entendre qu'il pût y avoir des morales invariables et des gouvernements définitifs. Et c'est là l'illusion qui, par une bizarre contradiction, fait agir et entretient l'homme moderne, soumis au réel, à la politique et à l'histoire, bref, pour lui donner son vrai nom, le bourgeois.

*
* *

Bernard Groethuysen, dans un livre plein de science et d'humour, a récemment montré comment l'Eglise, dépositaire des valeurs spirituelles de l'homme, avait, tout en essayant, selon son usage constant, de s'adapter prudemment aux transformations du siècle, retenu et retardé l'apparition du bourgeois. Ce n'a pas été sans surprise et sans regret qu'elle a pu assister au triomphe de cet être singulier qui n'a souci ni de la mort, ni de ses fins dernières et se satisfait de trouver dans cette vie terrestre une matière suffisante à l'emploi de ses âpres facultés. En vain les curés le rappellent-ils à une vue plus relative des choses qui l'intéressent. Il s'installe dans l'histoire et ferme son oreille à toute communication pouvant venir d'ailleurs.

Certes, il n'est rien qui puisse choquer un bourgeois, le froisser dans ses sentiments les plus intimes comme l'art de la poésie. Surtout d'une poésie qui semble par ses sonorités et ses combinaisons rappeler quelque figure vaguement familière et qui, en réalité, ne produit que désordre et confusion. Le ton des phrases de Max Jacob semble

représenter au bourgeois quelque chose qu'il peut croire avoir pensé ou observé ; mais leur ensemble dresse, en face du monde dont il a la connaissance, un monde hilare et incohérent. Il y a, dans le détournement que ce poète fait des mots usuels, quelque chose d'assurément indécent.

Mais là où Max Jacob montre sa plus vive agilité et le comble de son insolence, c'est quand, ayant dissous les expressions des hommes en une insignifiance illimitée et sous laquelle nous ne pouvons le saisir ni lui, ni personne, ni rien au monde, il se déguise lui-même en bourgeois et reprend imperturbablement à son compte les interminables discours où le bourgeois fait éclater ses vertus, sa raison, son sens de l'utile et du grave, sa cupidité, sa solennité, sa bienséance.

La plus audacieuse négation que l'on puisse faire d'une chose, c'est de la reproduire. Voici un esprit si volatil et si léger qu'aucune forme ne le contient, et un écrivain si libre qu'on peut dire de lui qu'il n'a aucun style. Rien ne s'exprime par lui qu'une subtile bouffonnerie où s'anéantit toute expression du réel. Mais tout à coup on le saisit : il a pris une ressemblance. Ou bien, il s'est encore confondu : le voici épars dans cet être ordinaire et innombrable où s'est absorbé le visage actuel de l'humanité. Et la plus cruelle satire qu'il en puisse faire, c'est d'en avoir adopté si exactement les tics les plus courants, c'est de s'appliquer avec tant de soin à cette vertigineuse singerie.

Un être fait d'air et de vent prend corps tout à coup dans la masse la plus présente et la plus pesante. Lui, le plus céleste de tous, il s'incarne en celui qui ne peut vivre que s'il s'est entouré de barricades et de limites. Il s'établit. Il élit domicile dans une de ces maisons dont les caquets symétriques, à tous les étages, ne portent que sur le souci de conserver et accroître les biens les plus solides : c'est sa descente aux Enfers. Il n'en ramène pas l'effarement de Dante, mais le naturel infiniment courtois et

attentif, presque complaisant, avec lequel il s'y est promené. Pas un pli de son élégance n'a bronché. Il n'a pas ri. Et s'il lui faut reprendre son vol vers des régions plus limpides et d'où l'homme est à jamais absent, il le fait avec autant d'aisance. Il peut participer à son gré de l'ange et de la caricature.

En sorte que l'on ne peut dire si cet esprit existe ou n'existe pas. Jamais il ne s'affirme, et s'il le fait, c'est sous l'aspect le plus général et avec une soumission, un abandon absolus à son modèle. Il se présente et se dénie en même temps, C'est cette ambiguïté qui compose le secret des plus illustres ironistes et, par exemple, de toute l'œuvre d'un Cervantès, dont on ne peut jamais fixer nettement l'intention profonde.

*
* *

Une ironie suprême de Max Jacob à l'égard du bourgeois et l'invention la plus sanglante qu'il ait eue pour le bafouer, c'est de s'être fait catholique.

Que l'on m'entende : je ne pénètre pas dans l'examen des ressorts personnels qui peuvent avoir conduit l'homme Max Jacob à cette détermination. Et ce n'est pas un portrait moral que l'on veut dessiner ici. Mais le fait qu'il se soit converti ajoute encore à tout ce que son œuvre et surtout les dispositions de son esprit témoignent de révolte. Car si l'on place le bourgeois dans la perspective du conflit où l'a placé Groethuysen, on comprendra pourquoi Max Jacob a pris le parti non seulement de Dieu, mais encore de l'Eglise. Et pourquoi sa foi a revêtu un aspect si narquois et si innocent tout ensemble, si « douanier Rousseau [1] », si humiliant pour la superbe raison bourgeoise.

1. Un autre nom de peintre me vient ici sous la plume, qui composerait avec Picasso et avec le Douanier un monde pictural assez exactement correspondant au monde poétique de Max Jacob : c'est

La mythologie catholique lui a fourni toute une troupe de personnages plus ou moins ailés dans l'exemple desquels il peut mirer son propre goût de métamorphoses. Mais surtout, la religion lui propose un mode de connaissance qui ne doit rien à la raison et une disposition à remettre en question les choses sur lesquelles le commun des hommes croit avoir pu établir un accord inébranlable. Aussi s'est-il découvert le plus vif plaisir à écouter les conseils des saintes gens dont le cœur est resté pur et à vivre dans un univers de guirlandes, de flammes, de soupirs et de doctrines étonnantes.

Bien lui en a pris d'ailleurs. Car si l'art de Max Jacob, qui sait imiter tant de voix, affecte tout à coup un accent pathétique, c'est certainement à ses fréquentations religieuses qu'il le doit. Cet esprit merveilleusement inhumain ne se maintient pas toujours dans son insoutenable comédie : il se retrempe, par éclairs, en une sorte de confession brûlante et de brève et transparente apocalypse où passent des souvenirs de misère et d'hôpital et où l'homme, rejetant, un à un, tous ses masques, tente de retrouver sa véritable essence. Tragique retour qui ne donne que plus de prix aux fantasmagories par lesquelles un poète solitaire délivre son génie.

JEAN CASSOU

celui de Georges Rouault, génie catholique, lui aussi, et qui trouve, dans la plus noire satire des visages bourgeois, un réconfort à l'ingénuité de sa foi.

LETTRES AVEC COMMENTAIRES

A Monsieur Yves Boudot, commis chez M. Bonnet,
magasin de nouveautés, place du Marché, 3.
En ville.

Je suis mademoiselle Lenglé, la fille de la mercière. J'ai bien changé mon écriture sur l'enveloppe parce que la demoiselle de la Poste la connaît : elle n'a pas besoin de savoir. Je me fiche pas mal que votre patron connaisse mon écriture ou bien les commis car je sais que c'est vous qui recevez tout le courrier à la caisse car le facteur y va directement : c'est vous qui faites la distribution de la correspondance aux rayons : la chemiserie, bonneterie, les costumes, les chapeaux et le rayon de fantaisie. Vous voyez que je sais tout.

Il est un fait certain c'est que vous trouverez bien bizarre que je vous écrive une lettre étant donné que ce n'est pas une lettre d'amour, chose que je ferais jamais à quiconque. Tout de même une fille de la Persévérance et des Enfants de Marie écrire à un garçon, ce n'est pas ordinaire ! surtout que vous êtes plus jeune que moi car vous avez vingt-trois ans et moi vingt-cinq (vous verrez dans la lettre ultérieurement que j'ai mes renseignements. Je sais tout : ainsi votre mère habite Guéret et on l'a opérée d'une tumeur à l'hôpital il y a huit jours). Or il est un fait certain c'est que nous ne faisons rien de mal étant donné que c'est une question de mariage qui est débattue et ensuite du moment que la chose est raisonnable, rien n'empêche, n'est-ce pas ?... Ce qui est de bon sens est de bon sens et voilà.

Surtout n'allez pas croire que je suis une coureuse comme Jeannine Berthaut, car j'en aurais honte. Je ne vais pas dans les bals puisque M. le curé me l'a défendu : vous n'y allez pas non plus parce que vous envoyez votre paye à votre mère. Aux théâtres de la place je ne vais pas non plus ni rien. C'est un fait certain. Julia Bréjuin a été dire que j'avais dit à M. Laurent de se marier avec moi, le fils de l'horticulteur. Julia Bréjuin a fait courir ce bruit-là pour se venger parce qu'il a dit que je lui plaisais. Elle en tient pour lui, n'est-ce pas, alors quand on en tient pour quelqu'un, n'est-ce pas ? Monsieur Boudot, je vous jure que c'est un mensonge. C'est même une calomnie car elle peut me faire du tort avec ça. D'ailleurs, je ne la vois plus. Qu'elle se marie avec son Laurent si ça leur plaît, moi, ça ne me dérange pas. Je n'aime pas beaucoup les vantardises de soi-même mais la vérité est la vérité et j'ai le droit de dire que je ne suis pas une coureuse comme Jeannine Berthaut et Germaine Mollet qui ont déjà des amoureux à dix-sept et dix-huit ans, si ce n'est pas honteux ! Et même personne ne dira un mot de travers devant moi, car je le remettrais à sa place. Alors sur ce mensonge-là — ce que Julia Bréjuin a dit : que j'avais été voir le fils pour lui proposer et que je me jetais à la tête des hommes et de tout chacun, j'ai eu une idée de vous écrire.

Réfléchissez bien, Monsieur Boudot, puisque vous êtes une personne comme il faut et intelligent ! quelle chance est-ce que j'ai de me marier au Blanc Ste-Même. Il y a bien les étrangers de passage pour le département et la rivière mais qui est-ce qui fera attention à la fille de la mercière ? certainement je ne suis pas plus laide qu'une autre et même je dois dire que je suis très bien de corps. Eh bien on remarquera celles qui sont grosses comme Marie Bouillard ou grandes comme Eugénie Guillet. Pour ce qui est des voyageurs de commerce qui viennent régulièrement, ils passent trop vite avec leurs autos ; et puis

étant donné que le pays n'est qu'une vache à lait, ils n'ont pas idée de se marier ailleurs que dans leur ville à eux ou à Paris certainement. Ceux qui ont des idées c'est pour des Jeannine Berthaut et pour des Germaine Mollet pas pour des personnes comme il faut. Alors je me suis dit : « Il y a monsieur Boudot qui me voit faire mes commissions de sa caisse au fond. Il est un fait c'est qu'il ne me déplairait pas ! D'un autre côté quel avenir a-t-il ? Employé sans retraite ! Ses parents n'ont rien puisque son père était un facteur de poste à Guéret et que sa mère était cultivatrice dans les fermes au Blanc. Moi j'aurai trente-cinq mille placés en Bons de la Défense, plus cinq mille promis par la cousine Annette qui est ma marraine. Mes parents ont deux cent mille dont un tiers en terre à blés (la ferme de Mailly qui rapporte 2.000 net) les deux autres tiers en deux immeubles sans réparations ni charges et défalcation faite des impôts et de l'amortissement. Il est vrai que ma sœur Louise viendra à la succession mais je vous parle de la situation actuelle. Il faudra qu'elle rende à la succession à son détriment à elle les vingt mille qu'elle a reçus en dot. Voilà ! si vous voulez vous marier avec moi, vous faites une affaire sérieuse : je connais un magasin à louer à Guéret et alors vous serez patron. Je pense que mes parents nous aideront au début car nous n'allons pas entamer mon avoir, n'est-ce pas ! Et moi je sais la comptabilité et je suis bonne cuisinière ! ainsi pas d'employé ni domestique pour commencer. Là !

Vous avez peut-être envie de mieux me regarder avant de dire oui ! Alors mettez-vous dans les chaises à la grand' messe près de l'autel de S[t] Joseph. De cette place-là on voit très bien les jeunes filles du chœur et je suis toujours au deuxième rang première chaise de gauche. Vous pouvez me répondre à la maison : Victorine Lenglé chez M[me] Lenglé, 17 rue Gambetta, en ville, vu qu'on n'ouvre pas mes lettres par confiance en moi et je ne vois pas le mal qu'il y a puisque c'est raisonnable.

Avec l'espérance d'une réponse favorable, je vous prie d'agréer, Monsieur Boudot, mes salutations,

Victorine Lenglé.

Commentaire.

Si l'intelligence avait ses registres comme la voix et comme l'orgue, nous dirions volontiers que Mlle Victorine a une intelligence « terrestre » : son esprit remue facilement les dispositions du matériel de la vie. Elle est résignée devant les faits mais décidée à composer avec eux : elle n'admet les règles de la morale et peut être bien celles de la religion que contrôlées par la raison : « je ne vois pas le mal qu'il y a puisque c'est raisonnable ! » La raison de Victorine est un instrument terrestre de mensuration. Evidemment cette jeune fille n'est pas sans intelligence, elle considère la place qui est la sienne dans la société « la fille de la mercière » et n'a pas d'illusions sur les intentions matrimoniales des touristes et des voyageurs de commerce. Cette humilité ne l'écrase pas, justement parce qu'elle provient de l'esprit et non de la bassesse ; elle lui donne une légitime audace pour satisfaire le désir légitime d'un mari. On n'a pas manqué de blâmer la démarche de Victorine. L'instituteur a parlé de l'américanisation des mœurs, comme si Victorine connaissait l'Amérique autrement que de nom et la femme de l'huissier a parlé du « dévergondage des filles ». « Une personne si modérée ! » dit-elle. Pardon ! Victorine est modeste mais n'est pas modérée. Question de mots ? non question de caractère. Modeste, dit le dictionnaire Larousse, qui est sans orgueil ; modéré : médiocre en intensité. Victorine est sans orgueil, ses sentiments et ses pensées ne sont pas « médiocres en intensité ». Voyez son mépris pour Jeannine, Germaine et Julia, voyez son désir impérieux d'un mari, voyez l'attention et la précision qu'elle apporte à la connaissance de ses intérêts. Si vous

la connaissiez comme moi, vous sauriez avec quelle vigueur elle entretient la propreté et l'économie chez sa mère, l'éclat de ses toilettes et celui de sa renommée. Victorine n'a pas de modération : elle a de la modestie et de la hardiesse, ce qui va fort bien ensemble.

M. X... qui échange avec moi des documents humains et des réflexions veut bien m'écrire au sujet de Victorine Lenglé : « Les générations d'après-guerre recherchent les responsabilités, elles n'admettent rien en dehors de l'expérience ; elles ont appris à ne tenir qu'à l'essentiel de leurs désirs mais y à tenir ferme. Non point qu'elles rejettent les conventions, les ornements de la société mais elles ne les acceptent que s'ils les satisfont ou les aident, par exemple : le luxe, le surnaturel religieux ou l'autre, la poésie, les arts, ou bien on n'en veut pas du tout ou bien on les traite comme des réalités fortes. Ces générations ne se font pas d'illusions et votre Victorine etc... » J'ai répondu à peu près ceci : « Les époques ont leur caractère, c'est entendu et j'admire comme vous définissez la nôtre. Il est bien intéressant de voir les types humains se conserver à travers des époques aussi différentes que celle d'avant et celle d'après cette guerre. Admettons, si vous voulez que 1928 est plus disposé à accepter les jeunes filles qui ressemblent à Victorine que ne l'était 1828.

*

La pantoufle de Cendrillon

(lettre sans commentaires d'une danseuse).

Chère Germaine,

Je profite de l'occasion du Jour de l'An pour t'envoyer de mes nouvelles, car tu ne te doutes certes pas que ton « bas bleu » à toi est un maillot rose pour moi, ce qui signifie que tandis que tu gagnes le Prix des Dames de Lettres — je t'en félicite entre parenthèses ; ton roman est très... comment te dire... très langoureux, moi je bats

tes entrechats. Oui ta Madeleine est ici, à l'Opéra, sous les combles ! à la barre ! Petit sujet deviendra grand pourvu que Dieu lui prête vie. Chérie ! Adieu les gros souliers du couvent : j'ai des sandales. Adieu la promenade des Jacobins avec sœur Sainte Tharsile. Ne me gronde pas : écoute ! jouer le rôle de parente pauvre dans les châteaux de l'Auvergne, cela ne m'allait pas, chérie ! J'étais comme une Cendrillon et je n'attendais ni marraine ni citrouille. Je me sentais grande, magnifique, faite pour vivre ma vie et je portais les robes que me taillait la femme de chambre de maman, la vieille Mathilde, la chère Mathilde (il paraît qu'elle pleure mais elle me défend contre tout le monde). Chère Germaine, la lumière n'est pas faite pour le boisseau ni moi pour les mesquineries du château de L'Etang. Cendrillon pour Cendrillon je veux une pantoufle rose à mon pied léger. Portons-la dans ce grand bal qu'est Paris. Le carosse est une Hispano, et me conduit à l'Opéra où je suis remarquable. Bouchot me dit que j'ai le plus bel entrechat du corps de ballet et notre maîtresse Manuelita m'invite à partager son fameux dîner du dimanche entre tous ses amis de jadis, de toujours. Tu n'as pas idée ce qu'on s'amuse en dehors du métier d'acrobate. Je ne te dis pas tout à cause de ta pudibonderie bien connue mais je suis toute changée, si gaie, si gaie. Surtout tu ne vas pas me parler de l'enfer comme le père Bidault les jours de retraite... tu te rappelles ?

Qu'est-ce que je disais ?... Manuelita, notre professeur de ballet ! Elle est toute petite avec une couronne de cheveux blancs ; elle paraît grande tant son geste est précis et sa parole cinglante ; et tout cela d'un comique, ma chérie : « Tu veux danser, toi !... houm ! quelle drôle d'idée ! on verra ! » Elle m'a préférée à toutes les autres le premier jour. Tu comprends : présenter une fille du comte de l'Etang des Bourdaches ! pour elle ça veut dire : créneaux, tourelles, blasons, forteresses, les pages, les armures, bref tout le répertoire ! je suis à moi toute seule

un opéra moyenâgeux et ma pantoufle de Cendrillon en est le ballet. Elle m'observe, elle m'étudie ! je l'observe, je l'étudie. Bref on s'amuse. Mais tu vas voir le type que c'est. Je crois qu'elle est bien résolue à tirer de moi tout ce qu'elle pourra sans rendre même un remerciement.

Tu sais que Camille est toujours dans son Capdenac avec sa coiffe de Ste Catherine, son originalité et son horticulture. J'ai passé par là avec une bande assez gaie et elle nous a reçus très aimablement. Je lui raconte Manuelita tout du long et Camille me dit : « On va lui envoyer du raisin pour qu'elle te gâte un peu ! » et Camille me fait un grand panier de « Blake Alicante » et de « gros Colman » de ses serres. Un cadeau princier, ma chérie ! princier, je t'assure. Me voilà à la leçon, pas un mot de Manuelita ! le lendemain encore pas un mot ! alors je lui dis : « Madame ! n'auriez-vous pas reçu mon souvenir de Capdenac ? » Manuelita prend un air sévère et plein d'intérêt, assujettit son face à mains : « Ah ! c'est donc toi, mon enfant, qui m'a expédié cette pâtée innommable et puante qui a empesté mon appartement. Mon appartement est juste grand comme un taxi, j'avais ce panier horrible !... ah ! non ! mon enfant, je ne te remercie pas ! ah ! non ! » Et avec la plus majestueuse indifférence elle se met à m'indiquer ma série de pas de bourrée, de gargouillades et de sauts de chat.

Même jeu récemment ! Pour réparer ma gaffe de raisins, je lui envoie de Deauville un homard de 4 kilos ! une pièce de homard. Dis-moi donc qui a appelé le homard le cardinal des mers ? Je n'ai jamais pu y songer sans me tordre de rire. Même jeu donc, ma chérie ! mutisme complet, même jeu, te dis-je ! « Madame, n'auriez-vous pas reçu mon petit colis ? un homard ! un bien modeste homard mais qui vous apportait de Deauville une pensée affectueuse et reconnaissante ! » Tu sais avec elle, il faut des guirlandes ! c'est une dame à qui on sucre les poires. Manuelita se redresse et me jette par-dessus

l'épaule : « Ce colis catastrophique ! ah ! c'est encore toi, mon enfant ? Je t'avais pourtant dit que mon appartement est grand comme une soucoupe. On m'apporte une caisse ! une caisse énorme ! on déballe, on décloue avec une peine inouïe ! on en sort quoi ! une bête ! une bête puante ! une bête vivante ! ma bonne qui est bête... comme une bonne ! sans quoi elle serait femme de ministre comme tout le monde ! elle se fait pincer les doigts ! il faut la transporter à l'hôpital avec une enflure ! Et moi je me trouve sans bonne ! Imagine-t-on ça ? Sans bonne. Ah ! non ! mon enfant ! je ne te remercie pas ! »

Je n'ai pas fini, chère Germaine : tu auras toutes les histoires de Manuelita, Manuelita exploiteuse et bonne fille car elle est bonne fille : « Permettez-moi de vous envoyer quelques pâtés de chez Colombin » lui dis-je un jour qu'elle déjeunait d'un pauvre beefteack pendant les exercices ! Elle fronce le sourcil, me dévisage, sourit malicieusement et me dit avec douceur : « Mon petit enfant, mon petit enfant ! Je te connais, tu vas encore dévaliser ce Colombin à mon profit. Pas plus de trois douzaines ! il y en aura encore trop pour la petite classe ! » Tu vois comme elle est ! Elle exploite le riche pour donner aux pauvres : c'est très sympathique, ça, qu'en dis-tu... Je vais te raconter son histoire avec Blanchard.

« Blanchard ! voici deux jours que tu arrives en retard.

— Ma mère est si malade et il n'y a personne à la maison.

— On est danseuse ou on ne l'est pas. Tu es à l'amende de vingt francs pour avoir donné le mauvais exemple.

— Je ne sais pas comment payer mon amende : j'ai dû faire du bouillon à maman ». Eh bien croirais-tu que Manuelita l'a retenue après les autres, elle lui a donné quarante francs : « Tiens ! tu paieras ton amende pour l'exemple et tu achèteras du bouillon à ta mère avec le reste. »

C'est ce jour-là que sa favorite Marcelle Douigneau me prend à part et me dit : « Tu as bien tort de donner des raisins, des homards à Madame, et des gâteaux : elle dit

qu'elle a les moyens de s'offrir tout ça. Elle serait plus contente d'avoir un souvenir plus solide. Par exemple des manches à côtelettes en argent ! mais pas plus de deux douzaines ce serait inutilisable. Au jour de l'an, il faudrait lui offrir une paire de flambeaux à cinq branches. En revanche tu auras de jolis rôles, on viendra à l'essayage de tes costumes, on s'intéressera à tes danses, tu comprends ? »

Je pense que je te fais un joli portrait, chère Germaine, c'est pour que tu le mettes dans un de tes romans. Je t'assure que ça intéresserait les gens.

Nons avons un pianiste, je ne te dis pas son nom, c'est un homme célèbre ; sa musique se joue dans les casinos et nous jouions un menuet de lui à quatre mains chez les Sœurs : tu vois qui c'est : bref c'est M. Lepère !

« Arrêtez-vous, Monsieur Lepère, » lui dit Madame pendant une répétition. Monsieur Lepère, le nez sur son clavier, les cheveux sur le nez, continue.

« Mais arrêtez-vous donc, monsieur Lepère ! ça ne va pas du tout !

Il est l'auteur du ballet qu'on répétait. Et il continuait.

Je te continue ! je te continue et je te continue !

« Voyons ! arrêtez-vous, Lepère ?

Pas de résultat. Nous avions toutes un pied en l'air. On ne savait que faire. Alors Manuelita s'avance au bord de la scène, foudroyante et silencieuse, les bras croisés. Elle cherche ses mots, ne les trouve pas, secoue la tête et laisse tomber du haut de sa petite taille : « Pauvre nature ! »

J'ajoute, ma chérie, que c'est une maîtresse de ballet incomparable : elle prend ses rôles au sérieux et inspire tout le monde : ses rôles elle les absorbe, elle les vit. Fait-elle répéter un ballet grec, elle a l'air d'une amphore toute la journée, toute la semaine ; quand elle fait répéter un ballet égyptien, elle a l'air d'une momie qui va s'effriter, se casser et qui se ménage. Est-ce un ballet Louis XV, elle tourne autour de tout en froufroutant. Je l'ai même vu répéter un ballet de lapins, elle a eu pendant quinze jours une moue

de la bouche et deux doigts de chaque côté des oreilles.

Dimanche dernier, elle faisait la grande dame chez elle et son mari la regardait fixement, visiblement exaspéré. A la fin il lui dit : « Dis donc, Marie, tu te rappelles quand je te faisais remonter la rue Lepic à coups de pied dans le derrière ! »

Voilà une longue lettre, ma chérie ! mais tu vois, je sais écrire aussi moi et je veux devenir ta collaboratrice en t'envoyant tout ce que je verrai de drôle. Si tu connaissais ce milieu !... En somme comme mentalité c'est plutôt inférieur : quand je connaîtrai des auteurs j'aurai des événements plus distingués, du moins je l'espère.

Au revoir, grande chérie, ne me méprise pas trop, ne m'oublie pas non plus et puis, je voudrais te dire, puisque toi tu es toujours bien avec le bon Dieu prie pour moi, pour que j'arrive... Je t'embrasse dans ton cou chéri.

Madeleine.

*

Conseils d'un médecin a un jeune confrère.

Mon cher Albert,

Il te suffit de persuader à la concierge d'un immeuble que tu lui as sauvé la vie quand elle avait un rhume de cerveau et tu auras pour clients tous les locataires de la maison. Ça fera tourbillon et boule de neige : cet immeuble-là t'attirera toute la rue et tout le quartier. Quand le cousin Charles s'est établi à Rodez, c'est une saignée pratiquée sur une congestion cérébrale le jour de son arrivée qui a fait sa réputation ; en fait, il avait sauvé la vie du maître d'hôtel. Tu m'as souvent entendu répéter cet adage : trois choses utiles aux médecins : le savoir qui a son utilité et qui est le même pour tous, le savoir faire qui est bien plus important, et le faire savoir qui est indispensable. La concierge est la trompette du faire savoir ; le

savoir faire a été de lui persuader qu'on l'avait guérie. Un peu de savoir a sauvé le maître d'hôtel de Rodez qui était aussi une belle trompette, si je m'en souviens bien.

D'abord persuade-toi que dans une famille, pour toi, c'est le malade qui a le moins d'importance. Ce n'est pas à lui qu'il s'agit de plaire mais à son entourage. Si tu veux t'imposer : primo tu dois considérer tes confrères comme des ennemis ; tu dois savoir laisser entendre que dans telles circonstances M. Tel n'a pas été traité comme il aurait fallu, qu'on aurait pu sauver la vie de M. Z··· et que quel que soit le cas, c'est toi qui étais le spécialiste sage qu'on aurait dû consulter, quel que soit le cas. Tâche de débiter ceci avec un ton d'autorité mêlé d'une grande souplesse, avec une attitude ferme et scientifique. Informe-toi de la santé de toute la famille mais pas de familiarité, inspire une certaine crainte pour qu'on ne te pose pas trop de questions et conserve de la présence d'esprit et un aplomb sûr. Une fois je soignais le fils d'une infirmière-major ; comme tu le présumes, cher Albert, ces personnes d'ailleurs généralement antipathiques, ont des connaissances et on les étonne difficilement : j'avais prescrit du chlorhydrate de quinine, alors qu'on le donne généralement en sulfate. « Pourquoi du chlorhydrate, docteur ? » me dit l'infirmière-major. J'ai répondu d'un air distrait et sans quitter des yeux le malade : « Madame, dans un cas pareil il n'y a pas à hésiter, le chlorhydrate seul peut donner des effets satisfaisants ! » Or tu sais aussi bien que moi, cher Albert, que ces deux sels sont analogues. Donc, de la sûreté, Albert, de l'autorité, du sang-froid !

Le malade imaginaire est le plus insupportable des malades. Si tu en débarrasses sa famille, c'est cette guérison qui te fera le mieux apprécier. Tu me diras peut-être : « Le malade imaginaire n'appartient pas au médecin ! » Erreur ? qu'est-ce que la médecine ? la médecine consiste-t-elle à appliquer des médicaments à des symptômes pénibles ? Evidemment, c'est une partie de ses buts. Une par-

tie, Albert ! tout le but est d'obtenir cet état d'euphorie qu'on appelle la santé. Et permets-moi de citer le mot de Farabeuf : « La santé est un état précaire et qui ne présage rien de bon ! » Or le malade imaginaire est un malade auquel il faut persuader qu'il ne l'est pas. Je ne t'aurais pas parlé du malade imaginaire, si on ne touchait pas par lui le fin fond de l'art médical, la question de l'utilité du médecin, et de sa valeur sociale, enfin si le malade imaginaire ne devait pas m'amener à te parler de la confiance.

J'ai eu un rhumatisme chronique qui m'était très attaché. Je me suis toujours souvenu de ce client parce qu'il ponctuait toutes mes ordonnances par ce mot bizarre : « Oui, mais ce me fera-t-y du bien, docteur ? » Il avait évidemment de la confiance mais il voulait avoir plus de confiance encore, sentant vaguement que toute guérison vient de ce sentiment-là. Il est assez étrange qu'il s'adressait justement à moi pour être confirmé et approuvé dans sa foi. En somme il me demandait d'être aussi affirmatif que possible. Un médecin est un marchand d'espérance et la foi voisine avec l'espoir. Donc tu dois inspirer à ton patient un état d'esprit tel que le médicament aura plus d'effet prescrit par toi qu'il n'en aurait prescrit par un autre. Ton médicament doit être le véhicule de la confiance. J'ai eu une névralgie qui avait usé de toutes les drogues connues ; j'eus l'idée un jour de lui présenter comme tout à fait nouveau ce qui n'était qu'un mélange de deux substances dont elle avait souvent fait usage sans résultat : je porphyrisais certaines pastilles roses dans certaine poudre blanche : je la guéris ! Malade imaginaire, diras-tu ? peuh ! où commence et où finit le rôle de l'imagination dans la maladie ? Remarque aussi le rôle de la « nouveauté » ; si ma poudre n'avait pas été nouvelle, aurais-je obtenu la guérison de ma malade ?

Quand j'étais jeune, il m'arrivait de remplacer des confrères, je faisais des intérims. Tu ne peux te douter des succès que j'obtenais par le seul fait de mon arrivée : je re-

présentais Paris, la science moderne, les inventions récentes est-ce que je sais ce que je représentais. Il faut donc qu'on te regarde toujours comme un porteur de nouveauté. Parle souvent des découvertes, sors de ta poche un journal médical, aie des revues scientifiques dans ton salon d'attente. Ainsi par la « nouveauté » tu inspireras confiance. Mais ne va pas surtout croire que tu te feras davantage écouter en devenant l'intime ami de la famille qui te consulte habituellement. Un médecin, cher Albert, doit garder son caractère sphinx. Si tu as un penchant à expliquer la maladie, les procédés que tu emploieras pour la guérir, tu perds ton mystère, ton autorité, la surprise, c'est-à-dire la nouveauté et, partant, la confiance. En conclusion la médecine est un art et non une science. La science est un ensemble de formules applicables par quiconque. La médecine est un ensemble de moyens moraux qui ne valent que par celui qui les emploie : ces moyens moraux sont ceux qui donnent à la science sa valeur thérapeutique.

Tu m'écris que tu n'es pas encore fixé sur le genre de clientèle que tu rechercheras, ni sur l'endroit où tu t'établiras. Tu m'écris : « Mon cher oncle, puisque tu as exercé dans des milieux sociaux et des pays différents donne-moi un conseil ! » Eh bien, crois-moi c'est encore le milieu petit bourgeois et ouvrier gagnant bien qui est le meilleur. Tu remues là des choses... ! Albert, les heures ! les heures qu'on consacre à un malade, chez les clients riches ! Imagine-toi un vestibule ! tu attends le valet de chambre ! tu attends madame ! madame paraît. Madame paraît qui commence une série d'histoires infinies. Madame a le temps de parler et ne songe pas que tu n'as pas le temps de l'écouter. Au bout d'une demi-heure, on se hasarde à demander à voir le malade. Alors il te faudra prendre une attitude extrêmement intéressée, tu considéreras l'enfant, s'il s'agit de l'enfant de la maison, comme un petit personnage unique, son cas comme une exception. Note bien que les remèdes à prescrire ne sont

pas les remèdes de tous les rangs sociaux : pour une exception il te faut des spécialités d'abord, et ensuite il faudra que tu parles « villes d'eau, maisons de santé, sanatoriums, cures d'air, déplacements, villégiatures ». Il y a des remèdes à la mode que tu dois connaître et discuter. Maintenant ne crois pas que tu en es quitte et que la visite est finie : arrive la grand'mère et tout est à recommencer ; non seulement tu vas répéter pour cette dame tout ce que tu as déjà dit mais la grand-mère va répéter tout ce qu'a dit la mère, en la contredisant çà et là. En descendant tu rencontreras le père qui rentre : il a des vues très particulières, il paraît considérer le dire des femmes comme sujet à caution. C'est un milieu où on lit les revues chères, ce monsieur est très au courant : « Docteur, est-ce que vous avez pensé à prescrire du ... ou de la ... ». Et si tu n'as pas pensé au ... ou à la ... tu n'as qu'une ressource c'est de répondre : « Ce serait en effet excellent mais l'enfant n'est pas encore en état de supporter ce traitement. » Enfin tu peux t'en aller, tu le feras en réfléchissant que pendant que tu prenais tant de manières et de précautions tu aurais pu toucher les honoraires de quatre ou cinq visites ordinaires. Or, tu attendras la fin de l'année pour être payé. A ce propos j'ai raconté un jour chez toi qu'une dame de la plus grande élégance, la baronne X... me remit après une visite une enveloppe close, mes visites à cette époque valaient vingt francs, l'enveloppe n'en contenait que dix. Il est vrai qu'une grande dame russe un jour, au temps des visites à trois francs, m'en remit vingt pour mes honoraires. Elle pensait ainsi plutôt s'honorer que m'honorer moi-même. En principe le médecin doit toujours être plus chic que son malade et représenter une classe supérieure de la société. Vois combien tu es embêté si tu arrives plus ou moins crotté comme un rat sur des tapis. Quelle confiance peut-on inspirer ? et au contraire vois le respect que tu inspires à un simple ouvrier si tu as un chapeau haut de

forme. Le médecin qui n'est pas mieux habillé que son client doit payer de sa personne, suppléer par son attitude et sa science, il est plus simple de laisser tes habits parler pour toi. Entre parenthèses quand tu auras choisi ton genre de clientèle, tiens-y toi ; autrement il te faudra des efforts de mémoire pour te souvenir des différences de prix selon les maisons, et ta mémoire pourrait te jouer des tours.

Le petit bourgeois est le malade le plus agréable. Les riches font appeler des spécialistes, des professeurs qui te contrôleront, te donneront tort et auxquels les riches donneront raison parce qu'ils les paient 600 francs. Rien de pareil chez le petit bourgeois et l'ouvrier. Pour l'ouvrier tu es plus qu'un patron, tu es le mystère, tu pourras être à ton aise, être rude au besoin et même familier, il n'y aura ni démonstrations éloquentes, ni explications. Cependant tu pourrais bien ne pas être compris et être gêné par une profonde différence de caste. Le petit bourgeois qui se laisse éblouir aussi facilement que l'ouvrier te comprendra mieux, il essaiera de s'intéresser, ce qui est flatteur et ce qui crée un lien. De plus tu ne peux prescrire chez certains ouvriers des médications d'un prix trop élevé ; chez le petit bourgeois tu vois jusqu'où tu peux aller.

A la question de prix se rattache celle de la fréquence des visites. Le petit commerçant de Paris est à ce sujet l'idéal du malade : on peut aller le voir quand on veut. Chez les riches et chez les pauvres on ne va que lorsqu'on est appelé. Dans les campagnes, le malade ou vous reproche de l'exploiter ou vous reproche de le négliger.

Je veux te parler aussi des sentiments du malade envers son médecin en général et des cadeaux en particulier. L'usage du cadeau commence, Dieu merci, à disparaître : le bronze d'art, l'encrier monumental, le vase de Sèvres. A la mort de ton grand-père Adolphe nous avons donné au docteur Ballu que tu as connu deux vases de Sèvres forts laids, je l'avoue, mais de grande valeur, paraît-il. Le docteur Ballu qui avait été, tu peux t'en souvenir, extrê-

mement dévoué, devint subitement maussade et glacé, ta mère a su par la bonne de Madame Aimée qu'il s'attendait à une pendule, la pendule empire qui est restée tant d'années dans la devanture chez M. Lecomte l'horloger. Pauvre docteur Ballu ! J'ai connu un confrère à Paris qui mettait tous les cadeaux dans son salon avec l'espoir qu'on lui volerait un jour au moins un bronze. Le malheureux ! ça n'est jamais arrivé. Au contraire, les clients se basaient sur ce qu'ils voyaient chez lui pour lui faire des présents dans le même goût. Je pourrais t'écrire cinquante pages sur la reconnaissance des clients : elle n'est jamais proportionnée au service que tu as rendu. Tu peux suer sang et eau pour sauver un malade, personne ne s'en rend compte ; après tout ! tu as fait ton métier. L'homme à qui j'ai vu le plus de reconnaissance était un paysan dont la femme était morte d'une congestion cérébrale au marché sans que j'aie pu rien faire pour la sauver. A mes débuts dans la carrière médicale je fus appelé près d'un jeune homme par une mère très effrayée. La grippe n'était pas encore étudiée comme elle l'est aujourd'hui ; je crus à une fièvre très grave. Huit jours après, mon malade était sur pied. Toute ma vie j'ai été poursuivi par la reconnaissance de cette brave dame. La reconnaissance est un sentiment gênant et qui ne te vaudra que des cadeaux ridicules. Ne confonds pas la reconnaissance avec l'orgueil de la concierge d'immeuble dont je te parlais tout à l'heure. La concierge est très fière d'avoir découvert un médecin capable de guérir ; elle a la fierté du cornac qui présente un éléphant savant.

Ne crois pas que la fidélité vienne de la reconnaissance, elle vient de l'habitude. Au point de vue fidélité permets-moi une anecdote assez amusante : un ami de notre famille le Docteur Duval qui exerce boulevard Voltaire fut très surpris d'être appelé à Montrouge. Après la visite il demanda à son client pourquoi on l'avait fait venir de si loin : « Oh, dit-il, j'ai pris un annuaire ! j'ai vu le nom

Duval ! ça m'a rappelé un médecin qui avait été très gentil, alors j'ai pensé que ça me porterait peut-être bonheur ce nom-là ! » La fidélité fait la clientèle. A Paris, c'est tout l'un ou tout l'autre, tu meurs de faim ou tu as une clientèle folle. Quand tu achètes une clientèle à Paris, tu n'achètes rien et la clientèle se transforme constamment. A la campagne ta situation dans un pays sans médecin oblige à te consulter. Ne pense pas t'enrichir ! on voit des villas d'anciens notaires, on n'en voit jamais d'anciens médecins. Tu ne seras pas plus riche à Paris qu'ailleurs. Paris a du bon, tu n'y as pas de frais de déplacements ; tu peux quitter ton allure médicale et circuler incognito. En province tu trouveras toujours sur ta route quelqu'un qui te reprochera de pêcher à la ligne pendant que la femme du notaire se meurt, ou que la receveuse des Postes va si mal, ou quelqu'un qui te demandera des nouvelles d'une malade qui t'est sortie de l'esprit : « Est-ce que vous espérez la sortir de là, Monsieur le docteur ? est-ce qu'elle perdra ses cheveux ? » Ces cheveux te remettent en mémoire la malade que tu étais incapable de localiser.

Et puis, mon cher Albert, pourquoi en écrire si long, l'expérience des uns n'a jamais servi à celle des autres. Suis ta destinée, profite des occasions ; si tu as, comme je le crois, de l'intelligence, de la chance et de l'honnêteté, tu réussiras, comme je le souhaite.

Mes amitiés à ton père et à ma sœur. Je t'embrasse.

Gilbert.

P.-S. Méfie-toi des invitations à dîner. On te mènera dans des maisons agréables. En général quand on invite le docteur à dîner c'est pour ne pas le payer autrement. Ou bien n'accepte que dans les familles où on a l'habitude de te payer régulièrement. D'ailleurs tes dîners seront empoisonnés par les petites consultations que te demandera chaque convive.

MAX JACOB

CHEMINEMENTS

(Fragments de notes)

J'ai assisté à des expériences d'enregistrement de la voix humaine par des phonographes perfectionnés. Plusieurs personnes prononcèrent quelques phrases devant l'appareil ; après quoi on nous fit entendre la reproduction de ce que les assistants avaient dit. Les voix étaient fort bien rendues. Tout le monde se récriait d'admiration touchant l'excellence de l'appareil. Mais, à chaque nouveau disque, la personne dont on entendait la voix demeurait surprise, ne se reconnaissant pas alors que tous les autres proclamaient la fidélité de la notation. Mon tour vint. Je ne trouvais rien de moi dans la voix qui sortait du cornet. « C'est tout à fait vous » me disait mon voisin.

Les autres n'entendent pas notre voix comme nous. Pour eux, notre voix arrive par les oreilles ; pour nous, elle résonne dans l'intérieur de notre tête. (Il suffit de se boucher les oreilles et de parler pour constater que l'on s'entend).

Chacun reconnu par tous, sauf par soi-même : cette audition avait quelque chose de symbolique.

Ce n'est pas seulement notre voix que les autres n'entendent pas comme nous.

■

Il y a quelque trente ans, un peintre de mes amis peignait le portrait en pied d'une jeune femme dans un intérieur. Le tableau venait bien, l'artiste était pris par son œuvre dont je suivais le progrès. Un jour mon ami m'an-

nonça qu'ayant bien regardé son tableau et après avoir mûrement réfléchi, il s'était décidé à ajouter deux personnages dans le fond : les parents de la jeune femme entrant par une porte et « meublant » une partie de la toile.

Plein de curiosité, j'allai à l'atelier où le nouvel aspect du tableau me déçut. Je ne trouvais plus les qualités que j'y voyais auparavant. L'équilibre était bouleversé. L'aspect était tout différent. Les nouvelles figures n'ajoutaient rien au tableau et ne faisaient que lui nuire.

Mon ami, convaincu de la justesse des raisons qui lui avaient fait modifier son œuvre, me les exposait avec fougue ; je lui répondais avec autant d'animation pour lui expliquer pourquoi je préférais sa première idée. Chacun resta sur sa position et rentra chez soi.

Dans la solitude, je me rappelai les arguments de mon ami et les compris mieux. Peu à peu, je reconnaissais que c'était lui qui avait raison, que le nouvel aspect de la composition m'avait trop surpris et avait faussé mon jugement. Plus j'y pensais et plus je voyais que c'était lui qui était dans le vrai et moi dans l'erreur.

De bon matin le lendemain, je me rendais à l'atelier pour dire au peintre que j'étais pleinement convaincu et qu'il avait bien fait de modifier son tableau : je le trouvai devant la toile grattée. Les deux figures avaient disparu et mon ami m'accueillait par ces mots : « Tu avais raison : je les ai ôtés. »

Tout interdit, je n'essayai même pas de cacher mon sentiment. Nous nous regardions en silence. Mon ami souriait, j'étais consterné. Le tableau fut abandonné et jamais repris.

▪

Chacun est centre et mesure de l'univers. Dans les rapports avec nos semblables, il n'est pas inutile de se souvenir que cela est vrai aussi pour eux : nous éviterons ainsi de donner une importance disproportionnée à nos expériences personnelles.

Le conseilleur oublie facilement qu'il fait partie (et partie principale) de l'expérience qu'il peut avoir.

Ecoutez ces gens qui ont fait une fois un voyage et expliquent comment il faut voir le pays où ils ont passé : « Allez là, n'allez pas là ». Encore, s'il vous dit : « N'allez pas là-bas » le donneur de conseils a-t-il parfois des raisons valables pour autrui. Mais les gens qui veulent vous faire faire *leur* voyage !

« Voulez-vous monter sur telle montagne ? écrivait un professeur dans un livre rédigé après un voyage hâtif, montez-y de nuit.

— Y êtes-vous monté le jour ? lui demanda un lecteur appliqué et candide. — Non, fut la réponse, je n'y ai été qu'une fois. »

*

Je ne sais si chacun de nous possède une sorte de baromètre intérieur, annonciateur de mouvements secrets dont on pourrait apprendre la sémantique. Pour moi, j'ai remarqué depuis longtemps que, lorsque je perds la notion de la grandeur d'une femme, c'est signe que le moi intérieur — qui ne raisonne pas — s'occupe d'elle.

Le sens des proportions s'abolit alors d'une façon incroyable.

Un jour de jadis je devais retrouver — pour assister à un concert— une jeune femme que je voyais constamment et à qui m'unissaient les liens de la plus tendre intimité. Retenu au moment de sortir et ne pouvant prévenir mon amie, j'envoyai un camarade pour l'attendre à la porte du théâtre et lui dire que je serais d'un quart d'heure en retard. Mon camarade ne connaissait pas la jeune femme ; je lui en fis le signalement : « C'est, lui dis-je, une femme grande, vêtue d'une robe noire brodée de vert, un chapeau noir, des cheveux en bandeaux, des yeux gris, un petit nez droit... du reste tu verras bien quelqu'un qui regardera, qui cherchera près de la porte. — Bon, dit mon camarade, une grande femme en noir. On la trouvera. Grande

comment à peu près ? — Grande comme toi » (il avait plus de 1 m. 70.

Quand j'arrivai au théâtre, mon camarade me dit : « Elle n'est pas venue ou bien elle a été à une autre porte ». Au même moment, j'apercevais, sous le péristyle, mon amie qui me faisait des signes d'impatience ; je quittai mon camarade en lui disant : « Tiens : la voilà ! Comme détective, tu n'es pas brillant. »

Le lendemain quand je le revis, il n'arrêtait pas de rire : « Une grande femme ! tu en as de bonnes : elle est très petite ; elle a plus d'une tête de moins que moi, on dirait une toute petite fille ». C'était vrai. Pendant tout le temps de notre liaison, je n'ai pas réussi à me faire une idée juste des dimensions de mon amie. Maintenant encore, si je pense à elle, je vois une grande femme. Elle était toute petite.

Cet agrandissement intérieur est un signe auquel je ne me trompe plus. S'il est prémonitoire, si, avant que j'aie conscience d'une émotion sentimentale, une circonstance fortuite me montre soudain — par exemple à côté d'une de ses amies — une femme beaucoup plus petite que mon souvenir d'elle, je suis averti.

*

Très réservé dans sa manière de parler, mon père était demeuré jeune de sentiments, plein de sympathie pour toutes les émotions sentimentales en même temps que d'une pudeur allant jusqu'à la gêne quand il s'agissait de certains sujets ou de certains spectacles.

Une des premières fois que j'avais passé la nuit dehors, comme je rentrais dans ma chambre sans faire le moindre bruit, marchant à pas de loup — je m'étais déchaussé et tâtais les murs d'une main, de l'autre tenant mes souliers — j'aperçus, à la lueur de l'allumette que je venais d'enflammer, mon père sommeillant dans un fauteuil où il s'était assis pour attendre mon retour. La lumière le réveilla ; nous étions l'un devant l'autre.

Après un instant de silence, mon père me dit : « D'où viens-tu ? — De chez G... ; nous avons travaillé tard. — Ce n'est pas vrai. — Bien sûr que ce n'est pas vrai ; mais pourquoi me demandes-tu d'où je viens ? »

Alors, avec un sourire à la fois ému, ironique et doux, mon père, me posant la main sur l'épaule, dit : « Ah, mon pauvre petit ! c'est ton tour maintenant d'entrer dans tous ces embêtements là... moi j'ai fini. »

Il ne me dit rien de plus et rentra dans sa chambre. Je demeurai longtemps immobile près de mon lit ; l'aube venait ; chaque fois que je pense à ce retour je sens à nouveau les sentiments confus qui me troublaient.

*

C'est après la maturité que nous sentons à quel point nous faisons partie d'une série. Pour l'enfant tout est à la fois neuf et éternel. Le jeune homme sait que ce qui lui arrive n'est jamais arrivé à personne avant lui ; il est unique. L'homme fait perçoit les liens, les ressemblances, les analogies, les besoins qui l'unissent à ses contemporains. Puis un jour vient où nous sentons l'hérédité. Nous ne sommes pas seulement les descendants de nos ancêtres ; ils sont en nous.

Des parents disparus surgissent soudain quand nous passons devant un miroir.

Mon père, sortant de son cabinet de toilette, disait : Je ne peux pas m'habituer à rencontrer l'oncle Wellhof quand je regarde dans la glace (cet oncle Wellhof, demi-frère de mon grand-père paternel, juge au Tribunal de Strasbourg, puis à Caen, était le type du vieux magistrat célibataire). Mon père n'avait pas vécu longtemps auprès de lui, mais se découvrait chaque année plus de ressemblances avec son défunt parent.

Pour moi qui, durant ma jeunesse, ai surtout constaté les différences corporelles entre mon père et moi, je demeure parfois interdit devant un miroir d'où il me regarde. Pour-

tant je n'ai ni ses yeux, ni son nez, ni sa bouche. Ses petites mains potelées, ses pieds minuscules ne ressemblaient en rien à mes mains et à mes pieds. Mon père était très myope d'un œil ; j'ai d'excellents yeux... Cette différence dans la qualité des yeux est sans doute à l'origine d'une différence de goûts : les formes et les couleurs qui sont ce qui m'attire, mon père les voyait mal. Son œil myope, excellent de très près, lui suffisait. Mon père disait en riant que, s'il pouvait vivre encore un siècle ou deux, il lui pousserait un petit doigt au bout du nez pour tourner les pages des livres qu'il approchait à toucher son visage. Il n'a jamais eu la patience de porter des lunettes, même un instant. Mais il était loin d'être insensible à certains charmes de la couleur : il avait sur sa table un morceau de lapis lazuli qu'il aimait regarder, des coquilles de nacre irisées, un cristal taillé et je n'ai jamais vu personne se plonger avec autant d'émotion dans la contemplation de certaines fleurs : il s'y enfonçait, les respirait, les humait et les voyait en même temps. A la campagne, quand il avait été « regarder les roses », il revenait le visage tout couvert de rosée.

La myopie a probablement été cause que mon père n'a jamais pratiqué les exercices du corps que j'ai toujours aimés. Il était plus petit et plus gros que moi — et voici que toutes sortes de ressemblances s'accusent. De vieux amis de mon père, qui ne m'avaient pas vu depuis que j'étais enfant, se récrient quand ils m'aperçoivent...

Et je lis, dans un cahier de mon père, ces lignes écrites au moment de ma naissance : « Quand il a fait entendre son premier cri, quand le médecin l'a emporté dans ses bras, pleurant et saignant, je n'ai eu que le temps de lui jeter un regard. J'ai aperçu un profil égyptien, une figure noire, des yeux ouverts, un menton fuyant. Il me semblait que c'était moi-même qui me plaignais de recommencer la vie... »

*

Mon père, très friand de raisins, avait l'habitude de

rouler chaque grain entre le pouce et les trois premiers doigts d'une manière particulière. Quand j'étais petit, on avait ri de me voir faire de même. Une tante du côté maternel avait vainement essayé de me déshabituer de ce geste inconscient, instinctif et que ne fait « aucune personne bien élevée ». Je crois volontiers que, chez moi, ce geste était de l'imitation. Mais mon fils n'avait jamais mangé de raisins, n'en avait même jamais vu lorsque, tout petit enfant, je le ramenai d'Angleterre et, dans la gare de Boulogne, lui apportai son premier grappillon. Sa mère, sa sœur, sa bonne mangeaient devant lui leur raisin « comme tout le monde » quand j'aperçus la menotte de l'enfant rouler les grains comme son grand-père l'aurait fait, comme je venais de le faire, sans doute, au buffet où l'enfant n'avait pas pu me voir... et il en va de nos pensées comme de nos gestes.

*

Durant les deux premières années, à Séville, je suis allé presque tous les soirs dans une école de danse où je voyais travailler toutes sortes d'élèves, depuis les bébés de trois ou quatre ans jusqu'aux danseuses dans l'épanouissement de leur talent. La gentillesse, la gaîté, la finesse, la grâce, le goût pour la danse de ce petit monde aux blanches robes et aux cheveux noirs sont de charmants souvenirs. Je revois la salle nette, aux murs blanchis à la chaux, au plancher de bois parfaitement lavé, les fenêtres ouvertes sur la nuit bleue et douce, la rangée des mères en châles noirs, serrées comme des oiseaux noirs sur la banquette du fond, le « maestro » attentif, ironique, avec sa tête de torero comédien, son entrain perpétuel et les danseuses aux bras mouvants, aux petites têtes lisses, aux corps souples, aux jambes agiles, qui sans cesse, durant des heures, soir après soir, composaient des figures parfaites et fugitives.

Plusieurs d'entre elles possédaient le sens de la danse à tel point que chaque pas, chaque attitude, chaque ondula-

tion passant des épaules au bout des doigts, chaque mouvement comme chaque arrêt — tout était plein de signification, d'harmonie, de beauté.

En rentrant par ces nuits où erre comme un souvenir de la lumière du jour, je pensais aux frises vivantes qui se développaient devant moi, à cette beauté qui n'a pas changé depuis les plus anciens monuments, à ces danseuses si pareilles à leurs sœurs méditerranéennes d'autrefois.

Un soir, l'une de ces fillettes, où se dessinait déjà la danseuse qu'elle devint, semblait danser pour moi. J'avais interrompu mon croquis ; j'étais un peu surpris par la voluptueuse éloquence des regards, par l'appel des mouvements, par la provocation appuyée de toute la mimique. Sa danse terminée, la fillette alla s'asseoir entre ses compagnes ; la plus tranquille gaîté se lisait sur sa figure, elle n'était ni essoufflée, ni troublée.

« Pourquoi, lui dis-je, me regardais-tu ainsi ? — Ah, don Augusto, ça c'est la danse qui le demande ! » (*Eso lo pide el baile*).

Mais comment peindre tout ce naturel, cette acceptation riante de la vie ? Une nuit d'été, un landau bien attelé s'arrêta devant la porte du patio, où quelques élèves de l'école de danse s'éventaient en babillant. La voiture était vide ; le valet de pied descendit du siège et demanda : « Mademoiselle Amparo est-elle ici ? » Une des danseuses, que l'on appelait la *Macilenta* (la Pâle) pour son visage d'un blanc mat où deux grands yeux sombres s'ouvraient, se leva et dit : « Me voici » — mais déjà le maestro s'était approché, offrant la main à la jeune personne comme pour commencer un menuet ; il l'accompagnait jusqu'à l'entrée vers laquelle le couple semblait danser ; le laquais, chapeau à la main, tenait la portière ouverte et, comme la *Macilenta* allait monter, le maestro l'envoya dans la voiture d'un grand coup de pied au derrière.

Tout le monde riait : la *Macilenta*, le maestro, les élèves, le cocher, le laquais et moi aussi, pendant que le somp-

tueux équipage emportait la *Macilenta* vers sa destinée... et les danses reprirent.

A Séville, de 1906 à 1914, j'ai pu voir ce qu'est un art vivant : la danse est, pour tout ce peuple, l'expression à la fois naturelle et apprise de diverses émotions. Durant des nuits entières, j'ai vu danser des « sevillanas » qui étaient, pour tous les assistants, danseurs, chanteurs, guitaristes, accompagnateurs par les battements de mains, un plaisir toujours nouveau et dont on ne se lassait pas.

Dans la journée, dès qu'un piano mécanique commençait à moudre ses sévillanes, la rue se mettait à danser ; des bébés qui se tenaient à peine debout essayaient, levant les bras, de tourner ; les servantes dansaient dans les patios ou dans les cuisines...

Une petite comédie satirique des frères Quintero montre un voyageur venu à Séville par le train de plaisir et qui, voyant que le chef de gare ne danse pas, refuse de descendre du train et veut repartir... Si ce voyageur était sorti de la gare et avait fait quelques pas dans la ville, il aurait eu l'occasion de voir danser.

A Séville on aime la danse. On sait ce que c'est. On s'y connaît. Un jour, à la Feria, dans le pavillon d'un des cercles les plus élégants, quelques dames de la bonne société, vêtues de la mantille et du châle classiques, devaient danser des sévillanes quand on s'aperçut qu'une des danseuses attendues manquait, ce qui dépareillait les figures. « Demandez donc à Madame N. de danser, » dit un des messieurs qui se trouvaient là, en désignant une grosse dame, vêtue « à la parisienne » et manquant de grâce dans sa jaquette tailleur et sous son chapeau à la mode. Ce n'était pas une raillerie : avec bonne humeur, Madame N. ôta son chapeau, sa jaquette, prit un châle qu'on lui offrait et entra dans la danse où elle fit merveille. Gauche et empruntée en « parisienne » elle était pleine de grâce, d'harmonie et d'esprit dans le costume et dans la danse de son pays.

Un soir d'hiver de 1906, je passais dans la rue devant

la porte d'une amie quand j'entendis, à l'intérieur de la maison, les bourdonnements d'une guitare, des chants et des battements de mains. Un peu surpris de n'avoir pas été prévenu qu'il y avait une fête, je sonnai à la porte, on m'ouvrit, j'entrai et me trouvai en présence de mon amie la maîtresse de maison qui, assise dans un coin de sa chambre, jouait de la guitare et chantait tandis que sa jeune sœur battait des mains et que leur mère — une vieille femme — dansait des sévillanes...

« Ah ! dit mon amie, figurez-vous que maman a des ennuis et elle est venue me conter ses peines à moi, à moi comme si c'était moi sa mère ! alors je lui ai dit : tu ferais mieux de danser ; et elle danse. » Et la vieille dansait en effet, avec une bonne humeur pleine d'ironie légère.

La même année, à la fin du printemps, j'ai assisté à un départ de troupes pour le Maroc. L'embarquement avait lieu sur le Guadalquivir. Il était onze heures du matin. Les troupes venaient de monter à bord ; le quai et les berges du fleuve étaient pleins de la foule venue pour saluer ceux qui partaient. Les mères, les sœurs, les fiancées pleuraient ; les jeunes soldats essayaient de faire bonne figure ; les hommes cachaient leur émotion. On venait de rentrer les passerelles qui rattachaient le bateau à la terre. Le signal du départ était donné quand on s'aperçut que la marée n'était pas encore assez haute dans le fleuve ; qu'il fallait attendre un peu avant de se mettre en route. Alors, dans ce moment de suspension où l'on s'était déjà dit adieu et où l'on ne partait pas, le colonel eut l'idée de donner l'ordre à la musique régimentaire de jouer des sévillanes et tout le monde se mit à danser : les troupes à bord, les parents et les amis sur la berge. Je voyais, près de moi, une jeune fille tourner en souriant, les yeux encore pleins de larmes. Cet inoubliable spectacle dura le temps de plusieurs sévillanes... le fleuve avait monté. Le bateau démarra. On agita les mouchoirs et on recommença à pleurer.

Quand on demeure quelque temps dans un pays étranger dont on sait la langue et qu'on fraye avec les habitants, on constate d'abord que les gens ne sont pas tels qu'on les dépeint chez nous : on leur trouve d'autres qualités et d'autres défauts. Plus tard, après des mois, quelquefois après des années de séjour, nous nous apercevons que notre opinion a évolué et que nous partageons sur bien des points les idées de nos compatriotes — ces idées que nous avions trouvé erronées au début.

J'ai constaté, pour moi, ces lentes modifications en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, en Italie...

Le même phénomène doit se produire chez les autres : il ne faut pas trop compter sur les séjours qu'ils font chez nous pour modifier les idées des étrangers touchant les Français. Il y a des exceptions, mais moins qu'on ne serait porté à le croire.

Je me souviens d'avoir été, un jour, l'objet de remarques sur les « caractéristiques de l'esprit français » dont je sentais, au moment même, qu'elles n'étaient pas justifiées et dont je me demande maintenant si elles n'avaient pas quelque raison d'être ?

C'était vers 1902, un dimanche d'été dans le comté de Surrey ; un homme politique anglais, alors gouverneur de la Jamaïque et qui depuis a été ministre, recevait des amis. A mon arrivée je trouvai la maison sens dessus dessous : une conduite d'eau avait crevé, inondant le premier étage. La famille, les domestiques, les invités, tout le monde étanchait. On recueillait l'eau dans des seaux qu'une chaîne de travailleurs vidaient par la fenêtre. Le maître de la maison avec trois de ses filles était sur le toit, en train d'arracher un long morceau de gouttière dont il se préparait à faire une espèce de gargouille pour déverser l'eau dans le jardin. « Mais vous allez inonder le jardin ! dis-je. — Hé oui, me répondit-on, mais il le faut. Travaillez avec nous. » En quelques mots, tout en vidant des seaux, on m'appre-

nait que le télégraphe était fermé à cause du dimanche, que, pour la même raison, il n'y avait personne au bureau des eaux, ni chez le plombier et que la clef de la bouche d'eau ne fonctionnait pas — car on avait, dès le début, essayé de fermer la canalisation d'arrivée qui était sous terre au fond d'une bouche de fonte ; mais la clef, une vieille ferraille, en forme de tube conique, tournait sans rien serrer. L'entrain sportif avec lequel tout le monde travaillait était remarquable. Je n'avais qu'à m'y mettre aussi : ôtant mon veston que j'allai seul déposer dans la remise, je pris machinalement la clef de la bouche d'eau, cause de tout cet ennui, je constatai qu'elle ne manœuvrait rien et je l'enfonçai avec un mouvement de mauvaise humeur en grommelant : « Saleté de clef ! » En même temps, je sentais quelque chose se casser dans le tube conique, la clef se forcer et, tournant de gauche à droite, je constatais que je serrais quelque chose : l'eau s'arrêtait. « Qu'y a-t-il ? criait sur le toit le maître de la maison, ça ne coule plus ! — J'ai fermé l'eau, répondis-je, je n'ai aucune envie de faire le pompier tout le jour. »

Maintenant encore, des amis anglais qui se trouvaient là soutiennent que c'était « la logique française » qui m'avait mené à la source du mal et « l'empirisme anglais » qui leur faisait installer des gargouilles... Mais moi, là-bas, je savais bien qu'il n'y avait pas de « logique française » dans mon geste de mauvaise humeur, que j'avais enfoncé le machin, sans penser qu'il était bouché et que c'était cela qu'il fallait faire.

Pourtant il me semble que je sentais vaguement l'absurdité des palliatifs et, avec le temps, je commence à me demander s'il n'y avait pas, après tout, un peu de logique dans mon affaire ? Je n'en sais rien.

Les commentaires théoriques et bienveillants de mes amis anglais sont pour moi un exemple de ces opinions inexactes et vraies qui sont le fond de nos connaissances internationales.

***

Les différences entre nations (tout patriotisme nationaliste restant en dehors du débat) prêtent à toutes sortes de réflexions et aboutissent souvent à des constatations paradoxales.

Par exemple il y a un nord et un midi intérieurs à chaque pays ; c'est-à-dire qu'un Belge de Mons est, en général, plus « méridional » de tempérament qu'un Français de Lille ; un Navarrais ou un Aragonais plus « nordique » qu'un Toulousain ; un Marseillais plus méridional qu'un Romain, etc... Selon qu'on est du nord ou du midi de son pays, on est du « Nord » ou du « Midi. »

Les séjours à l'étranger peuvent nous montrer les différences de méthode qu'il convient d'employer, selon les pays, pour arriver à se faire comprendre. Il y a là un ordre de questions que non seulement les diplomates et les hommes d'affaires, mais les traducteurs aussi devraient étudier.

Gœthe a écrit : « Les mathématiciens sont des espèces de Français ; ce qu'on leur dit ils le traduisent dans leur langue et aussitôt c'est quelque chose de tout autre. »

A condition de n'en point abuser, une certaine géographie a quelque chose de stimulant. Sans vouloir insister plus que de raison sur la boutade anglaise : « Les nègres commencent à Calais », il n'est pas mauvais de se souvenir que, pour beaucoup de citoyens des Etats-Unis, l'Orient (avec tout ce que ce mot implique) commence chez nous. Le Havre est une Échelle du Levant.

On est toujours l'Orient de quelqu'un.

En causant avec des citoyens des États-Unis d'Amérique, on peut se rendre compte de leur sentiment qu'ils sont « en avant » de nous dans le chemin de la « civilisation ». Cela peut nous choquer, nous faire souffrir, nous révolter, nous faire sourire. Mais un Chinois ou un Hindou bien élevé, en causant avec nous, peut être choqué, peiné, révolté, amusé par des constatations analogues.

AUGUSTE BRÉAL

LES CONQUÉRANTS [1]

DEUXIÈME PARTIE

7 juillet.

Cris, appels, protestations, ordres des policiers, le vacarme d'hier soir recommence. Cette fois c'est le débarquement. A peine regarde-t-on Shameen aux petites maisons entourées d'arbres. Tous observent le pont voisin, protégé par des tranchées et des fils de fer barbelés, et, surtout, les canonnières anglaises et françaises toutes proches dont les canons sont dirigés vers Canton. Un canot automobile nous attend, Klein et moi.

Voici la vieille Chine, la Chine sans européens. Sur une eau jaunâtre, chargée de glaise, le canot avance comme dans un canal, entre deux rangs serrés de sampans semblables à des gondoles grossières avec leur toiture d'osier. A l'avant, des femmes presque toutes âgées font cuire leur nourriture sur des trépieds, dans une intense odeur de graisse brûlée ; souvent, derrière elles, apparaît un chat, une cage ou un singe enchaîné. Les enfants nus et jaunes passent de l'un à l'autre, faisant sauter comme un plumeau plat la frange unique de leurs cheveux, plus légers et plus animés que les chats malgré leurs ventres en poire de mangeurs de riz. Les tout petits dorment, paquets, dans un linge noir accroché au dos des mères. La lumière frisante du soleil joue autour des arêtes des sampans et détache vio-

1. Voir le numéro de la *N. R. F.* du 1er mars.

lemment de leur fond brun les blouses et les pantalons des femmes, taches bleues, et les enfants grimpés sur les toits, taches jaunes. Sur le quai, le profil dentelé des maisons américaines et des maisons chinoises ; au-dessus, le ciel sans couleur à force de lumière ; et, de toutes parts, sur les sampans, sur les maisons, sur l'eau, légère comme une mousse, cette lumière dans laquelle nous pénétrons comme dans un brouillard.

Nous accostons. Une auto qui nous attendait nous emmène aussitôt à vive allure. Le chauffeur vêtu de l'uniforme de l'armée fait ronfler sans cesse son klaxon et la foule reflue précipitamment, comme poussée par un chasse-neige. A peine ai-je le temps d'entrevoir, perpendiculairement à notre course, une multitude bleue et blanche — beaucoup d'hommes en robes — encadrée par des perspectives de stores tachés de gigantesques caractères noirs, et constamment trouée par les marchands ambulants et les manœuvres qui avancent au pas gymnastique, le corps déjeté, l'épaule courbée sous un bambou aux extrémités duquel pendent de lourdes charges. Un instant, apparaissent des ruelles aux dalles crevassées, qui finissent dans l'herbe devant quelque bastion à cornes ou quelque pagode moisie.

Quittant le quartier commerçant de la ville, l'auto s'engage sur un boulevard tropical bordé de maisons entourées de jardins, sans promeneurs, et où l'éclat blanchâtre et mat de la chaussée brûlante n'est taché que de la silhouette clopinante d'un marchand de soupe bientôt disparu dans une ruelle. Klein me dépose devant une maison de style colonial — toit débordant et verandahs — entourée d'une grille semblable à celles qui ornent les châlets des environs de Paris : la maison de Garine. Un petit jardin, une seconde porte gardée par deux soldats cantonais en uniforme de toile grise : l'un prend ma carte et disparaît. J'attends en regardant l'autre : avec sa casquette plate et son parabellum à la ceinture, il me rappelle les officiers du tsar ; mais sa

casquette est rejetée sur l'arrière de sa tête et il est chaussé d'espadrilles. L'autre revient. Je peux monter.

Un petit escalier d'un étage, puis une pièce très vaste, qui communique par une porte avec une autre pièce où des hommes parlent à voix assez haute. Cette partie de la ville est tout-à-fait silencieuse ; la porte n'est bouchée que par une natte et je distingue les paroles prononcées en anglais dans l'autre chambre. Le soldat me montre la natte et s'en va.

« ... que l'armée de Tcheng-Tioung-Ming s'organise ; quant à la situation, le moins que nous puissions en dire, c'est qu'elle n'est pas meilleure.

— Passons. Que proposent les comités ?

— Pas grand'chose... La plupart ne proposent même vraiment rien. En voici deux qui demandent l'augmentation des secours de grève et le maintien de l'allocation aux manœuvres. Un autre propose l'exécution des ouvriers qui ont les premiers repris le travail...

— Non. (Cette voix, plus élevée que les autres, me semble celle de Garine). Pas encore.

— Pourquoi non ? (Voix chinoise, accent d'hostilité).

— La mort ne se manie pas comme un balai ».

Je suis très embarrassé. Si quelqu'un sortait, j'aurais l'air d'un espion. Je ne peux cependant pas me moucher, ou me mettre à siffler ! Ma foi, poussons la natte et entrons.

Autour d'un bureau, Garine en tenue kaki d'officier, et trois jeunes Chinois en veston blanc. Pendant que nous faisons connaissance, l'un des Chinois, très jeune, murmure :

« Il y a des personnes qui ont peur de se salir en touchant les balais...

— Il y avait bien des gens qui trouvaient Lénine peu révolutionnaire, répond Garine, se retournant d'un coup, la main encore posée sur mon épaule. Puis, s'adressant à moi :

« Tu viens de Hongkong ? » et, sans même attendre ma

réponse : « Tu as vu Meunier, oui. As-tu les papiers ? »

Ils sont dans ma poche. Je les lui donne. Au même instant, un factionnaire entre, apportant une enveloppe gonflée ; Garine la passe à l'un des Chinois, qui traduit :

« Rapport de la section de Kuala-Lumpur. Elle attire notre attention sur les difficultés qu'elle rencontre actuellement pour réunir les fonds.

— Et en Indochine française ? me demande Garine.

— Je vous apporte six mille dollars réunis par le camarade Gérard. Il dit que les militants sont plus enthousiastes que jamais....

— Bon. Je pars. A bientôt.

Il me prend par le bras, saisit son casque, et nous sortons.

« Nous allons chez Borodine : c'est tout près ».

Nous longeons le boulevard aux trottoirs d'herbe roussie, silencieux, désert. Le soleil plaque sur la poussière blanche une lumière crue qui oblige presque à fermer les yeux. Garine m'interroge sur mon voyage, rapidement, puis lit, en marchant, le rapport de Meunier, inclinant les feuilles pour atténuer la réverbération. Je regarde son visage. Il a peu vieilli, mais, sous la doublure verte du casque, chaque trait porte l'empreinte de la maladie : les yeux sont cernés jusqu'au milieu des joues ; le nez s'est aminci encore ; les deux rides qui joignent les ailes du nez aux commissures des lèvres ne sont plus les rides profondes, nettes, d'autrefois ; ce sont des rides larges, presque des plis, et tous les muscles ont quelque chose à la fois de fiévreux, de mou et de si fatigué que, lorsqu'il s'anime, tous se tendent et l'expression de son visage change complètement. Autour de cette tête qui avance, les yeux fixés sur le papier, l'air, comme toujours à cette heure, tremble devant la végétation dense d'où sortent des palmes poussiéreuses. Je voudrais lui parler de sa santé ; mais il a terminé sa lecture et dit, appuyant à son menton le rapport dont il a fait un petit rouleau :

— Ça commence à aller assez mal, là-bas aussi. L'esprit des sympathisants est moins bon, des domestiques retournent à la niche. Et il faut s'appuyer ici sur de jeunes crétins qui confondent une action révolutionnaire avec le troisième acte de l'Ambigu-Chinois... — Il est impossible d'attribuer des fonds plus élevés aux secours de grève, impossible! D'ailleurs ça ne changerait rien. Les grèves malades ne se soignent qu'avec des victoires.

— Il ne propose rien, Meunier ?

— Il dit que l'esprit général n'est pas encore mauvais : les faibles flanchent parce que l'Angleterre les menace, par l'intermédiaire de la police secrète, de mesures de terreur, du rétablissement de la peine du fouet en particulier. D'autre part, il transmet : « Nos comités chinois, là-bas, proposent de faire enlever en vitesse deux ou trois cents gosses appartenant aux coupables ou aux suspects. On les transporterait ici, on les traiterait bien, mais on ne les rendrait qu'aux parents qui viendraient les chercher. Evidemment, ils ne retourneraient pas à Hongkong demain... C'est précisément le moment des villégiatures, ajoute Meunier. Ça porterait les autres à réfléchir. » Ce n'est pas avec des procédés de ce genre que nous irons loin...

Nous arrivons. La maison est semblable à celle de Garine, mais jaune. Au moment où nous allons entrer, Garine s'arrête et salue militairement un petit vieillard qui sort. Celui-ci étend la main vers nous : nous nous approchons.

— Monsieur Garine, dit-il en français, lentement, d'une voix faible, j'étais ici dans le dessein de vous rencontrer. Je crois qu'un entretien entre nous serait une chose bonne. Quand pourrai-je vous trouver ?

— Monsieur Tcheng-Daï, quand il vous plaira. J'irai vous voir cette...

— Non, non, répond-il, tapotant l'air de la main comme s'il voulait calmer Garine, je passerai, je passerai. Cinq heures, cela vous convient-il ?

— Entendu ; je vous attendrai. »

Dès que j'ai entendu prononcer son nom, je l'ai regardé attentivement. Son visage, comme celui de nombre de vieux lettrés, fait songer à une tête de mort. Cela tient à la saillie de ses pommettes, qui ne laisse voir de sa face que les deux taches profondes et sombres des orbites, un nez très petit et les dents, surtout lorsqu'on la voit à quelque distance. De près, ses yeux, qui sont allongés, s'animent : son sourire se relie à l'extrême courtoisie de sa parole, à la distinction de sa voix ; tout cela atténue sa laideur et en modifie le caractère. Il enfonçe ses mains dans ses manches à la façon d'un prêtre, et accompagne ses paroles de légers mouvements des épaules en avant. Il est vêtu d'un pantalon et d'une vareuse militaire au col empesé, en toile blanche, comme presque tous les chefs du Kuomintang. Son pousse — il a un pousse particulier, tout noir — l'attend. Il le rejoint à pas menus ; le tireur l'emmène, d'une course lente et sage ; lui, calé au fond du siège, hoche gravement la tête et semble peser des arguments qu'il se propose en silence.

Après l'avoir suivi un instant du regard, nous passons sans nous faire annoncer devant les factionnaires, traversons un grand hall vide et rencontrons une autre sentinelle en uniforme kaki soutaché d'orange (Est-ce une marque de distinction ?) En face, ce n'est pas une natte, cette fois, mais une porte fermée.

— Il est seul ? demande Garine à la sentinelle. L'autre incline la tête affirmativement. Nous frappons et entrons. Le cabinet de travail est vaste. Un portrait en pied de Sun-Yat-Sen, haut de deux mètres, coupe en deux le mur peint de chaux bleuâtre. Derrière un bureau couvert de papiers de toutes sortes mis en ordre et soigneusement séparés les uns des autres, Borodine, à contre-jour, nous regarde entrer, un peu étonné (par ma présence sans doute) et clignant des yeux. Il se lève et vient à nous, la main en avant, le dos voûté. Je distingue maintenant son visage en raccourci, au-dessous des cheveux ondulés, massifs,

rejetés en arrière, que je voyais seuls lorsqu'il m'est appa d'abord, penché sur son bureau. Il a cet air de fau intelligent que donne l'ensemble des moustaches courb des pommettes saillantes et des yeux bridés. Quaran ans, peut-être.

Pendant l'entretien qu'il a avec Garine, son attitu est à peu près celle d'un militaire. Garine me présent résume en russe le rapport de Meunier qu'il laisse sur bureau ; Borodine prend le papier, et le classe aussitôt da une pile de rapports surmontée d'un autre portrait, grav de Sun-Yat-Sen. Il semble intéressé surtout par un déta qu'il note en disant quelques mots. Puis, tous deux di cutent, en russe encore, sur un ton d'animation inquiét

— Qu'est-ce qu'il a noté ? dis-je à Garine, dès que nou avons pris congé.

— La menace du fouet. Il a répondu « à transmettre

Nous regagnons pour déjeuner la maison de Garine, q marche les yeux baissés, soucieux.

— Ça ne va pas ?

— Oh ! j'ai l'habitude...

Devant sa maison, un planton qui l'attendait lui rem un rapport. Il le lit en gravissant les marches, le signe su la table d'osier de la vérandah et le rend. Le planton pa en courant. Garine est de plus en plus soucieux. Je lu demande, en hésitant :

— Ça va mal ?

— Assez. Les grèves, c'est très joli, mais ça ne suffi pas. Maintenant, il faut autre chose. Il faut *une* autr chose : l'application du décret qui interdit aux bateaux chi nois de toucher Hongkong, ainsi qu'à tous les bateau étrangers qui veulent mouiller à Canton. Il y a plus d'u mois que ce décret est signé, mais il n'est pas encor promulgué. Lorsque ce décret a été signé, ils ont eu un telle peur, les gens de Hongkong, qu'ils ont télégraphi à Londres, au nom de tous les corps constitués, pou demander une intervention militaire. Le décret est rest

fond d'un tiroir. Les Anglais savent que la grève ne peut
er toujours ; ils se demandent ce que nous allons faire.
endent-ils beaucoup de l'expédition de Tcheng-Tioung-
ng ? Ils lui fournissent des armes, des instructeurs, de
gent... Dans l'ensemble, ces troupes seraient mieux
ipées que les nôtres. Mais je ne crois pas qu'elles
ssent entrer en campagne avant un mois... Je sais bien
 l'application de ce décret justifierait une guerre. Et
ès ? Puisqu'ils ne peuvent pas l'entreprendre, cette
rre ! Et Hongkong serait enfin... »

Du poing, il fait le geste de serrer une vis.

— Songe : en retirant à Hongkong la clientèle des seules
npagnies cantonaises, nous abaissons des deux tiers les
ettes du port. La ruine.

— Eh bien, qu'attendez-vous ?

— Tcheng-Daï. Nous ne sommes pas encore le gouver-
nent.

Une action de ce genre échouera, si ce vieil abruti se
t en tête de la faire échouer. Ah ! bon sang, Seigneur,
ivrez-nous des saints ! »

Il réfléchit.

— Même lorsqu'on est très bien renseigné, on ne l'est
à-demi. Je voudrais savoir — savoir — s'il n'est vrai-
nt pour rien dans ce que nous préparent Tang et les
hons de second ordre...

— Tang ?

— Un vague général, comme beaucoup d'autres. Il pré-
e un coup d'État. Il veut nous coller au mur. Ça le
arde. Mais lui, en l'occurrence, ne compte pas : Il n'est
un hasard nécessaire, qui se reproduira. Ce qui compte,
t ce que nous trouverons derrière lui. L'Angleterre
bord, comme il convient. Les caisses anglaises s'ouvrent
ement devant tous ceux qui se proposent de nous
ttre : chaque homme des régiments de Tang lui est
ainement payé par les agents de l'Intelligence Service un
 prix. (Et — malheureusement — Hongkong n'est

pas loin, ce qui permet à Tang et aux autres de filer en lieu sûr quand ils sont battus). Puis Tcheng-Daï, « l'honnête Tcheng-Daï » que tu as vu tout à l'heure. Je suis sûr que Tang, s'il était vainqueur — il ne le sera pas — lui offrirait le pouvoir, quitte à gouverner sous son nom. On peut mettre Tcheng-Daï à la place du Comité des Sept, et on ne peut mettre que lui. Les sociétés publiques et secrètes l'accepteraient, c'est certain. Et il remplacerait notre action par de beaux « appels aux peuples du monde » comme celui qu'il vient de lancer et auquel Gandhi et Russell ont répondu. C'est beau, l'âge du papier ! Je vois cela d'ici : compliments, boniments, retour des marchandises anglaises, Anglais à cigares sur le quai, démolition de tout ce que nous avons fait. Toutes ces villes chinoises sont molles comme des méduses. Le squelette, ici, c'est nous. Je viens d'en parler à Borodine, qui est inquiet, évidemment. J'attends de nouveaux rapports... »

Pendant tout le déjeuner nous parlons de Tcheng-Daï. Garine ne pense qu'à lui. L'adversaire. Et, à travers les paroles que j'entends, je commence à distinguer le mélange de grandeur et de mesquinerie que j'ai trouvé jadis, dans l'histoire, chez presque tous les Chinois illustres.

Il a commencé en Indochine sa vie publique. Qu'est-il allé faire à Cholon ? La grande ville du riz n'avait rien qui pût séduire ce lettré... Il a été là-bas un des organisateurs du Kuomingtang, et mieux qu'un organisateur : un animateur. Chaque fois que le gouvernement de la Cochinchine, soit à l'instigation des ghildes riches, soit de sa propre initiative, intervint contre l'un des membres du parti, on vit apparaître Tcheng-Daï. Il donna du travail ou de l'argent à ceux que le Gouvernement ou la police s'efforçait d'affamer, permit aux expulsés de rentrer en Chine avec leur famille en donnant les sommes nécessaires. Les membres du parti voyaient se fermer devant eux les portes des hôpitaux ; il parvint à en créer un nouveau.

Il était alors président de la section de Cholon. Dans

l'impossibilité de réunir à l'aide de cotisations les fonds nécessaires, il fit appel aux banques chinoises qui refusèrent tout prêt. Il offrit alors en garantie ses propriétés de Hongkong — les deux tiers de sa fortune. Les banques acceptèrent, et la construction de l'hôpital commença. Trois mois après, à la suite d'une manœuvre électorale, la présidence du parti lui était retirée : en même temps, les entrepreneurs lui faisaient savoir que certaines modifications ayant été apportées aux devis, ils se voyaient obligés d'augmenter les prix prévus. Les banques refusèrent toute nouvelle avance ; de plus, menacées par le gouvernement de la Cochinchine qui pouvait dans les vingt-quatre heures expulser leurs directeurs, elles commencèrent à soulever des difficultés pour le versement des fonds promis. Tcheng-Daï fit vendre les propriétés qu'il avait données en gage, et l'hôpital s'éleva ; mais il fallait l'achever. Une sourde campagne commençait contre lui au sein du Kuomingtang ; bien qu'il en souffrît, il ne s'arrêta pas ; et tandis que dans les restaurants chinois, après la sieste, les agents électoraux en tricots blancs venaient parler confidentiellement de son « attitude bizarre » aux artisans mal réveillés, abrutis de chaleur, il faisait mettre en vente à Canton sa maison familiale. Que possédait-il encore ? De quoi vivre très modestement, à peine. Seul entre tous les membres influents du parti, il n'a pas d'auto. C'est pourquoi je l'ai vu monter en pousse, assez satisfait, peut-être, du spectacle d'une pauvreté qui ne permet pas d'oublier la grandeur de son caractère.

Car cette grandeur, pour être réelle, ne va pas sans habileté. Comme Lau-Yit, comme le général Hsu, il est poète ; mais c'est lui qui a fait du boycottage, défense de quelques marchands adroits contre les Japonais, l'arme précise que nous connaissons aujourd'hui. C'est lui qui l'a fait appliquer aux Anglais, lui qui, connaissant le commerce occidental (élève des Pères, il lit, parle et écrit couramment le français et l'anglais) a orienté assez habilement la propa-

gande de Sun-Yat-Sen pour donner confiance aux Anglais ; lui qui a fait subordonner les interdictions d'achat aux instructions du service des renseignements, laissant toujours aux Anglais assez d'espoir pour leur permettre d'accumuler des marchandises dont, à un moment choisi, les Chinois se détournent tout à coup.

Mais son autorité est, avant tout, morale. On n'a pas tort, dit Garine, de parler de Gandhi à son sujet. Son action, quoique plus limitée, est du même ordre que celle du Mahatma. Elle est au-dessus de la politique, elle touche l'âme, elle excelle à détacher. Mais, si les deux actions sont parallèles, les hommes, eux, sont fort différents. Au centre de l'œuvre de Gandhi est le désir douloureux, passionné, d'enseigner aux hommes à vivre ; rien de semblable chez Tcheng-Daï. Il ne veut être ni l'exemple, ni le chef, mais le conseiller. A la mort de Sun-Yat-Sen, on lui a demandé, en même temps qu'à Lau-Yit, s'il accepterait de succéder au dictateur en tant que Président du parti. Comme Lau-Yit, il a refusé. Il ne craignait pas les responsabilités, mais le rôle d'arbitre lui semble plus noble, plus conforme aussi à son caractère, que tout autre. De plus, il se défendait d'accepter une fonction qui pût occuper toute son activité, et faire de lui autre chose que ce qu'il voulait être : le gardien de la Révolution. Sa vie entière est une protestation morale, et son espoir de vaincre par la justice n'exprime point autre chose que la plus grande force dont puisse se parer la faiblesse profonde, irrémédiable, si répandue dans sa race.

Et peut-être cette faiblesse est-elle seule susceptible de faire comprendre son attitude présente. Désire-t-il vraiment, passionnément, depuis des années, délivrer la Chine du Sud de la domination effective de l'Angleterre ? Oui. Mais, à défendre et à diriger un peuple d'opprimés dont la cause était indéniablement juste, il a pris insensiblement l'habitude de son rôle, et s'est trouvé, un jour, préférer ce rôle au triomphe de ceux qu'il défend. Inconsciemment,

peut-être, mais avec force. Il est beaucoup plus attaché à sa protestation que décidé à atteindre la victoire.

« Noble figure de victime qui soigne sa biographie » dit Garine. Tenter lui-même la satisfaction de ses désirs lui donnerait l'impression d'une trahison. Dominé à la fois par son tempérament, par une longue habitude et par l'âge, il a oublié jusqu'à la possibilité de tirer les conséquences logiques de son attitude. Entreprendre et diriger une lutte décisive ne s'impose pas plus à lui que ne s'impose à un catholique fervent l'idée de devenir pape. Garine, un jour, a terminé une discussion sur la IIIe Internationale par : « Mais la IIIe Internationale, elle, *a fait* la Révolution. » Tcheng-Daï n'a répondu que par un geste à la fois évasif et restrictif des deux mains levées sur la poitrine, et Garine dit que jamais il n'a compris aussi vivement la distance qui les sépare.

Ceux qui entourent Tcheng-Daï et dont la vie intérieure est très différente de la sienne, savent fort bien, à l'occasion, faire renaître en lui l'habileté chinoise qu'il n'a jamais perdue tout à fait. Il doit à cette habileté l'idée qu'il est un homme d'action, ce qui est folie pure. Non qu'il n'ait point conscience de ce qui fait sa valeur réelle ; mais cette valeur, reconnue, l'intéresse à peine : d'autre part, un souci de rivalité l'oblige à s'opposer à l'Internationale. « L'organisation est nécessaire, mais toute organisation est bonne », dit-il volontiers, les mains dans ses manches et s'inclinant légèrement ; car, semblable en cela à presque tous ses compatriotes, il préfère à une construction puissante une idée ingénieuse.

Pendant le repas, les rapports se succèdent. Garine, de plus en plus inquiet, en prend connaissance dès qu'ils arrivent, et les pose au pied de sa chaise, les uns sur les autres.

Le monde de vieux mandarins, contrebandiers d'opium ou photographes, de lettrés marchands de vélos, d'avocats de la Faculté de Paris, d'intellectuels de toute sorte affa-

més de considération, qui gravite autour de Tcheng-Daï sait que la Délégation de l'Internationale et la Propagande maintiennent seules l'état actuel, soutiennent seules cette immense attaque qui met en échec l'Angleterre, s'opposent seules avec force au retour de l'état de choses qu'ils n'ont pas su maintenir, de cette république de fonctionnaires dont les deux piliers étaient l'ancien mandarin et le nouveau : médecin, avocat, ingénieur. « Le squelette, c'est nous », disait Garine tout à l'heure. Et il semble, d'après les rapports, que tous, à l'insu peut-être de Tcheng-Daï qui réprouverait un coup d'État militaire, se soient groupés autour de ce Tang dont on n'a pas parlé à Canton jusqu'ici, et qui a sur eux la supériorité du courage. Tang a reçu ces jours derniers des sommes considérables. Les agents anglais sont nombreux dans l'entourage de Tcheng-Daï... Comme je m'étonne qu'un mouvement aussi grand puisse se préparer à l'insu du vieillard, Garine me répond, tapotant du doigt la table : « Il ne veut pas savoir. Il ne veut pas engager sa responsabilité morale. Mais je crois qu'il veut bien soupçonner... »

* * *

2 heures.

A la Propagande, avec Garine, dans le bureau qui m'est destiné. Au mur un portrait de Sun-Yat-Sen, un portrait de Lénine, et deux affiches de propagande.

Au mur, un cartonnier, et une porte par laquelle cette pièce communique avec celle où se tient Garine, semblable à la mienne, pleine, elle aussi, de cette lumière tamisée, jaune et dense, que laissent passer les stores. Mais il n'y a pas d'affiches au mur, et le cartonnier est remplacé par un coffre-fort. A la porte, un factionnaire.

Le Commissaire à la Police générale est assis dans un fauteuil, le ventre en avant, les jambes écartées. C'est un homme très gros, dont le visage a cette expression d'aménité que donne aux obèses blonds un nez légèrement

retroussé. Il écoute Garine, les yeux fermés, les mains croisées sur le ventre.

— Enfin, dit Garine, tu as lu tous les rapports qui t'ont été envoyés ?

— Jusqu'à cette minute même...

— Bien. A ton avis, Tang marchera-t-il contre nous ?

— Sans hésiter : voici la liste des Chinois qu'il a l'intention de faire arrêter le plus tôt possible.

— Penses-tu que Tcheng-Daï soit au courant ?

— Ils veulent se servir de lui, voilà tout...

Le gros homme est Russe. Il s'exprime en français avec un très léger accent. Le ton de la voix — on dirait, malgré la netteté des réponses, qu'il parle à une femme ou qu'il va ajouter : mon cher — le calme du visage, l'onction de l'attitude font songer à un ancien prêtre.

— Bien, reprend Garine. Donc : la moitié des hommes dans la ville, pour annoncer que Tang, payé par les Anglais, prépare un coup d'État qui doit faire de Canton une colonie anglaise. Milieux populaires, bien entendu. Un quart aux permanences des Syndicats : de bons agents. Très important. Le reste, parmi les sans-travail, avec des numéros de la *Gazette de Canton*, pour bien montrer que les amis de Tang ont demandé la suppression de l'indemnité de grève que nous faisons verser.

— Entendu.

— Tu es absolument certain, n'est-ce pas, qu'il n'y a pas l'ombre d'une preuve, qu'il est impossible de le faire coffrer, Tang ?

— Hélas !

— Dommage. Il ne perdra rien pour attendre.

Le gros homme s'en va, son dossier sous le bras. Garine sonne. Le planton apporte un paquet de cartes de visites qu'il pose sur la table en prenant une cigarette dans la boîte, ouverte, de Garine.

— Fais entrer les délégués des syndicats.

Sept Chinois entrent, l'un derrière l'autre — veste au

col fermé et pantalons de toile blanche — en silence. Des jeunes, des vieux. Ils se placent devant la table, en demi-cercle. L'un des plus âgés s'assied à demi sur le bureau : l'interprète. Tous écoutent Garine :

— Il est probable qu'un coup d'État va être tenté contre nous cette semaine. Vous connaissez aussi bien que moi les opinions du général Tang et de ses amis ? Je n'ai pas besoin de vous rappeler combien de fois notre camarade Borodine a dû intervenir au Conseil pour faire maintenir le paiement des allocations de grève à Canton. Je sais que je peux compter sur vous. Voici d'ailleurs la liste des gens qui doivent être suspects à Tang, à Tcheng-Daï et à leurs amis, arrêtés dès le début du mouvement. »

Il leur passe une liste. Ils lisent, puis se regardent les uns les autres.

— Vous reconnaissez vos noms ? Bien. A partir du moment où vous sortirez de ce bureau...

L'interprète, d'une voix sourde, traduit phrase à phrase ; les autres répondent par un murmure : litanies.

— ...vous ne devez plus rentrer chez vous. Chacun restera à la permanence de son syndicat, et y dormira. Pour vous...

Il désigne trois Chinois.

— ...dont les permanences sont trop éloignées pour être défendues, vous irez, en sortant, chercher les archives et les apporterez ici. Je vous ai fait préparer des bureaux. Chacun de vous donnera à ses piquets de grève [1] des instructions précises : il faut que nous puissions réunir tous nos hommes en une heure.

L'un après l'autre, comme ils sont entrés, les Chinois sortent, lui serrant la main au passage. Il sonne.

Entre un Chinois de petite taille, rasé, au visage couvert de boutons qui se place devant Garine, respectueusement.

— Dans les derniers déclanchements de grève, à Hong-

1. Milices armées formées de syndiqués.

kong et ici, trop de discours inutiles. Si les camarades se croient dans un Parlement, ils se trompent ! Et une fois pour toutes : ces discours-là doivent être soutenus par un objet ; si la maison du patron est trop loin, ou si elle est trop moche, ils peuvent toujours avoir son auto sous la main. Je répète, pour la dernière fois, que les orateurs doivent montrer ce qu'ils attaquent. Que je n'aie plus à revenir là-dessus.

Le petit Chinois pustuleux s'incline et sort.

On frappe à la porte, deux coups.

— Entrez !

Un Européen, grand et fort, au visage romain, taché d'une moustache américaine, vêtu du même uniforme kaki d'officier que Garine, pousse la porte.

— Garine, bonjour.

Il parle français, mais c'est encore un Russe.

— Bonjour, général.

— Eh bien ? Il se décide, Monsieur Tang ?

— Tu es au courant ?

— A peu près. Je viens de voir Boro. Alors, Tang ?

— Deux ou trois jours encore...

— Il n'a que son millier d'hommes ?

— Et ce qu'ils pourront trouver avec leur argent et celui des Anglais. Quinze à dix-huit cents en tout. En combien de temps l'armée rouge peut-elle être ici, au maximum ? Six jours ?

— Huit. La propagande a-t-elle travaillé les troupes de Tang ?

— Très peu : les hommes sont presque tous Honanais et Yunnanais.

— Tant pis. Combien ont-ils de mitrailleuses ?

— Sept.

— Tu pourras avoir en ville cinq à six cents cadets, pas plus...

— Avec la police, c'est suffisant. Dès que l'action sera engagée, vous rappliquerez.

— Donc, je consigne l'Ecole, exception faite pour tes hommes. Nous sommes bien d'accord : dès que les troupes de Tang seront alertées tu enverras les cadets, avec la section de mitrailleuses, et la police derrière. Et nous viendrons, nous, par le haut. Les tenailles, s'ils ne passent pas les ponts, ils sont fichus.

— Entendu.

L'homme s'en va.

— Dis donc, Garine, c'est le Chef de l'Etat-Major ?

— Oui : Gallen.

Nouveau Chinois, cheveux blancs en brosse.

Il s'approche et touche le bureau de l'extrémité de ses doigts.

— Vous avez tous vos sans-travail en mains ?

— Oui, Monsieur.

— Combien pourrait-on en réunir en une demi-heure ?

— Plus de dix mille.

— Bien. Je vous remercie.

A son tour, le Chinois aux beaux cheveux blancs s'en va.

— Qu'est-ce que c'est que celui-là ?

— Chef du Bureau des Allocations. Un lettré. Ancien mandarin chassé. Des histoires...

Il se lève, va jusqu'à la porte, regarde ; plus personne. Il revient à son bureau, se rassied et ouvre un dossier : Hongkong. Les derniers rapports. Il me passe, de temps à autre, certaines pièces qu'il veut classer à part. Rapports, rapports, rapports. Pendant que je prépare un résumé de ceux qu'il a choisis, il sort. Rapports...

La grève qui paralyse Hongkong ne se maintiendra pas plus de trois jours sous sa forme actuelle. Supposons que les ouvriers qui ne recevront plus les secours de grève attendent dix jours avant de travailler à nouveau : en tout treize jours. Donc si, avant quinze jours, l'Internationale n'a pas trouvé un nouveau moyen d'action, les bateaux anglais

seront dans le port de Canton, Hongkong se relèvera ; tout l'enseignement de cette grève aura été donné en vain.

Hongkong : l'Angleterre. Derrière l'armée de Tcheng-Tioung-Ming : l'Angleterre. Derrière la nuée de sauterelles qui entoure Tcheng-Daï : l'Angleterre.

*
* *

A cinq heures, le planton apporte une nouvelle carte. Garine se lève, va jusqu'à la porte et s'efface pour laisser passer Tcheng-Daï. Le petit vieillard entre, s'assied dans le fauteuil, allonge ses jambes, plonge ses mains dans ses manches et regarde Garine retourné derrière son bureau, avec une bienveillance un peu ironique. Mais il se tait.

— Vous désiriez me voir, Monsieur Tcheng-Daï ?

Il fait : oui, de la tête, sort lentement ses mains de ses manches et dit, de sa voix très faible :

— Oui, Monsieur Garine, oui. Je ne crois pas devoir vous demander si vous connaissez les attentats qui se sont succédé ces jours derniers.

Il parle très lentement, l'index levé et avec soin.

— Donc, ces attentats, que vous connaissez fort bien, se succèdent. Monsieur Garine, ils se succèdent trop.

Garine répond par un geste qui signifie : « Qu'y puis-je ? »

— Nous nous comprenons, Monsieur Garine, nous nous comprenons...

— Monsieur Tcheng-Daï, vous connaissez le général Tang, n'est-ce pas ?

— Monsieur le Général Tang est un homme loyal et juste.

Et posant lentement la main droite sur le bureau, comme pour souligner ce qu'il dit :

— Je compte obtenir du Comité Central des mesures effectives pour réprimer les attentats. Je crois qu'il serait bon de faire mettre en accusation les hommes connus de

tous comme chefs de groupes terroristes. Monsieur Garin je désire savoir quelle sera votre attitude, quelle sera l'att tude de vos amis en face des propositions que je vais pr senter. »

Il retire sa main, et la replonge dans sa manche.

— Depuis quelque temps, répond Garine, il fa reconnaître, Monsieur Tcheng-Daï, que, d'une façon gén rale, les instructions que vous avez données à vos amis sont opposées d'une façon rigoureuse — et un peu male contreuse — à tous nos désirs.

— On vous a trompé, monsieur Garine ; sans dou avez-vous quelques mauvais conseillers, ou vos inform tions ont-elles été mal prises ? Je n'ai donné aucune instru tion.

— Disons des indications.

— Pas même... J'ai exposé ma façon de penser, don mon opinion, c'est tout... (Souriant de plus en plus). suppose que vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

Après un moment il ajoute :

— Peut-être est-il souhaitable que notre situation d vienne plus nette... Les qualités des membres du Comit et les vôtres en particulier, Monsieur Garine, sont ém nentes. Mais vous donnez une grande force à un espr qu'il nous est impossible d'approuver pleinement. Quel importance vous accordez à l'école militaire de Wampoa !

Il écarte les mains, comme un prêtre catholique déplo rant les péchés de ses fidèles.

« Je ne suis pas suspect de tenir à l'excès aux vieill coutumes chinoises ; j'ai contribué à les détruire. Mais crois, je crois fermement, je dirai même : j'ai la convi tion, que le mouvement du parti ne sera digne de ce qu nous attendons de lui qu'à la condition de rester fondé su la justice. Vous voulez attaquer ? »

D'une voix encore affaiblie :

« Non... Que les impérialistes prennent toutes leurs re ponsabilités. Quelques nouveaux assassinats de malheu

reux feront plus pour la cause de tous que les cadets de Wampoa.

— C'est faire bon marché de leur vie. »

Il rejette la tête en arrière pour regarder Garine, ce qui lui donne l'aspect d'un vieux maître chinois indigné par la question d'un élève. Je le crois en proie à la colère, mais rien n'en paraît. Ses mains sont toujours dans ses manches. Pense-t-il à la fusillade de Shameen ? Enfin, il dit, comme s'il exposait la conclusion de ses réflexions :

— Oh ! moins que de les envoyer se faire fusiller par les volontaires de Hongkong, ne trouvez-vous pas ?

— Vous savez comme moi que la guerre n'aura pas lieu, que l'Angleterre ne peut pas la faire.

— Je n'en suis pas si certain que vous semblez l'être. La guerre ne vous déplairait pas. Elle montrerait à tous votre habileté, qui est remarquable, les qualités d'organisateur de Monsieur Borodine et les qualités guerrières de Monsieur le Général Gallen...

Quel accent de mépris secret sur le mot : guerrières...

— N'est-ce donc pas une chose haute et juste que la délivrance de la Chine entière ?

— Vous êtes bien éloquent, Monsieur Garine... Mais nous ne voyons pas cela de la même façon. Vous aimez les expériences. Vous employez, pour les exécuter, comment puis-je dire ? ce dont vous avez besoin. Il s'agit, en l'occurrence, du peuple de cette ville. Vous l'avouerai-je ? Je préférerais qu'il ne fût pas employé à cette besogne. J'aime à lire des contes tragiques, et je sais les admirer ; je n aime pas à contempler leurs sujets dans ma propre famille. Si j'osais exprimer ma pensée dans une forme trop violente, qui la dépasse, et employer une expression dont vous vous servez parfois à propos d'un tout autre objet, je dirais que je ne puis voir sans regret mes compatriotes transformés... en cobayes...

— Il me semble que si une nation a servi de sujet d'ex-

périences au monde entier, ce n'est pas la Chine, c'est la Russie.

— Sans doute, sans doute... Mais elle avait peut-être *besoin* de cela. Ce besoin, vous l'éprouvez, vous et vos amis. Certes, le danger venu, vous ne le fuirez pas... »

Il s'incline.

— Ce n'est pas — à mon avis, Monsieur Garine — une raison suffisante pour l'aller chercher.

Je veux, — je souhaite — que les Chinois soient jugés partout en Chine par des tribunaux chinois, protégés réellement par des gendarmes chinois ; qu'ils possèdent en vérité, et non pas en principe, une terre dont ils sont les maîtres légitimes. Mais nous n'avons pas le droit d'attaquer l'Angleterre par un acte du Gouvernement. Nous ne sommes pas en guerre. La Chine est la Chine, et le reste du monde est le reste du monde... »

Gêné, Garine ne répond pas tout de suite. Il reprend :

« Je sais trop à quoi tend cette attaque... Je sais trop qu'elle va contribuer à maintenir le fanatisme qui est venu ici avec vous... »

Garine le regarde.

« Fanatisme dont je ne conteste pas la valeur, mais que je ne puis accepter, à mon regret très vif, Monsieur Garine. C'est sur la vérité seule que l'on fonde... »

Il écarte les mains, comme s'il s'excusait.

— Croyez-vous, Monsieur Tcheng-Daï, que l'Angleterre se soucie de la vérité autant que vous ?

— Non... C'est pourquoi nous finirons par la vaincre... sans mesures violentes, sans combat. Avant que cinq ans se soient écoulés, aucun produit anglais ne pourra plus pénétrer en Chine. »

Il pense à Gandhi... Garine frappant la table du bout de son crayon, répond, lentement :

— Si Gandhi n'était pas intervenu — au nom de la justice, lui aussi — pour briser le dernier Hartal, les Anglais ne seraient plus aux Indes.

— Si Gandhi n'était pas intervenu, Monsieur Garine, l'Inde, qui donne au monde la plus haute leçon que nous puissions entendre aujourd'hui, ne serait qu'une contrée d'Asie en révolte...

— Nous ne sommes pas ici pour donner de beaux exemples de défaites ! Ce qu'il faut d'abord à la Chine, c'est *exister.*

— La Chine a toujours pris possession de ses vainqueurs. Lentement, il est vrai. Mais toujours.

« Et en vérité, si la Chine doit devenir autre chose que la Chine de la Justice celle que j'ai modestement travaillé à édifier, si elle doit être semblable aux Etats-Unis...

(Un temps. Sous entendu . ou à la Russie).

« Je ne vois pas la nécessité de son existence. Qu'il en reste un grand souvenir. Malgré tous les abus de la dynastie mandchoue, l'histoire de la Chine est digne de respect...

— Croyez vous donc que les pages que nous sommes en train d'en écrire donnent l'impression d'une déchéance ?

— Cinquante siècles d'histoire ne vont pas sans quelques pages très tristes, Monsieur Garine, plus tristes sans doute que celles dont vous parlez ne le seront jamais. Mais du moins n'est ce pas moi qui les ai écrites... »

Il se lève, non sans peine, et se dirige vers la porte à petits pas. Garine l'accompagne. Dès que la porte est refermée, il se tourne vers moi :

— ... Crois bien que ce qu'il nous reproche vraiment, il ne nous le dira pas. Il garde ses griefs comme d'autres leurs billets de banque. Il dit que nous sommes responsables des morts de Shameen... Quand on ne veut pas risquer de faire tuer des gens, on écrit des poèmes au bord d'un lac et non... Mais il y a certainement autre chose. »

Derniers rapports : les officiers de Tang sont en ville. Donc, rien à craindre pour cette nuit.

* * *

Le lendemain.

L'action des terroristes est toujours violente. Hier, un riche commerçant, un juge et deux anciens magistrats ont été assassinés, les uns dans la rue, les autres chez eux.

Tcheng-Daï doit demander demain au Comité exécutif l'arrestation immédiate de ceux qui sont tenus pour les chefs des sociétés anarchistes et terroristes.

Le lendemain.

« Les troupes de Tang sont réunies ».

A peine avons-nous commencé de déjeuner. Aussitôt, nous partons. L'auto file à toute vitesse le long du fleuve. Dans la ville on ne voit rien encore. Mais à l'intérieur des maisons devant lesquelles nous nous arrêtons, les équipes de mitrailleurs sont prêtes. Dès que nous sommes passés, la police régulière du quai et les piquets de grève chassent la foule, et arrêtent toute circulation sur les ponts, près desquels s'installent les batteries de mitrailleuses. Les troupes de Tang sont de l'autre côté du fleuve.

A la propagande, devant le bureau de Garine, nous attendent Nicolaïeff et un jeune Chinois dépeigné, au visage assez beau : Hong, le chef des terroristes. C'est seulement lorsque j'entends son nom que je remarque la longueur un peu simiesque de ses bras. Déjà de nombreux agents sont dans le couloir : ceux qui, postés devant les maisons de nos amis suspects à Tang avaient pour mission de nous prévenir dès que se présenteraient les patrouilles chargées de les arrêter. Ils disent qu'ils viennent de voir les soldats pénétrer de force dans les maisons, furieux de ne pas trouver ceux qu'ils cherchent, emmener des femmes, des domestiques... Garine les fait taire. Puis, il demande à chacun où il se trouvait, et note, sur le plan de Canton, les lieux visités par les patrouilles.

— Nicolaïeff ! Descends. Un message à Gallen. Toi-

même, hein ! Puis, un agent en auto dans toutes les permanences : que chaque syndicat envoie cinquante volontaires contre chaque patrouille. Les patrouilles vont remonter vers le fleuve. Les volontaires sur le quai. Deux postes de cadets pour les diriger, avec une mitrailleuse chacun. »

Nicolaïeff part, en hâte, essoufflé, secouant lourdement son gros corps. Il y a maintenant dans le couloir une foule d'agents qu'un officier cantonais et un européen de haute taille (Klein, me semble-t-il... mais il est dans l'ombre) interrogent rapidement avant de les laisser arriver jusqu'à Garine. Un autre officier cantonais, très jeune, traverse en jouant des épaules cette masse blanche et agitée de personnages en costume de toile ou en robes.

— Je pars, Monsieur Garine ?

— Entendu, colonel.

Il lui remet un plan où sont notés les lieux où se trouvaient les patrouilles, le point de départ de Tang et les routes qu'il peut suivre. La barre bleue du fleuve coupe la ville : là, comme toujours à Canton, se livrera le combat. Je me souviens de la phrase de Gallen : « Les tenailles... S'ils ne passent pas les ponts, ils sont fichus. »

— Vous recevrez les messages à hauteur du pont N° 3.

Encore une note : copie d'une note de Tang :

« *Objectifs :* Banques, Gare, Poste » lit à haute voix Garine. Il continue à lire, mais sans parler, puis reprend : « Il faut d'abord qu'ils passent le fleuve... »

— Garine, Garine ! Les troupes de Cham... »

C'est Nicolaïeff qui revient, épongeant son large visage avec son mouchoir, les cheveux mouillés, les yeux roulant comme des billes.

— ... se joignent à celles de Tang. Les routes de Wampoa sont coupées.

Et, à voix plus basse : « Jamais nous ne pourrons tenir tous seuls...

Garine regarde le plan étendu sur la table. Puis, il

hausse nerveusement les épaules et va jusqu'à la fenêtre.

— Gallen va perdre plusieurs heures... Il n'y a pas trente-six choses à faire...

A pleine voix :

— Klein ! » Plus bas : « Hong, file à la permanence des chauffeurs et amène une cinquantaine de types. »

Klein entre.

— Quoi ?

— Cham nous plaque et coupe la route de Wampoa. Prends une patrouille de gardes rouges et des agents. Réquisitionne — en vitesse — tout ce que tu pourras trouver comme autos. Dans chaque bagnole, un agent et un chauffeur. Tu trouveras les chauffeurs en bas, Hong est allé les chercher. Qu'ils circulent et qu'ils envoient ici le plus possible de sans-travail et de grévistes. Passe aux permanences. Que les militants nous envoient tous les hommes dont ils pourront disposer. Et arrange-toi pour atteindre le colonel et lui dire qu'il te donne cent cadets.

— Il va gueuler.

— Il gueulera. Cent, c'est bien entendu. Ramène-les toi-même.

Klein part. Dans le lointain, un bruit de fusillade commence...

— Maintenant, gare à l'embouteillage ! S'il en vient seulement trois mille pour commencer... »

Je jette un coup d'œil par la fenêtre : une dizaine d'autos sont devant la Propagande, avec leurs chauffeurs, et attendent. Chaque secrétaire qui part en emploie une ; l'auto sort en grinçant de la grande ombre oblique du bâtiment et disparaît dans une poussière pleine de soleil. On n'entend plus de coups de feu, mais, pendant que je regarde, j'entends la voix d'un homme qui dit à Garine, derrière moi :

— Trois patrouilles sont prisonnières. Les trois envoyés des sections attendent.

— Fusillez les officiers. Quant aux hommes... où sont-ils ?

— Aux permanences.

— Bon. Désarmés, menottes. Si Tang passe les ponts, fusillés.

La sonnerie du téléphone intérieur.

— Allo ? Capitaine Kovak ? Oui, le Commissaire à la Propagande lui-même... Elles flambent ? De l'autre côté du fleuve ?... Laissez-les flamber... »

Nicolaïeff, déjà en bas, se démène, agite les bras, en raccourci, le visage rouge sous son casque blanc. Les autos, avec fracas, se déplacent, se rangent. Deux ou trois cents hommes en loques attendent à l'ombre, presque tous accroupis. Il en arrive de nouveaux de minute en minute. Ils questionnent les premiers, l'air abruti, et s'accroupissent derrière eux, pour être eux aussi à l'ombre. J'entends derrière moi :

— Le premier et le troisième ponts ont été attaqués.

— Etais-tu là ?

— Oui, Commissaire, au troisième. Ils n'ont pas tenu devant les mitrailleuses. Maintenant, ils préparent des sacs de sable.

Garine fait remonter le store, et, par la fenêtre, appelle :

— Nicolaïeff !

Le gros homme lève la tête, et vient sous la fenêtre.

Garine lui jette un paquet qu'il a pris dans le tiroir de son bureau :

— Prends trente bonshommes, fous-leur à chacun un brassard et commence la distribution des armes.

A l'extrémité de la route apparaissent des ambulanciers, qui portent des blessés couchés sur des civières.

— Deux gardes rouges au bout de la rue ! Je ne veux pas de blessés par ici en ce moment ! »

La foule des sans-travail, de plus en plus dense, encadrée par des agents de police en uniforme et par un piquet

de grève envoyé sans doute par Klein, avance, en pointe, vers la porte : les fusils sont dans la cave. Arrivent dans le soleil, en rangs, une vingtaine d'hommes porteurs de brassards, conduits par un secrétaire.

— Garine, de nouveaux types avec des brassards ! »

Il regarde.

— Les coolies des gens de mer. Ça va. »

Silence. Confusion, mais que Garine donne l'impression de dominer. Dès que nous cessons d'agir, nous retrouvons la chaleur, comme une plaie. En bas, une faible rumeur ; murmures, socques, inquiétude, la cliquette d'un marchand ambulant, les cris d'un soldat qui le chasse. Devant la fenêtre, la lumière. Calme plein d'anxiété. Le son rythmé, de plus en plus net, de la marche des hommes qui arrivent, au pas ; le claquement brutal de la halte. Silence. Rumeur... Un seul pas, dans l'escalier. Le secrétaire.

— Les coolies des gens de mer sont là, commissaire.

— J'y vais. »

Mais voici de nouveaux secrétaires porteurs de papiers. Il lit : « Hongkong, plus tard ! » et jette les rapports dans un tiroir. Entre un cadet.

— Commissaire, le Colonel demande des hommes.

— Il demande combien ?

— Au moins quinze cents.

Encore la sonnerie du téléphone intérieur...

... Plusieurs banques ?... Bon... Laisse-les attaquer...

Il raccroche et quitte la pièce. Nous descendons. Des hommes à brassards, choisis tout à l'heure par Nicolaïeff, apportent de la cave des fusils que leurs camarades distribuent sur le perron aux sans-travail, presque en rangs.

Un bruit militaire de pas, comme tout à l'heure, arrive jusqu'à nous. Nous ne voyons rien à cause de la foule. Garine saute sur le perron, et regarde :

— Les cadets.

Ce sont, en effet, les cadets. Klein est devant nous.

— Deux cadets pour te seconder, lui dit Garine. Tous les hommes arrivés et pourvus de munitions à vingt mètres en avant. Les hommes armés sans munitions à dix mètres. Une caisse et trois hommes pour la distribution entre les deux. »

Et, quand tout cela est fait, sans cris, dans une poussière âcre et dense, rayée de soleil :

— Maintenant, les fusils d'abord, les munitions trois mètres plus loin. Les cadets tout-à-fait en avant. Faites ranger les hommes par dix. Un chef par rang : militant, s'il y en a, sinon, le premier du rang. Chaque cadet prend cent cinquante hommes et file au quai demander les instructions du colonel. »

Nous remontons.

On entend toujours le son de toile déchirée des mitrailleuses, et, de temps à autre, des rafales isolées de coup de fusil ; mais tout cela est lointain, et rejoint presque dans notre esprit les salves de pétards que nous entendions hier... Cinq fois, les troupes de Tang ont essayé de passer, mais n'ont pu franchir les têtes de ponts sur lesquelles nos mitrailleuses tirent à feux croisés. Chaque fois, un cadet apporte une note : « Attaque pont N° ... repoussée. » Et nous recommençons à attendre. Tendue au-dessus de la rue, une légère fumée atténue l'éclat du ciel très calme.

(A suivre) ANDRÉ MALRAUX

Le rapport du maître à l'esclave est le nœud et le ressort de toute l'histoire. Hegel, merveilleusement pénétrant ici, s'est plu à faire jouer les mouvements d'attraction et de répulsion qui s'exercent entre ces deux espèces d'hommes ; car un des termes suppose l'autre et l'appelle, mais aussi l'éloigne de soi le plus qu'il peut, comme on comprend si l'on compare le bois de Boulogne au bois de Vincennes, ou les Champs-Elysées à Belleville. Alors se montre la dialectique la plus brillante, puisque l'esclave devient, par le travail, le maître du maître, tandis qu'au rebours le maître devient l'esclave de l'esclave. L'histoire nous fait voir sans fin le maître déposé et l'esclave couronné ; sans fin, car aucune couronne ne tient sur aucune tête. Le soldat juge le général, et le général ne juge point le soldat. Tout est mirage dans la pensée du maître, tout est vérité nue et sévère dans la pensée de l'esclave. Ainsi s'achève, par le vide en cette tête couronnée, le mouvement de bascule qui substitue le gouverné au gouvernant. Le moindre valet connaît mieux son maître que le maître ne connaît le valet. Cette différence se remarque aussi dans la connaissance qu'ils ont des choses, car l oisiveté rend sot. Il n'est point de garde-chasse qui ne connaisse mieux que son seigneur les passages et les pistes. Et la servitude forme un caractère, par cette règle qu'il faut toujours travailler pour d'autres et donner plus qu'on ne reçoit.

La frivolité de l'élite effraye ; ils n'osent pas seulement former une sérieuse pensée ; mais ils regardent toujours où cela les mène ; c'est une danse des œufs ; et cela détait

jusqu'à leur style. Ils ne savent plus se parler virilement à eux-mêmes. Ils n'osent pas. Ainsi le grand ressort s'use encore plus vite que les autres. Que l'on me montre une pensée de l'élite qui n'enferme pas une précaution contre cette pensée même. Et au contraire celui qui n'a rien n'a pas peur de penser ; il n'a pas, en ses réflexions, ce visage, comme a dit un auteur, du marchand qui perd.

Cette région des villes où l'on dîne en plastron blanc ne produit point de pensées. Ce que nous appelons la catastrophe de Pierre Hamp, et certes le mot n'est pas trop fort, vient de ce qu'il a passé sans précaution cette frontière. Et je vois que le même malheur, moins marqué parce qu'ils ont moins de force, arrive présentement à d'autres. Malheur de vivre en riche ; malheur plus grand d'être riche. L'art de persuader manque justement à ceux qui en ont besoin. Ils vont comme des aveugles ; et c'est par la pensée que le pouvoir périt. Savoir est le fait du pauvre.

Cet ordre renversé donc, qui porte en haut les têtes vides, je ne vois point du tout qu'il soit urgent de le redresser ; il suffit de le connaître. J'ai compté un bon nombre de têtes pensantes qui n'ont pas envié la mangeoire d'or. Et si l'élite véritable veut bien rester, si je peux dire, assise par terre, en cette situation d'où l'on ne peut point être déposé, j'aperçois une sorte d'équilibre qui peut durer longtemps, par ce jugement sans la moindre envie. Car, que les gouvernements soient faibles, c'est un mal que l'homme libre ne sent point du tout ; et le symbolique chapeau sur un bâton n'est point un si mauvais roi. On observe quelquefois une sorte de peur très comique dans le citoyen, quand il s'aperçoit qu'il n'est plus assez gouverné. Je ne crois pas que ce sentiment soit commun parmi ceux qui ont fait la guerre, je parle des esclaves. Qu'ils forment seulement les jeunes d'après cette coûteuse expérience, et tout ira passablement, sous le règne de Sa Majesté Chapeau premier.

ALAIN

VOYAGES A PARIS

Ce devait être le lendemain de la Toussaint. Mon train partait vers huit heures du matin, de la gare du Luxembourg. Pour être tranquille, je m'étais installé dans un compartiment de non-fumeurs. J'avais un livre, une image m'accompagnait : voilà qui me ferait trouver le temps court. Mon image était de celles qui ne disparaissent point si vite : près de la gare, où j'allais entrer, j'avais vu deux amants, ou deux époux, s'embrasser rapidement, de façon machinale, puis partir chacun de son côté. L'homme s'éloigna vers l'Odéon ; la femme fit quelques pas dans la rue Gay-Lussac, mais bientôt se retourna et suivit du regard son compagnon. Attendait-elle qu'il se retournât, lui aussi ? Brusquement son visage fut d'une nudité pénible ; les coins des lèvres tombèrent, je vis ses rides ; elle paraissait accablée ; il semblait qu'elle vînt d'abandonner un rôle, mais qu'elle n'eût pas la force d'en prendre un nouveau. Elle avait une quarantaine d'années. Un chauffeur lui lança, de son taxi :

— Vous attendez le dégel ?

Elle reprit sa marche. Le talon d'un de ses souliers était tordu, ce qui la faisait boiter un peu.

« C'est peut-être, pensai-je, tandis que mon train s'ébranlait, un des rares instants où elle ait jugé clairement sa vie ». Il faisait froid ; une odeur infecte emplissait le wagon ; en face de moi, sur la cloison, on avait écrit à la craie : « Vive la classe ouvrière ». Je coupai quelques pages de mon livre.

La portière s'ouvrit (c'était la gare de Port-Royal) ; six ou sept hommes montèrent dans mon compartiment avec des baluchons, des lanternes, des boîtes d'outils. Je les saluai d'un mauvais regard, et, me rencognant, tâchai de lire. Lire dans ce tapage, dans cette fumée ! Car, à peine montés, jurant et

bourrant cordialement les côtes, mes compagnons allumaient leurs pipes et leurs cigarettes (à part un ou deux, qu'on le remarque, c'étaient des employés de chemin de fer). Je faillis changer de compartiment. Ils en auraient été trop contents. Puis j'aurais eu quelque honte de paraître gêné par leur exubérance. Cela me rappela un incident qui m'avait assez vivement touché, deux ou trois mois auparavant.

C'était encore dans un train de banlieue. Il faut que je dise deux mots de mes voisins : quelques ouvriers, en salopette, visage et mains noirâtres ; un vieux monsieur, que je connais un peu et qui est professeur au lycée Lakanal ; une énorme matrone, qui portait sur ses genoux un panier de poireaux, de navets et de carottes. Mais le centre du compartiment, c'était visiblement un couple d'amoureux. Non pas les amoureux classiques : timides et chuchotants ; la jeune fille était éclatante de santé et de gaieté. Dactylographe ? ouvrière d'usine ? je ne sais trop. Elle avait des yeux hardis, des lèvres très rouges ; elle croisait de belles jambes, découvertes jusqu'aux genoux. Son ami, un employé de commerce sans doute, coiffé d'une casquette claire, un scarabée à la cravate, témoignait d'un bagout intarissable. Il se penchait vers la jeune fille, la pinçait, la prenait par la taille ; avec un long rire de gorge, elle renversait une tête pâmée, ce qui faisait saillir son corsage. Rien de forcé dans leurs gestes ni dans leurs propos ; tous deux se sentaient parfaitement à l'aise. On les regardait avec sympathie ; on les avait adoptés. Devant eux, serré entre la matrone et un ouvrier, se tenait un jeune homme. C'est de lui que je veux parler. Il était petit, maigre, correctement vêtu de noir ; il portait des lunettes et tenait sur ses genoux un livre fermé. Il n'osait pas remuer ; il n'osait pas lire. Mais surtout je le sentais atrocement gêné par la présence, en face de lui, du couple d'amants. Il ne pouvait pas toujours baisser les yeux ou feindre de regarder vers la portière ; il ne pouvait pas se boucher les oreilles. De temps en temps, lui aussi, il risquait un sourire. Quel sourire ! Ce garçon me faisait pitié. Des gouttes de sueur roulaient sur ses joues ; il faisait mine de ne pas s'en apercevoir. Le train approchait d'une gare. Mon jeune homme parut inquiet. A deux reprises, il essaya de se retourner, pour regarder la banquette. Mais la seconde fois, il heurta le panier de sa voisine, rougit, s'excusa et

se tint coi. Le train arrêté, le jeune homme se leva. puis regarda une nouvelle fois la banquette. à la place qu'il venait de quitter. Déjà la matrone y avait posé son panier. Alors, la tête tendue, une main à son chapeau, l'autre froissant son livre, il sortit gauchement.

— Il n'est pas bien dégourdi, fit la commère. Ce n'est pas la peine d'avoir quatre yeux.

Nous l'approuvâmes tous, avec une moue de compassion.

A la station suivante, au moment où la bonne femme allait descendre :

— Tiens ! dit-elle. Qu'est-ce que c'est donc que ça ?

Elle essayait d'introduire la main entre la banquette et la cloison.

— Ah ! c'est rigolo. C'est le petit jeune homme de tout à l'heure qui a oublié sa canne.

Elle venait en effet de retirer une canne, une belle canne jaune à pommeau d'ivoire.

— Faut croire qu'il s'en moque, continua-t-elle. Ben ! si personne ne la veut, je l'emporte. Je la donnerai à mon neveu.

Elle s'en alla avec la canne et son panier, sans d'ailleurs refermer la porte. Quelques instants plus tard, je pus me rapprocher du professeur, qui annotait tranquillement des copies.

— Je me demande, lui dis je, si ce n'est pas par timidité que ce jeune homme a laissé là sa canne, oui, par peur de déranger ses voisins, ou...

Il acheva d'écrire une remarque, puis, se tournant vers moi :

— C'est là, dit il en souriant, une explication un peu... littéraire.

Je lui fis une longue réponse. « C'est une singulière maladie que la timidité, cher monsieur. Elle mène à des souffrances dont le prétexte seul est infime, à des accablements, à des dégoûts de soi, que sais-je ? à des désirs de mort. J'ai connu un enfant pour qui c'était un supplice de se rendre chaque jour au collège ; je dis : de se rendre, non pas : de se trouver. Il se croyait épié, moqué, traqué. Il changeait de rues ; malheureusement c'était dans une petite ville, où les rues n'étaient pas nombreuses. Soyons justes, monsieur. On doit aussi à cette maladie des émotions exquises, des bonheurs qui vous prennent à la gorge, une nouvelle couleur du ciel. On lui doit encore un do

merveilleux, et que rien ne décèle. Voyez-vous le prodige ? Vous êtes au milieu d'une société, vous jouissez de ce don admirable, et nul ne le sait. Tenez : Fantasio s'écrie : « Comme ces personnes qui passent doivent être intéressantes ! Comme je voudrais être à leur place, m'émouvoir de leur vie ». Voilà ce don, Monsieur. » Telle fut la réponse que je fis à mon voisin. Je la fis mentalement, bien entendu. Il faut parler secrètement des choses secrètes. Et puis mon voisin avait encore beaucoup de copies à corriger.

Tandis que je me rappelais cet incident, mes compagnons de voyage organisaient une belotte. Quatre d'entre eux étendirent une veste de travail sur leurs genoux, et je les entendis lancer des chiffres, parler d'atout et de manillon. Je ne connais pas la belotte ; j'ai toujours pensé que le jeu de cartes le plus intéressant est celui du « petit homme noir », où l'on peut, avec un rien de misanthropie, voir un symbole des agissements humains.

Quatre hommes ne sont pas plus tôt réunis, qu'il leur faut un chef. Celui qui semblait diriger la partie était un grand diable, au teint olivâtre, au nez cassé, aux lèvres sinueuses. Il portait une longue blouse grise. Je me figurai, sans beaucoup de raisons, qu'il était vendeur aux Halles ou boutiquier « de quatre saisons ». Les employés de chemin de fer l'appelaient *le Sidi*, d'un ton un peu gauche, un peu gouailleur, où perçait un sentiment d'infériorité.

Ceux qui ne jouaient pas regardaient la partie, jugeaient les coups, remplissaient l'office du chœur antique. En face de moi, se tenait un vieux bonhomme, que j'avais d'abord pris, lui aussi, pour un employé de chemin de fer. Je me persuadai bientôt qu'il ne faisait pas partie du groupe. On ne s'adressait pas à lui ; on répondait à peine à ses paroles. Je le regardai plus attentivement. Sa casquette à visière noire différait de celles de ses voisins ; il était vêtu d'une sorte d'uniforme bleu sombre, sale, sans écusson. Voûté, décharné, il avait un visage terreux, des mains ridées, violacées et couvertes de croûtes. La pomme d'Adam saillait au-dessus du col de l'uniforme. Il avait une grosse moustache, presque blanche, dont il mâchonnait les extrémités. Parfois il approchait de sa bouche ses doigts gourds, et soufflait dessus à petits coups.

Lui aussi suivait la partie, attentivement, ostensiblement ; il s'y appliquait. Quand une bonne carte était jouée, il poussait un sifflement. Il avait à cœur de faire partie du groupe ; il tenait à montrer qu'il en était capable. Il le montrait trop ; on lui tournait le dos ; il ne comptait guère plus qu'un chien crotté. Comme le Sidi venait de gagner :

— Eh bien ! mon cocu ! s'écria le vieux.

Sa voix était chevrotante. Le Sidi le regarda d'un œil chaud, sournois. Les employés eurent un sourire méprisant. Le vieillard sourit aussi, avec une humble malice, comme s'il venait de faire une bonne plaisanterie. Le train s'arrêta en pleins champs. Un grand arbre sans feuilles se dressait au bord d'une route ; la route se perdait bientôt sous un brouillard bas, qui couvrait toute la plaine. Ce simple paysage : un arbre nu et vingt mètres de route m'émut autant que la campagne florentine. Le vieux appuya sa tête contre la vitre ; ses mains se croisèrent comme celles d'un enfant. Quelques minutes après, je l'entendis ronfler.

Quand nous atteignîmes Bourg-la-Reine, un des employés chuchota :

— Il va oublier de descendre.

Mais le train s'arrêtait à peine : le bonhomme s'éveilla et bâilla. Ses yeux paraissaient couverts d'une taie Il s'y prit à deux fois pour se lever. On eût dit d'une vieille mécanique, aux rouages désajustés. Il passa en bandoulière sa boite d'outils, descendit, et, en refermant la porte, lança :

— Salut, croquignols !

C'était si inattendu, que j'interrogeai du regard mes compagnons. Ils haussèrent l'épaule. Mais le Sidi demanda :

— Qu'est-ce que c'est que ce vieux coco-là ?

— Le vieux ? dit un employé. Ça doit être un gazier. D'habitude il prend le 7 heures 26.

— Drôle de numéro, reprit le Sidi, en battant les cartes.

— Il est un peu dingo. D'abord il a été gazé pendant la guerre.

— Alors ça fait un gazier gazé !

On rit complaisamment, et la partie continua. Le Sidi perdit successivement quatre fois.

— Sacré père Croquignol ! jura-t-il, en lançant ses cartes sur

la veste qui servait de tapis. Il m'a fichu la poisse avec son ai idiot.

Je voyais depuis quelques instants l'employé qui l'avait ren seigné ébaucher des sourires et des frottements de mains, comme s'il se fût apprêté à raconter une bonne histoire. A l'exclamation du Sidi, il ne se retint plus, et, d'un air innocent :

— Avec tout cela, dit-il, j'en connais un qu'il a fait rudement marcher.

Il cligna de l'œil du côté d'un de ses voisins, un gros homme au visage poupin, qui devint écarlate, et protesta, agitant ses petites mains, roses et grasses, et nous lançant de furtifs coups d'œil.

— Je ne marchais pas, puisque je t'ai dit moi-même...

— Tu m'as dit ! Qu'est-ce que tu m'as dit ? Tu m'as dit : « Dis donc : est-ce que tu savais que le gazier avait une fille qui chantait au concert ? Lina Tibour, qu'elle s'appelle ! » Hein ? tu ne me l'as pas dit ?

— Lina Tibour ? interrompit le Sidi. Je connais ça. C'est une poule qui chante à l'*Européen*. Ça serait trop drôle ! Tu ne vas pas me dire que c'est la fille à Croquignol ?

— Attends donc ; il le croyait, lui. Hein ? Enfin, bon sang ! avoue que tu le croyais, ou dis tout de suite que je suis un menteur !

Le gros employé nous fit une grimace comique, et, le cou gonflé, garda le silence. Son collègue triompha.

— Eh bien ! ce n'est pas trop tôt. Pour un peu ç'aurait été moi qui l'aurais cru !

Mais le Sidi, impatient :

— Alors c'est de la blague ? Ce n'est pas sa fille ?

— Attends donc. Tu vas voir. Mon Cassot-là faisait route un matin avec le gazier. Je ne sais pas ce que Cassot lui disait, qu'il avait été au concert... Toujours est-il que le vieux se met à lui raconter qu'il avait une fille, et qu'elle chantait justement dans les concerts. Alors Cassot lui demande comment elle s'appelait, qu'il la connaissait peut être.

— Dame...

— Bon. Le vieux lui répond qu'elle s'appelait Lina Tibour. Alors, le soir, Cassot me raconte tout ça : la fille, le concert, Lina Tibour, quoi ! Même qu'il me disait qu'il faudrait aller à

l'*Européen* pour l'entendre. Bon. Moi, je me méfiais, vous comprenez.

« Le lendemain, dans le train... Vous allez voir. On n'était pas plus tôt assis, que je lui dis, au gazier : « Qu'est-ce que c'est que cette blague, que vous avez racontée à Cassot ? Vous auriez une fille au concert, Lina Tibour, il paraît? » Il ne répond rien. Alors, moi, je paie de culot : « Mais je la connais, moi, Lina Tibour, et je connais aussi son père : il est concierge dans la rue Danrémont ». Ah ! mes amis, le vieux en est resté baba. Il n'a pas pipé. Je lui ai dit : « Est-ce que c'est permis de se ficher du monde comme ça ! » Je ne me rappelle plus ce qu il m'a dit. « Faut bien rigoler », quelque chose dans ce genre-là. N'empêche qu'il est bien resté un mois sans oser monter dans notre compartiment.

— Sacré père Croquignol ! conclut le Sidi. Il me plaît, à moi, ce type-là. La prochaine fois, je lui en parlerai, de Lina Tibour. Je lui dirai qu'elle m'a demandé de ses nouvelles, et qu'elle l'embrasse bien sur son vieux cou de singe.

Nous étions arrivés à Massy-Palaiseau. Je dus quitter mes compagnons pour changer de train. Le brouillard tombait en pluie grisâtre sur l'une des terres les plus misérables qui soient.

Qu'un vieillard, malheureux, sans amitié, se vante faussement d'avoir pour fille une chanteuse en renom, j'en suis ému, certes, mais surtout comme d'un symbole. Il n'est guère d'hommes, même parmi les plus heureux, qui ne se soient inventé une fille chanteuse à l'*Européen*. J'imagine facilement les rêves du jeune timide de tout à l'heure. Nous parlons sans cesse de la vie ; en avons-nous besoin ? Nous savons si bien la remplacer.

Cette gare de Massy-Palaiseau, où me voici, me remet en mémoire un fait que je ne m'étais pas expliqué. C'était il y a une dizaine d'années. Un soir d'hiver, comme je revenais de Paris, un employé annonça, à Massy, que le train de correspondance, embarrassé par la neige, avait près d'une heure de retard. Je me promenai d'abord le long des quais ; mais le froid était vif, et la neige mal balayée, — ce qui me fit gagner bientôt la salle d'attente. Sur des bancs, autour du poêle, étaient assis trois voyageurs. Je m'assis aussi. L'un d'eux, un robuste gaillard, à

l'œil assuré, à la moustache avantageuse pérorait sur la politique, du ton d'un commis-voyageur candidat aux élections municipales. Il ne parlait guère que pour lui seul, car, de ses voisins, une vieille femme sommolait, un fichu sur la tête ; et, de l'autre côté, une jeune fille, dont je ne distinguais pas le visage, les mains dans un manchon noir, le col du manteau relevé, se contentait d'incliner parfois la tête. Fatigué, il se tut enfin, enroula son cache-nez jusqu'à ses yeux, se courba et s'assoupit.

Nous restâmes longtemps ainsi. Dans une salle voisine, des employés jouaient aux cartes. Un train entra en gare ; quelques voyageurs traversèrent la salle d'attente, et s'éloignèrent dans la campagne ténébreuse. Ce fut de nouveau le silence. Aux murs, des affiches, dont les couleurs se noyaient dans l'ombre, risquaient une lamentable invitation au voyage. Mes yeux se fermaient, j'allai demander aux employés si notre train était proche On me répondit que le retard s'était accru : il nous fallait attendre encore deux heures. Je revins à ma place en maugréant. En face de moi, de l'autre côté du poêle, la voix de la jeune fille s'éleva :

— Deux heures ! Qu'est-ce qu'on va penser chez moi !

Je fus frappé par la naïveté de cette voix, et voulus l'entendre encore.

— Si j'avais su, dis-je, je serais resté dîner à Paris.

On ne fit aucune remarque. Je repris :

— On ne peut pourtant pas deviner. Des retards comme celui-ci ne doivent pas se produire souvent.

Et j'entendis encore cette voix naïve — non qu'elle rappelât celle d'un enfant, mais à force de sérénité et de gentillesse.

— Il y a huit jours, dit-elle, le train était déjà en retard, mais beaucoup moins.

— Ah ! il y a huit jours ? Huit jours : jeudi dernier ?

J'allai m'asseoir près de la jeune fille, et nous causâmes. Nous causâmes de la façon la plus simple. On m'aurait accusé de hardiesse : j'en serais tombé des nues. Mais qui m'en aurait accusé ? Ma voisine semblait trouver mon attitude toute naturelle. Je lui demandai où elle habitait, quels trains elle prenait d'habitude. Elle me répondait tranquillement, douce, souriant parfois sans coquetterie. Dans nos instants de silence, nous

entendions ronfler le commis-voyageur, et nous échangions un regard amusé. Le visage de ma voisine était dans l'ombre ; mais je ne songeais pas à l'observer. Bien plus, dans les dix ou douze rencontres que j'eus ensuite avec elle, je crois que je n'ai jamais regardé vraiment ce visage. Elle n'était pas laide, loin de là ; ses traits correspondaient à sa voix, doux, naïfs, d'une aimable décence. Je le sus quand un employé vint verser dans le poêle un seau de charbon, ce qui projeta sur nous une vive lueur. Mais à peine l'eus-je appris, je ne m'en souciai plus.

Je ne puis m'empêcher aujourd'hui de trouver singulière la soirée que je passai auprès de cette jeune fille. Mais alors, je le répète, rien ne me paraissait plus naturel. J'appris qu'elle se nommait Yvonne ; je connus la vie qu'elle menait : son père était agent-voyer dans un bourg de banlieue; elle-même suivait des cours à l'école Pigier. Aucune de mes questions ne semblait lui être indiscrète. A mon tour, je lui dis où j'habitais, et pourquoi je me rendais à Paris. Mes amis compris, il n'était guère plus de trois ou quatre personnes à le savoir.

Vers minuit, notre train arriva. Le compartiment où nous montâmes était glacé. J'attirai la jeune fille contre moi, et je pris ses mains dans les miennes. Il aurait beau fallu voir que cette attitude nous gênât ! Nous ne disions plus rien, nous nous tenions chaud. Yvonne descendit quelques stations avant la mienne. Quand à mon tour j'eus quitté le train, je pris une route au hasard, et marchai droit devant moi. Mes pieds enfonçaient dans la neige ; quelques flocons tombaient encore. Je ne les voyais pas descendre ; je sentais leur petite caresse humide sur mon visage. J'allai ainsi jusqu'à Versailles ; puis je revins. Nulle fatigue. De la joie ? je ne sais pas si j'étais joyeux. Je ne songeais pas à me le demander. Je me sentais allégé ; je n'étais pas mécontent de vivre. Rentré chez moi, je lus quelques heures, et m'endormis au matin.

Le lendemain, je n'avais rien à faire à Paris ; j'y allai cependant, et retrouvai Yvonne dans le train de retour ; nous en étions convenus. Ce fut une conversation aussi naturelle que la veille. La jeune fille me parla de ses cours, d'un homme qui l'avait abordée à midi, d'une tante chez qui elle allait passer son dimanche. Je lui proposai de lui apprendre l'allemand ; je lui dis qu'il faudrait nous voir à midi : elle éviterait ainsi les mau-

vaises rencontres. Etait-il nécessaire qu'elle allât chez sa tante ? Il serait bon de passer ensemble nos dimanches, au printemps surtout. Connaissait-elle les rives de la Marne ? Nous pourrions même visiter certaines villes proches de Paris : Senlis, Chartres, Amiens. Elle m'écoutait, paisible, souriant à demi, retirant parfois sa main des miennes pour corriger une boucle de cheveux, puis me la confiant de nouveau. Pour la première fois, je n'éprouvais auprès d'une femme aucun froissement.

Nous nous vîmes ainsi pendant un mois, deux ou trois fois la semaine. Les heures que je passais avec elle m'émerveillaient par leur facilité. Cet émerveillement durait toute la journée, qui n'était qu'une rêverie à propos d'Yvonne. J'avais arrêté nos projets pour l'année entière ; j'étais sûr que cette année serait la plus douce que je pusse passer. Je devinais nos promenades, notre intimité. Je les goûtais d'avance. L'expérience était faite ; je m'en sentais déjà riche. Yvonne était pour moi une image, que j'avais moi-même créée, et dont je disposais à mon gré. Un soir où nous allions nous quitter, soudain, comme rappelé à la réalité, je m'avisai que je devais l'embrasser. Je la pris donc contre moi ; elle ne me repoussa pas, mais détourna un peu le visage ; elle souriait, non pas confuse, mais gauche. Je partis à rire et m'écriai :

— Vous avez raison. Nous avons tout le temps de nous embrasser.

Elle restait immobile ; je dus lui dire qu'elle devait descendre, car le train repartait.

Tout cela cessa brusquement, et d'une manière qui me paraît à peine vraisemblable. Je fus pris d'une maladie, qui dura trois semaines ; je reçus la visite de quelques amis ; puis j'entrepris un travail d'assez longue haleine. Un mois se passa. Pendant ces trente jours, moi qui naguère ne cessais de penser à la jeune fille, ce fut à peine si je me la rappelai cinq ou six fois, et sans nulle émotion.

Un soir que j'attendais encore mon train à la gare de Massy, je remarquai deux jeunes filles qui me regardaient ; l'une souriait, comme si elle eût voulu me parler. Je la regardai attentivement. Non, je ne la connaissais pas. Voilà pourtant qu'elle s'approcha de moi, me tendit la main, et demanda en souriant :

— Comment allez-vous ?

Désemparé, torturant en vain ma mémoire, je m'inclinai et murmurai je ne sais quoi. Elle parut surprise.

— Vous ne m'avez pas vue en entrant ? demanda-t-elle.

— En entrant ? non. C'est-à-dire...

Et brusquement résolu à sortir de cette situation :

— Je vous demande pardon, Mademoiselle, lui dis-je. Je sais bien que je vous connais. Mais il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus. J'avoue que...

Son sourire s'effaça.

— Vous ne me reconnaissez pas ? fit-elle, d'une voix incrédule.

— Excusez-moi, mais...

Elle répéta :

— Vous ne me reconnaissez pas.

Elle parut si mal à l'aise que je maudis mon oubli. Elle fit un pas pour s'éloigner.

— Vous n'allez pas partir sans me rappeler votre nom.

— Tu viens, Yvonne, fit sa compagne. Voici le train.

« Yvonne, répétai-je à part moi, Yvonne... » Ce nom ne me rappelait aucun souvenir précis. (Je me rends compte combien cela paraîtra irréel).

Elles s'éloignèrent toutes deux. Au seuil de la porte, Yvonne hésita, parut vouloir se retourner ; mais son amie la prit par la main et l'entraîna. Ce fut alors seulement que je songeai que le train qui allait partir était aussi le mien, et que rien ne m'était plus à cœur, un mois auparavant, que cette Yvonne.

MARCEL ARLAND

SPECTACLES

Portrait d'un pêcheur. Les difficultés de l'art dramatique. Le *Potemkine. Le Cirque.*

J'étais allé, en badaud, regarder la crue ; rien d'aussi décevant pour qui connaît bien les quais : on en devine parfaitement d'avance tous les détails ; c'est une diminution des choses visibles, et rien de mieux. Comme j'allais m'ennuyer, je remarque, appuyé au parapet, un pêcheur immobile. Sa respiration est curieusement lente : quatre fois par minute, (selon ma montre) il aspire entre ses dents, avec un peu d'effort, car sa poitrine appuie contre la pierre ; puis au fond du nez un faible bruit de clapet m'annonce qu'il retient un instant son souffle, puis, nul bruit perceptible : je le vois qui s'affaisse et se dégonfle faiblement. Toutes les minutes, il change le côté où sa poitrine appuie, sans remuer les coudes, rien qu'en déplaçant les pieds : le pied avant pose le talon à terre, le genou touche le parapet, tandis que le pied arrière lève le talon, et que le genou s'appuie au creux de l'autre jarret : lorsqu'il change de pied, il se produit de ses orteils à ses fesses une sorte de danse lente et aveugle...

Regarde t-il sa ligne ? non : les roseaux du Grand-Morin, qui défilent lentement dans la Seine alourdie, touchent et empêrent le fil sans un geste du pêcheur : ses yeux se fixent plus loin : il est prisonnier d'une flaque de soleil...

Maintenant je prévois tous les mouvements de mon homme : je me les annonce si clairement et si fort, que je crois les déterminer, les créer : je contiens tout cet être, je suis son Dieu : sans doute, s'il existe un Dieu qui ne fasse que *prévoir* le monde, il croira tout de même le *créer*... Mais quelque chose va m'échapper de mon pêcheur : sa digestion ? ou même ses

pensées ? Un remuement de ses moustaches se propage et le dérègle ; il voit, il entend, il s'ébroue. Je bâille, ce qui me délivre de lui, et passe.

*
* *

J'ai trouvé, l'autre jour, dans le *Sourire*, les traces du pauvre et grand Chatterton d'Alfred de Vigny ; notre siècle est-il moins dur que les précédents pour les auteurs dramatiques, et les groupes littéraires les plus avancés ne restent ils pas fidèles au vieux principe que l'amour excuse tout ? Voici donc, traduite des abréviations de l'annonce, cette poissonneuse imploration :

« Poète et Auteur dramatique, Homme du monde, senti-
« mental, goûts raffinés, mais sans fortune, désire connaître
« dame du monde distinguée, cultivée, musicienne, sentimen-
« tale et riche, Muse capable d'inspirer un chef-d'œuvre dont
« elle sera l'héroïne, de se laisser bercer au rythme de ses vers,
« et de lui faciliter publication et représentation de ses œuvres.
« Très sérieux. (Adresse...). »

Vous vous doutez bien que cette annonce ne pèche que par la candeur, et que cette extension du mécénat a toujours soutenu une bonne partie de la littérature et des Beaux-Arts ; le dernier roman de Mauriac en touche quelque chose. Ce qui nous amène à cette loi, vérifiable dans les moyennes seulement : la beauté des artistes est inversement proportionnelle aux bénéfices que procurent leurs arts.

*
* *

Avant d'aller voir le *Cirque*, j'en entendais beaucoup parler ; je supposais, d'après ce qu'on m'en avait dit, un retour de Chaplin au gros comique de ses débuts. Le spectacle m'a révélé tout le contraire. Je ne sais rien de si âpre et d'aussi lugubre que ce film. Pour ceux qui ne l'ont pas encore vu, je préviens tout de suite que ce n'est nullement le couplet de Paillasse ; rien de l'amour grave et romantique caché sous le masque du bouffon. Non ; dans le Charlot du *Cirque*, l'homme est un, il n'a rien de secret dans l'âme ; le mélange du comique et du

douloureux est sans cesse fondu, et plus intime. On croirait assister à une suite d'analyses et de démonstrations ; exactement, c'est le génie comique qui s'emploie à se déchirer lui-même : après la fantaisie forcée des clowns, suivie de critiques professionnelles et d'un abattement morne, voici que ce qui est dramatique pour Charlot devient la joie des spectateurs du cirque — dont l'incompréhension nous sert d'exemple et de leçon, à nous, les spectateurs du film. Et lorsque le vagabond cherche l'engagement, son rire naïf devant ce qui ne devrait être pour lui qu'une difficulté professionnelle, l'arrêt brusque de ce rire devant le regard de ses chefs, répètent la même leçon avec plus d'amertume. Le vagabond devient l'étoile du cirque, et il ne le sait pas ; du moment où il le sait, sa fantaisie diminue, le comique périclite. Au cours de toute cette partie, on nous force à rire avec les plus vieilles histoires de collège et de caserne — comme celle du cheval qui a *soufflé le premier* — et nous rions, grâce à l'absolue perfection technique de cette reprise ; mais nous rions sans beaucoup estimer notre rire ; nous rions aux éclats sous une grande douche de comique glacé, pour en frissonner ensuite.

La scène où Chaplin remplace le danseur de corde, où il voit flotter au-dessus de lui le fil qui devait le soutenir, pour être attaqué et dévêtu par les singes au-dessus du vide, est trop cruelle pour que dans la salle de cinéma on entende rire même les enfants.

Ce qu'on pourra voir de moins singulier dans cette scène, ce sera un symbole — peut être inconscient, certainement douloureux. Il n'a peut être pas été chercher fort loin de lui-même et de ses jours de lassitude l'image de ce pauvre artiste qui risque toujours plus qu'on ne croit et plus qu'il ne croit, assailli et dépouillé, à ses moments les plus difficiles, par des bêtes parasites. A partir de ce moment, et malgré quelques bouffonneries extérieures au sujet — analogues aux pitreries qui nous reposent dans les scènes les plus dures du *Don Juan* de Molière — le film n'est plus comique du tout. Et intervient l'autre thème de Charlot, celui qui presque toujours alterne avec le Charlot souffre-douleur, ou lui succède : je veux dire Charlot donateur.

Il est rare, même dans ses petits films, qu'il ne fasse pas à

moins pauvres que lui, ou à ce qu'il admire, quelque dérisoire petit présent. Là, le vagabond affamé a d'abord donné son œuf et son pain, et nous pensions le thème du donateur déjà épuisé, lorsqu'au vagabond vient s'offrir la femme qu'il aime. Il sait l'accueillir et ne pense même pas à la garder. Si le Charlot du *Cirque*, encore une fois, diffère profondément du Paillasse romantique, c'est qu'il ne garde jamais, sous sa bouffonnerie souffrante, une avantageuse idée secrète de lui-même. Cette spontanéité du sacrifice, ce bonheur lorsqu'il fait celui de son rival, cette joie de pardonner à qui l'a offensé, le refus d'une aumône dont nous pensions déjà, avec les autres personnages, qu'elle lui serait une récompense suffisante ; son départ enfin ; tout cela dénoue le tragique ; allège et grandit le personnage. Nous ne revenons pas au comique : toute la conclusion en serait alourdie ; nous sommes seulement rafraîchis lorsque le vagabond repart sans lassitude, et que nous sommes tournés comme lui vers le paysage.

La technique de ce film est d'une sobriété dépouillée, presque austère ; je ne crois pas qu'il faille incriminer la copie que présente la salle Marivaux ; car rien de ce qui procure au metteur en scène et au protagoniste des effets vifs ou faciles n'a été employé. Chaplin n'a jamais mis Charlot en gros premier plan : il a modifié aussi son jeu, et voici dans quel sens :

Pour dépasser et renouveler les effets de détail, surtout pieds, mains et visage, qui avaient fait jusqu'ici son succès, Chaplin a cherché et obtenu un jeu de tout le corps : le raidissement suivi de secousses vibratoires qui lui sert pour mimer le jacquemart à la porte du cirque ; les fréquents effets de reins, dont il a accentué la cambrure en rembourrant le haut de son pantalon, les effets ondulatoires qu'il obtient dans la cage du lion et sur la corde raide, montrent un renouvellement, un assouplissement qui font enfin dominer, dans son jeu, la perfection sur l'effet.

Peut être le visage a-t-il vieilli : en tous cas Chaplin n'en tire plus que les effets d'allongement les plus compatibles avec les rides creusées. Faut-il regretter trop de rapidité, un découpage trop morcelé ? La psychologie y perd un peu ; l'effet dramatique semble y gagner. Si la vaste poésie extérieure de la *Ruée vers l'Or* et cette allure d'épopée ont disparu du *Cirque*, par contre le lyrisme et le contenu du personnage

y ont beaucoup gagné, ont encore réussi à y gagner. J'ai admiré cette nouvelle œuvre davantage que la précédente ; si je l'aime moins, c'est que je souhaite de tout mon cœur, et malgré tout ce qu'on peut me montrer d'expérience humaine, la joie et le triomphe de la joie.

***

J'ai vu le *Potemkine*, dont la *Nouvelle Revue Française* a déjà parlé. Vraiment, il mérite l'enthousiasme ; mais je souhaiterais faire, sans revenir longuement sur ce film, une distinction que l'on n'a point faite : les parties tragiques sont de bons fragments de mélodrame, mais ce qui est merveilleux, ce sont les scènes de réalisme et de joie, dans cette lumière cuivrée et cette atmosphère dont, pour la première belle fois, on sent l'épaisseur.

JEAN PRÉVOST

NOTES

ODILON-JEAN PÉRIER.

Odilon-Jean Périer est mort à Bruxelles, le 23 février, à l'âge de vingt-sept ans. C'est une dure perte pour la littérature et pour ses amis. Nous comptions tous sur lui, nous l'attendions avec impatience ; nous savions bien que le poète du *Citadin*, du *Promeneur*, le romancier de *Passage des Anges*, était de ceux qui toujours se surpassent et dont on peut, non seulement espérer, mais vouloir le meilleur.

O.-J. Périer avait débuté dans la poésie par un long poème en vers libres, *Le combat de la neige et du poète* (1920). Dans un deuxième recueil, *La vertu par le chant* (1921), il revint au vers régulier. En 1922, il publia aux éditions du Disque Vert *Notre mère la ville*, le premier recueil où le poète se découvre, curieux et comme enivré de sa propre solitude, dans un univers réel et imaginaire où il promènera sa volupté intellectuelle et sa sensibilité nerveuse sans jamais se lasser, découvrant chaque jour une nouvelle raison d'aimer une vie qui ne cessait cependant de tourmenter son corps. Il voulait être un voyageur. Malade, il se borna, si l'on peut dire, au voyage intérieur, et ne pouvant embrasser le monde il devint l'amant passionné de « la ville ». Le Citadin s'y voua tout entier. Son dernier acte d'amour, le *Passage des anges*, est le témoignage le plus complet de cette passion rentrée, en tous cas contenue, pour l'univers réduit dont il s'était fait le chantre et qu'il posséda sans jalousie comme une maîtresse dont il savait bien que nul autre que lui ne trouverait le chemin. Car O.-J. Périer avait conscience de son pouvoir et il se savait seul au monde.

Ce fut dans *Signaux*, ensuite dans le *Disque Vert* qu'il se signala aux écrivains de France. Jacques Rivière remarqua tout

de suite ce poète un peu hautain et d'une si rare pureté, et lui ouvrit les portes de la *Nouvelle Revue Française.*

O.-J. Périer, qui avait fait représenter avec succès, au Théâtre du Marais, *les Indifférents, ou on s'amuse comme on peut* (1925) laisse une tragédie inédite, en cinq actes et en vers alexandrins, complètement au point.

Il s'était marié il y a un peu plus d'un an. Un enfant lui naissait le jour même qu'il partit.

Son œuvre est l'exacte expression de sa vie et de son caractère. On ne saurait la classer. Fervente, parfois tendre, elle se tient cependant à l'écart. Elle observe de haut et garde une distance qui est à la fois le signe d'une distinction naturelle et l'attitude d'une fierté qui sait se montrer simple.

Odilon-Jean Périer ne comptait que des amis. Nous l'avons beaucoup aimé. Nous l'aimons beaucoup.

FRANZ HELLENS

*
* *

LE ROMAN

DESTINS, par *François Mauriac* (Les Cahiers Verts).

Plus qu'aucun contemporain Mauriac donne l'impression d'une croissance régulière et vigoureuse. On peut préférer d'autres manières, d'autres conceptions de la vie, mais il faut convenir que cette sorte de critique, en ce qui concerne l'auteur de *Destins*, n'est plus de saison. Tandis qu'on discutait sur l'art du roman son œuvre a poussé, creusant le sol, déployant ses frondaisons, nous obligeant, non plus à juger, mais à décrire. Et comme tout ce qui naît d'une sève naturelle et riche, elle se répète en s'affirmant. Rien ne prouve mieux l'incontestable maîtrise de Mauriac que le retour, dans chacun de ses romans, des mêmes thèmes humains, des mêmes cadres, des mêmes climats. La succession de ses récits est comme la succession des heures sur un paysage.

Sur le point de savoir si l'on aime mieux *Thérèse Desqueyroux* ou *Destins* les avis seront partagés. Le second, quoique fort bien bâti, ne présente pas l'heureuse composition du premier, ni son tact psychologique vraiment exquis. Le sujet en est moins

piquant, la « leçon » moins délicate. J'avoue le préférer cependant, et je dirai tout de suite pourquoi. Mauriac, dans ses deux derniers romans, a réussi à combiner l'unité de ton du *Baiser au Lépreux* avec l'intérêt humain du *Fleuve de Feu*. Cette unité, ce fondu, ce coulant de l'expression qui semblait lié aux sensations physiques a gagné et enveloppé les remous profonds de l'âme. A l'émotion moitié esthétique, moitié humaine, partant équivoque, que nous donnaient ses autres romans, s'est substituée une émotion entièrement poétisée, comme la vie qui la suscita. Mais le sujet de *Destins*, en réservant moins de place et d'importance à l'habileté proprement technique de Mauriac que celui de *Thérèse Desqueyroux*, nous permet de mieux constater une libération, une élévation poétiques qui surmontent la maîtrise du romancier.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler, à une époque où la critique littéraire, fort en retard sur les autres, s'occupe beaucoup plus des sentiments et des idées que de leur expression, que le progrès d'un romancier ne se marque pas par un gain vital mais par la transposition des matériaux que lui fournit la vie. Il ne s'agit point pour lui de corriger sa vie, mais de la reprendre et de l'approfondir en s'en détachant. L'adieu à l'adolescence, j'imagine que ce thème favori de Mauriac signifie, en langage esthétique, l'adieu à la vie vécue, l'arrachement à soi et la reprise de soi pour des fins poétiques. C'est là l'avertissement très précieux de *Destins*. Nous n'avons plus à disserter sur les « envies » et les « craintes » de l'auteur, sur son tracé plus ou moins arbitraire des destins, sur ses préjugés sociaux et religieux : tous ces points de départ se trouvent situés maintenant en deçà de la région où il nous entraîne. Mauriac n'est plus seulement un homme balancé, un chrétien sincère mais prisonnier : il est un poète qui de ses limites humaines extrait un art. Ses attirances et ses crampes, en se confrontant et s'enlaçant dans le rythme des visions, produisent une unité qui les surmonte. Tout est emporté par le ton, par le feu et la sonorité poétiques ; et cette résonnance qui sublime la tristesse de vivre sans lui rien enlever de son atroce amertume, fait régner cette amertume dans un songe délivré, ou du moins qui se délivre.

La délivrance, et la délivrance par l'approfondissement, par l'intensification poétique, par l'acceptation franche du métier,

c'est ce que je crois apercevoir dans *Destins*. Quand on analyse l' « idée » des plus belles scènes de Mauriac — notamment de la scène finale entre Elisabeth et son fils — on découvre qu'elle comportait deux expressions différentes fondues dans l'expression définitive : une expression pour ainsi dire sarcastique, ou comique, d'un comique macabre, qui marque un détachement encore imparfait, et une expression purement poétique où la vie se réfléchit dans le rêve délivré dont nous parlions. Ce mouvement lyrique, qui est chez Mauriac comme un retour d'âme inévitable et précieux, transforme un monde de boue et de mort. Le récit, après quelques piétinements et quelques détours, le cherche, l'atteint, s'y abandonne avec une sorte d'anxieuse allégresse, emporté par le pressentiment que le salut de l'auteur et de ses personnages sera le fruit de l'expression complète de l'épuisement, du désespoir. Ainsi l'art de Mauriac se délivre non point par la guérison ou la fuite, mais par la montée de la fièvre qui le baigne dans une *aura* où la vie purifiée renaît de son agonie.

Cette libération poétique ne va pas sans un raffinement et une mise au point de la psychologie de Mauriac, comme en témoigne la manière de plus en plus souple et délicate dont ses « scènes » sont traitées. Mauriac a toujours su peindre fort bien la nature, ou plutôt le vêtement, tantôt brûlant, tantôt glacé, dont elle moule notre corps ; mais dans ses premiers romans, les personnages se découpaient brutalement sur ce riche tissu sensible, ou bien se fondaient presque dans sa trame. Il traite maintenant le monde humain comme le monde naturel, il nous le fait respirer, flairer de même, avec la même précision nonchalante et emportée, dans un même rythme de température et de saison, mais en dégageant et en réservant ses traits proprement humains. La psychologie de Mauriac n'a pas besoin d'explications. Il lui suffit de nous faire reconnaître les personnages comme on reconnaît l'heure au soleil, le bruit du vent dans les pins, mais ce qu'elle nous oblige à reconnaître ainsi, immédiatement, c'est leur position sociale, leur couleur spirituelle, leurs tempêtes sentimentales. Ce qu'elle ne nous en dit pas, le silence où convergent leurs paroles, l'ombre intérieure où se fondent leurs actes, enfin ce reste ineffable constitue justement leur explication. Le mystère psychologique est moins sensible dans *Destins*

que dans *Thérèse Desqueyroux*, parce que les « destins » des personnages y sont plus connus, mieux classés, mais on l'y retrouve. Il n'est pas le produit d'une intelligence confuse, mais au contraire d'une analyse qui respecte l'ombre parce qu'elle entrevoit peut-être paresseusement le détail infini d'une explication que la conscience ne saurait assumer. Je n'ai pas besoin d'insister sur les effets à la fois naturels et d'une étonnante poésie que cette psychologie réussit à tirer d'elle-même, ni sur le contraste piquant de cette générosité dans la définition des êtres avec les idées arrêtées du monde de Mauriac et peut-être de Mauriac lui-même : le drame essentiel de Mauriac étant sans doute le passage d'une humanité trop définie à une humanité qui déborde toute définition, ou, ce qui revient au même, qui ne peut être définie que poétiquement, c'est-à-dire exprimée, sa poésie la plus intime devant beaucoup ici, par contre-coup, à son éducation. En devenant tout-à-fait naturel, son monde humain se libère de la nature tout en s'enrichissant des qualités de cette dernière. Déjà le *Bordeaux* de Mauriac nous avait révélé, à propos d'un sujet descriptif, à quel point sa « nature » était intérieure. Si *Coups de Couteau* annonce vraiment une manière nouvelle, complètement humanisée, nous pouvons prévoir que nous retrouverons les orages, les canicules et les nuits de Mauriac transposées dans l'âme de ses héros. Il aura résorbé son climat, il ne l'aura pas perdu. Et peut-être qu'en humanisant ce climat il ne fera que reprendre son bien propre au pays des vignes et des pins.

Un mot pour terminer sur l'attaque de *Destins*, brillante et à l'emporte-pièce, comme toujours, et qui était difficile à réussir, à cause des personnages et des généalogies à lancer dans l'action. Après un essai de narration directe, Mauriac est revenu à sa manière habituelle, et il a bien fait. Il est si habile à évoquer, par des touches choisies, le mouvement de la vie, qu'il se voit condamné, pour notre plus grand bénéfice, à désajuster les superstructures du roman traditionnel, à les rompre, à les disperser, à les fondre dans le courant fiévreux de ses visions enchantées.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

FAITES VOS JEUX, par *Bernard Fay* (Grasset).

Faites vos jeux. Comment les feront-ils, ces jeunes gentilhommes de la Californie ou du Middle West ? Bernard Fay étale leurs cartes ; puis il les laisse tomber sur la table à la seconde où la fortune hésite entre le rouge et le noir.

Ces six récits dessinent de petits drames intérieurs, aussi représentatifs qu'il est souhaitable. Un exotisme de goût secret. Etablis avec une connaissance bien introduite, qu'a servie une perspicacité déliée, ils sont menés par un sens de la tragédie somme toute classique, celui qui pose une situation, fait mûrir une crise et l'amène à l'heure où l'âme est la plus grosse de destinée.

Une présentation de jeunes Américains, une introduction à l'Amérique. « Il faut découvrir un Nouveau Monde. Pour cela perdre l'autre. » Cela n'ira pas sans ceci. Bernard Fay l'a compris et a réalisé son excitant programme avec une élégante économie de moyens.

Il s'agissait d'abord de bien perdre l'Ancien Monde. Les auteurs du Nouveau eux-mêmes, écrivait Bernard Fay à propos de Sherwood Anderson, ne voient pas assez que les personnalités américaines sont indépendantes des catégories intellectuelles qui forment le cadre nécessaire de la personnalité en Europe et peu susceptibles d'y être ramenées. Il fallait aimer et animer l'Américain sans lui prêter ni la faculté rêveuse des Nordiques, ni les arêtes vives des Méditerranéens. Il fallait peindre « cette sensibilité intense du corps et de l'âme », cette richesse de réactions à la fois obscure, car elle répugne à s'intellectualiser, et simple, car elle est guidée par des instincts nets et efficaces. Cette peinture, si elle tenait de la pure explication intellectuelle, elle demeurerait froide et peu vraie. Qu'un air plus chaud y appelle la vie. Ici, à petites phrases nerveuses, hachées, éparpillées, Bernard Fay charge l'atmosphère d'une poussière vive et brillante : une inquiète chaleur rôde ; arrive la seconde où par combustion spontanée l'explosion peut se produire.

« Il faudrait trouver, songe un de ces adolescents. Trouver quoi ? » Pour ces grands garçons si charmants, si gauches, tout est trop confus. Temps de tumulte, plutôt que d'inquiétude.

Les uns cherchent, les autres non : mais tous ils n'ont pas temps pour sentir : ils vivent. Un trouble, de la fièvre, de sc dains élans de désir, puis un immense amour parce qu' orgue de Barbarie joue au bout de l'avenue. Des tendresses des violences, des hardiesses et des timidités. Si Mabel met bras autour du cou d'Alan, il se lève, indigné, sali. Comn ils sont en doute devant la femme. Le rêve que fit Walt Witm d'une amitié héroïque inventée par les U. S. l'ont-ils rep à leur compte ? Où le mènent-ils, avec quelles ressourc quels vices ? Et nous, devant eux, entrerons-nous en doute ?

Curieuse galerie, de types divers mais de sens unique. sont tous des Américains. « J'ai rencontré trois sexes sur terre : les hommes qui veulent prendre, les femmes qui veule se donner, et les Américains qui gardent. Le vôtre est le pl beau. » Pourquoi ? Parce que pour eux seuls vivre est un bu alors que pour nous vivre n'est qu'un moyen de faire quelq chose.

HENRI POURR

* * *

LITTÉRATURE GÉNERALE

DEUX FARCES LYRIQUES : PROTÉE, L'OU ET LA LUNE, par *Paul Claudel* (Éditions de N. R. F.).

Un poëme de la mer Egée rêvé sur l'Océan Indien, tel s'ouv *Protée*. La mer, qui se cabre sous le bateau qui danse, rythme d pensées attiques. C'est pourquoi le prélude est tout bondissa ruisselant aussi des images vives que lance le réel, lorsq l'étendue liquide est là,

... Et que la voilà quand elle s'apaise toute paonnante au soleil grandes fleurs de pive dans le grésillement de l'ecume...

Le poëte est dans le dessein de rire, une heure d'allégres le traverse. Que les personnages de la farce surgissent ! Voi Protée, le dieu, mais brutalement traité, pauvre dieu 6e classe, vêtu comme les capitaines anglais de 1860. Autou de lui, la nymphe Brindosier, les satyres chèvre-pieds, minables, et puis les hôtes : Ménélas, Hélène-de-Troie, couple sot de la fable. La nymphe subtile mène l'aventur

Elle veut quitter l'île flottante de Naxos. Elle suscitera l'illusion au cœur de Ménélas, poussera Hélène l'orgueilleuse à prendre sa place auprès de Protée. Mais tout ceci simple encore, bien près des farces à l'antique que nous connaissons, avec les anachronismes prévus.

Il faut laisser à la joie le temps de pénétrer ces marionnettes. Voilà que cette joie s'élève, éveille le lyrisme, que la farce se met à chanter, sur des thèmes claudéliens. Et tout devient méconnaissable. La situation dans le temps s'estompe ; nous quittons la mythologie pour gagner ces espaces intemporels où vivent de concert les héros, où Valéry animait et Socrate et l'ombre fidèle de Phèdre

Naxos (le plus souvent)
Est une île au milieu de cette mer qui se trouve entre les trois continents, entre le Futur et le Passé.

Il y a aussi le ciel « au-dessus de nous » qui est le quatrième continent. Alors les Marionnettes deviennent ces hommes impuissants et sujets à l'illusion, chers au poète. Brindosier — la fausse Hélène — et Ménélas chantent leur premier amour, comme dans le *Père Humilié* la fille des Coûfontaine et des Turelure et son amant. Sans cesser de rire, Claudel fait surgir cette « floraison de brillantes visions » dont parle Sophocle. Une terre s'étale à ses yeux tournés vers le rêve, qui n'est peut-être pas la terre bruissante de cigales et lumineuse des Grecs, mais qui est la terre digne d'être célébrée. « Ah, les fleuves de la terre au mois de juin, quand les troupeaux épars remontent l'herbe difficile et que le pâtre écarte du genou ce torrent qui descend vers lui de la vie verte et rose et toute luisante, pleine de fleurs, d'abeilles et de papillons ! » Un mouvement insensé emporte les générations,

Les rames d'expéditions extravagantes,
Argo, Troïa,
Tous ces aventuriers au grand nez, au petit front stupide,
glabres comme des acteurs, ramant de bon courage

Des épithètes brillent soudain — Hélène-du-milieu-des-mers. Mais de la poésie lentement on redescend à l'humaine comédie, dans cette scène où Brindosier convainc la coquette Hélène de demeurer à Naxos. Et si la farce est un mélange sans retenue,

une liberté sans brides, il suffit d'avoir ainsi comme d'u éclair nocturne illuminé ces marionnettes, de les avoir u moment poussé jusqu'au symbole. De cette étape, l'artific peut jaillir haut et mécanique. *Protée* s'achève sur des « lyrics d'opérette et de music-hall, au milieu d'une ivresse bachiqu où se mêlent à nouveau les espaces et les temps. Claudel réussi cette difficile épreuve de se dégager du passé, et de lutte d'armes égales avec les drames satyriques des Anciens. Plutô qu'une fantaisie archéologique, il a orchestré ses image immenses sur un mode joyeux, jamais plus voisin d'Eschyle son modèle, que lorsqu'il s'évade.

D'ailleurs, cet appui des mythes ne lui était pas nécessaire pour recréer le drame satyrique ; l'*Ours et la Lune* l montre bien. Car séparé de tout souvenir antique, l'*Ours et l Lune* est au drame claudélien ce qu'étaient les drames satyriques à la Tragédie, ce que Paul Claudel appelle ici la Farce — le nom importe peu. Plus encore que pour *Protée*, il convien d'y voir un relâchement, un jeu violent, un défi à toutes le règles, à cette tension qu'exige une œuvre. Récompens après le labeur, l'*Ours et la Lune* est sans doute le fruit de l'âpre joie irritée et maussade qui suit la fin du travail.

Dans ce songe d'une nuit de fièvre, la joie ne se délivre pa aussitôt. Les premières scènes s'accompagnent d'un son grave du lyrisme ému d'un souvenir humain mêlé aux choses terrestres. Au Prisonnier malade dans une infirmerie de l'Allemagne, la nuit lunaire rappelle les bonheurs que proposent le routes blanches de pleine lune dans la campagne.

... Te souviens-tu... et ce fleuve au milieu de la forêt, et toi près de mo dans ton bateau sur ce chemin liquide et collant à la main comme d l'hydromel...

Le fleuve à ce tournant que les herbes grasses obstruent et les feuillage accumulés

Et toi plein de rêves et d'amertume et de passion et de colère et de pensées et de mélancolie...

C'est l'heure où dorment les hommes, où quittes d'eux-mêmes, ils sont abandonnés aux inspirations de la poésie et de la farce. Un rêve pur se détache qui emporte les mortels « dans un chemin bienheureux, délivré de la pesanteur et de la logique... » Mais l'*Ours et la Lune*, si cela continuait ainsi,

serait un drame nouveau, où un hymne à la nuit, à l'humanité nocturne. Soudain la poésie se brise et cède à la farce. Théâtre des marionnettes encore, parmi lesquelles circulent des personnages dormants, théâtre que mène l'illogisme, où les possibles deviennent actes, où tout ce qu'on pense devient le réel. Malgré les bondissements cocasses de ce que l'on est forcé de nommer l'action, malgré les ressources ingénieuses du machinisme, le rire dans l'*Ours et la Lune* est toujours un peu forcé, ou bien laisse la place à une assurance intérieure qui n'est plus du même ordre. C'est que cette Farce scande un des thèmes de Claudel les plus tragiques : l'obscure action où sont plongés les morts, où, déjà, sont bercés les malades, les fiévreux, ce thème qui s'exprime si nettement dans le poème dédié à la mémoire de Charles-Louis Philippe :

Voici la mort déjà, qui est nécessaire plus que la vie,
La main qui finit tout avec moi et qui ne me laissera plus seul.
Que cette main dans la mienne est chaude et que cette haleine est ardente !

Les personnages de l'*Ours et la Lune* ne savent plus exactement où ils vont se réveiller, au-delà de la « Limite des Deux Mondes » ou parmi leur être ancien. Il ne faudrait cependant pas en conclure que cette farce est triste. On sait trop de quelle sécurité rayonne l'œuvre de Claudel et combien tout avenir lui paraît digne de notre enthousiasme. Simplement : si un jour on renouvelle avec les drames de Paul Claudel les fêtes à Dionysos, on devra joindre à la trilogie de l'*Otage*, du *Pain Dur* et du *Père humilié*, l'*Ours et la Lune*. Car c'est seulement en fonction de ce théâtre qu'on en goûtera pleinement la tranquille liberté.

ROBERT TOURNAUD

*
* *

L'AUTRE EUROPE : MOSCOU ET SA FOI, par *Luc Durtain* (Editions de la N. R. F.)

Je ne crois pas qu'on ait écrit un meilleur livre sur la Russie moderne. J'en parle comme quelqu'un qui a épluché, avec un espoir souvent déçu, presque toutes les évocations imprimées de l'« autre Europe ». M. Durtain, pour mener à bien cette tâche, réunissait des qualités opportunes. D'abord, la mémoire intelli-

gente d'une trentaine de nations. Son observation est une observation comparée. Il discerne en un clin d'œil ce qui, en Russie, représente l'Orient ; il fait intervenir à propos le souvenir d'une librairie scandinave, d'un reflet de Turquie, d'une lettre d'Anglo-Saxon. Cela donne à ses premières visions la valeur explicative d'une pensée, et sa connaissance de l'espace corrige dans une très large mesure son ignorance du temps : je veux dire que le grand défaut des visiteurs de l'U. R. S. S., qui est de confondre l'atmosphère russe avec l'atmosphère soviétique, est insensible chez un homme qui sait deviner, par la comparaison des races et des coutumes, ce qui vient du fonds éternel de la nation.

M. Durtain se distingue encore de ses prédécesseurs par ce trait, qu'il est à la fois moins troublé et plus touché que ceux-ci par les spectacles qu'il contemple. La plupart des émissaires d'Occident sont émus, dès la frontière russe, par un mélange de curiosité et de peur, et quand cette peur est à peu près apaisée, c'est alors le plaisir d'avoir surmonté ce vilain émoi, ou le désir de communiquer le sensationnel, ou le souci de reprendre l'avantage sur ce pays saugrenu, qui domine dans leur narration. M. Durtain possède le rare privilège de se donner entièrement à ce qu'il voit sans se perdre le moins du monde. Je ne sais quoi de jovial et de tendre, de bonhomme et de subtil, d'ironique et de sérieux enrichit ses remarques des plus fines nuances. Il est aussi dépourvu de peur que de préjugés occidentaux ; il se promène dans Moscou avec un cœur tout-à-fait libre ; et s'il fait usage de cette liberté pour mieux comprendre ce qui l'entoure, il n'aliène jamais ses différences personnelles dont il est trop assuré pour avoir besoin de les mettre en avant. M. Fabre-Luce, qui fonde sur la « liberté d'esprit » ses critiques sommaires du bolchévisme, devrait apprendre de M. Durtain le secret de celle-ci. [1]

1. Je n'ai jamais caché ma haute estime pour les écrits politiques de M. Fabre-Luce, mais je dois avouer que cette estime ne peut aller jusqu'à *Russie, 1927*. Les traits brillants y abondent, mais certaines lacunes, ou certaines indifférences de M. Fabre-Luce s'y révèlent avec trop d'éclat. Je passe sur cent jugements sommaires qui s'y déguisent sous le chatoiement d'impressions de voyage. Mais il faut souligner la confusion, impliquée partout dans ce livre, de deux sens du mot

J'en viens à la qualité la plus précieuse de M. Durtain : il a cherché à percevoir, pour l'exprimer, la *réalité* de la Russie actuelle et non point sa *valeur politique*. Il a rassemblé ses brosses et ses instruments — il y a en lui de l'agilité visuelle du peintre et de la scrupuleuse « propreté » du savant — afin de retracer la figure vivante d'une société. Il ne s'inquiète pas *d'abord* de savoir si le bolchévisme a tort ou raison, si les atrocités de la terreur rendent possible ou non la fréquentation des Russes, toutes considérations abstraites qui pèsent peu en regard de la question essentielle : le bolchévisme a-t-il produit quelque chose de vivant ? Or, M. Durtain nous fait sentir partout l'élan, la poussée de la vie, et l'étroite association, dans cette croissance, du pays et de son régime. Quoi qu'on pense de la doctrine et des meneurs du bolchévisme, leur œuvre positive l'emporte aujourd'hui sur leurs négations, et cette différence, qui est un fait, donne la mesure d'une force neuve qui ne se nourrit que de ses empiètements sur l'avenir. M. Durtain constate la diffusion de cette force chez les individus et l'appelle bonne volonté. Il s'agit ici d'une disposition toujours fraîche à tenter des expériences nouvelles, du sentiment que le moindre citoyen collabore avec l'Etat, fait avancer le monde, d'un oubli des complexités de l'âme dans une action rigide et prédéterminée. C'est une grande aventure religieuse qui a rompu les bornes de la raison et de la critique individuelle, et qui, parce qu'elle exprime ses dogmes dans un langage politique, confère aux choses publiques un prestige qu'elles sont bien près d'avoir complètement perdu en Occident.

Ce point de vue non politique, qui est le vrai point de vue de l'artiste et du savant, donne beaucoup de force aux critiques de M. Durtain. S'il s'inquiète de telle ou telle lacune évidente du système soviétique, c'est plutôt par sympathie pour la Russie que par crainte ou par vanité d'Occidental. Son parallèle de l'U. R. S. S. et de l'U. S. A. est une des pages les plus remar-

primaire : le primaire intellectuel, qui marque une culture insuffisamment mûrie, et le primaire en quelque sorte vital, qui désigne les instincts et les élans fondamentaux de l'homme. Faute d'accord intime avec ceux-ci, la culture n'est que superficielle. Heureusement que l'Occident possède encore d'autres formes de « liberté d'esprit » que celle qui enchante M. Fabre-Luce.

quables que j'aie lues sur un sujet déjà bien rebattu : inspiré par une expérience directe, non par les livres et les statistiques. Il n'est qu'un point sur lequel je ne sais si l'on doit partager les vues de M. Durtain. A l'entendre, le léninisme, par l'introduction de la *Nep*, marquerait une déviation du marxisme. S'il y eut déviation, ce fut plutôt à l'origine même de la révolution de 1917, peu conforme aux prescriptions *théoriques* de Marx. Mais Marx a subi le sort des inventeurs dont l'action demeure enfermée dans un livre, bientôt vulgarisé par d'autres livres. Je crois que Lénine, qui n'était pas seulement un praticien, comme on l'a dit, mais aussi un grand critique, a pénétré l'esprit le plus intime du marxisme, que Marx l'approuverait s'il vivait encore, et que celui qui met en question le bolchévisme met en question du même coup le *Capital*.

On connait la palette si riche de M. Durtain et son style, vivant et pittoresque, auquel on pourrait reprocher la trop constante originalité de sa construction, son abus des métaphores et des apostrophes. Cet habit multicolore revêt une pensée souple, rompue au travail scientifique, c'est-à-dire affranchie de la logique formelle, scrupuleuse dans l'affirmation du détail et capable d'expliquer un ensemble de phénomènes par de larges touches hypothétiques. D'où résulte un effet saisissant : ce tableau impressionniste découvre en transparence les perspectives, la hauteur de vues, la sérénité d'un livre d'histoire qui eût été écrit bien des années après les événements.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

LES JARDINS DE SALLUSTE (Editions Gally, Carcassonne) ; LA COURONNE DE ROMARIN (A l'enseigne de la Fantaisie, chez Jo Fabre, Nîmes), *par François-Paul Alibert*.

Si l'on omet la petite plaquette que F.-P. Alibert a consacrée au musicien Charles Bordes, voici, avec *Terre d'Aude* que publia jadis *l'Occident*, ses seules œuvres de prose. L'épreuve est d'ailleurs dangereuse pour un poète dont la langue naturelle n'est point celle des hommes et qui a donné en vers l'exemple du ton le plus châtié, de l'inspiration la plus sourcilleuse. Si un mot

(latin, bien entendu) pouvait définir le génie propre à F.-P. Alibert, ce serait celui de *copia*, qui désigne l'ampleur majestueuse. Il est majestueux comme d'autres sont familiers, il est ample comme d'autres sont grêles. Si son œuvre ne devait laisser que des fragments, comme les temples et les aqueducs de Rome, on serait encore étonné plus tard de leur solidité. *La Couronne de Romarin*, ainsi que *les Jardins de Salluste*, est faite de méditations lyriques et descriptives sur des paysages. Ceux du premier recueil sont choisis parmi les classiques, Nîmes, Avignon, Arles ; ceux du second appartiennent surtout à la Gascogne, au Languedoc, au Roussillon. Ne croyez pas à des guitares du néo-classissisme et du méditerranéisme. « La vertu païenne, écrit Alibert, n'est plus désormais une nourriture suffisante pour l'âme... Il y a des jours où l'on donnerait tout l'âge d'or de Rome, tout le siècle d'Auguste... pour un de ces petits manuels de casuistique où il est traité en mauvais latin des cas les plus troubles et des plus sombres replis des consciences et des cœurs. » La conclusion des *Jardins de Salluste*, c'est que le classicisme consiste moins dans la satisfaction intérieure que dans la modération du visible des passions. Ce lieu commun était courant vers 1910, mais il n'a pas forcément vieilli pour cela .. Le genre d'essais où s'emploie ici F.-P-Alibert ne peut guère se dépouiller des servitudes où l'ont mis Barrès, M. Maurras et, si on veut, Chateaubriand qui l'inventa. Une noblesse un peu continue. la désaffection de l'optique vulgaire, une manière d'esthéusme enfin, en commandent les règles. Peut-être aujourd'hui prise-t-on davantage la bonhomie ou la désinvolture que mettaient à traduire leurs impressions Stendhal ou le président de Brosses. Mais à l'égard de F.-P. Alibert il serait inconvenant de regretter ces anti-poètes. La cadence de sa prose, nombreuse et sonore, la gravité de sa pensée (qui n'exclut point l'ironie et les confidences), sa faculté de tout transposer dans un registre héroïque, tout cela lui compose une singularité, et même une humanité supérieure. Il se vante quelque part de n'avoir ni imagination ni gaillardise. Les rares Français qui font cet aveu ne songent qu'à revendiquer l'honneur de la raison abstraite. Mais non : F.-P. Alibert est au fond un mystique et un amateur de réalités sentimentales. Celles où il s'intéresse ne sont pas le domaine de tout le monde, voilà tout. Son Salluste emblématique est un

désenchanté, l'homme d'action revenu à la vie modeste et aux plaisirs de la rêverie. Dans les paysages de la terre qu'il aime, F.-P. Alibert promène un peu cette même noblesse mélancolique, qui ne daigne vivre et n'ose philosopher.

ANDRÉ THÉRIVE

*
* *

LA POÉSIE

LE ZODIAQUE OU LES ETOILES SUR PARIS, par *Tristan Derême.* (Emile-Paul).

A Thoulouze, déjà embellie par le dernier écho des coblas catalanes et par les gloses mallarméennes de Camille Soula, Tristan Derême construit au bord de la Garonne, en face du buste d'Ephraim Mikhael, un petit Kiosque de poésie, où se viendront reposer avec bien du plaisir les bourgeois érudits et fureteurs qui écrèment les boîtes à bouquins de la rue du Taur et M. Decalandre avec son ami, l'historien de Saint Sernin. Qui ne voudrait se joindre à eux pour assister au jeu galant de Tristan et de sa muse et pour ouïr, avec les plus jolies citations du monde, de charmantes aventures de mythologie funambulesque où l'on voit Europe enlevée par un taureau lettré, familier avec l'œuvre de M. de Montherlant, ce sectateur de Mithra :

Europe est fille d'un bassa...
D'un roi, s'il vous plaît mieux, mais est-ce un si grand crime
D'avoir mis bassa pour la rime.
... Et si l'on veut sa race, il convient qu'on imprime :
La fille d'Agenor et de Telephassa.
Naïve et belle Europe, O princesse d'Asie,
A ce vers, entendez un nouveau branle-bas,
Un bruit d'armes et de combats
Touchant la Pure Poésie !

Mais quoi, dira un ami des modernes, voilà qui est rimer pour plaire à notre vieux régent, cet ami d'Horace et de Quintilien, qui ne fut qu'un seul jour infidèle aux anciens, celui où il nous lut, en donnant tous les signes de l'enthousiasme dionysiaque, certaine *Baccbante* mise en vers par son ami le poète Achille Paysan.

— Veuillez observer, dit alors M. Decalandre, que Tristan

Derême appartient à la génération des poètes qui se sont appelés « modernes » et dont l'originalité a consisté à dire et à prouver que tous les vocabulaires et toutes les façons de dire étaient bons pièges à capter la poésie, cet oiseau que nul n'a vu, mais qu'on entend chanter dans les rêts de tous les jargons si l'on est bon oiseleur. Ainsi nous vîmes Guillaume Apollinaire cerner la poésie entre les phrases crapuleuses et les blasphèmes d'un bar de la rue Christine, Max Jacob mettre en cavatines le style portier, André Salmon piper les Muses avec des fragments de faits divers, Paul Morand avec l'argot des banques et les cours de la Bourse, Blaise Cendrars avec des phrases idiotes de magazines américains entrecoupées de cris de Peaux-Rouges Autrefois on admettait que l'émotion poétique n'était communiquée que par le ministère d'un langage spécial, noblement épuré et cette opinion n'était pas seulement celle de Racine ou de Lebrun-Pindare, mais celle des Romantiques et des Parnassiens et des symbolistes et du père Ubu lui-même qui croit devoir, (comme on disait jadis la Folie Tristan), relever d'une vibrante supplémentaire un vocable cependant illustré par la Chute de l'Aigle.

— Je ne vois point, dit l'ami des modernes, le rapport de ces ouvrages à cet ingénieux exercice pour la délectation des fins lettrés.

— Essuyez vos lunettes, dit M. Decalandre. Si tous les propos, sentences et dits articulés peuvent servir d'engin à prendre la poésie, pourquoi exclure de l'arsenal les modes et façons d'autrefois. Serait-il impossible de capter la poésie avec les mots de l'ancien jeu ? Ces mots ont-ils tout dit ? Ce langage et ces rythmes de jadis ne sont cependant pas outils plus spéciaux que le langage « fait-diversier » que les images-surprises, les images à ressort à boudins de tel petit-maître d'aujourd'hui.

— Sans doute, mais je remarquerai, selon Henri Brulard, que ces vieux engins étaient faits pour donner le plus grand plaisir possible à nos arrière-grands-pères, tandis que notre récréation, à nous...

— Ces vieilles façons de dire, poursuivit M. Decalandre, qui fuient si noblement la bassesse du particulier, cette versification si nette parmi ses belles symétries ne nous donneraient peut-être plus de plaisir si elles n'étaient point — et par l'auteur lui-

même — données pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire pour la recréation de nos arrière-grands-pères. Ces vieux mots et ces vieux rythmes, c'est l'aveu de leur antiquité qui fait leur charme rajeuni. La poésie de ce livre tient à l'ironie avec laquelle Tristan les emploie. Ironie élégiaque et mélancolique, parce que Tristan est sensible à la tristesse qu'inspire toujours la beauté, celle de Clymène aussi bien que celle des siècles morts. Réentendre Marot à Thoulouze, cela m'attendrit infiniment.

Ce vieux langage n'a pas fini de signifier et plus il vieillit, davantage s'approfondit son harmonie sensible. Les mots ne disent jamais tout parce qu'ils sont bien plus riches qu'on ne croit. Ils ne se confient qu'à la longue. Qu'on reprenne les vieilles chansons non comme neuves, mais comme vieilles. Cette poésie d'autrefois, volontiers on la croit devenue pur objet, maniable et définie comme un solide. Or voici qu'à la prendre dans notre main, une musique s'en élève, fraîche et lointaine et qui emplit toute la chambre. Tristan Derême fonde une société pour exploiter les galions de Vigo, ou les trésors de la Sublime Porte ensevelis sous les flots de Navarin.

— Il nous refile des pièces qui n'ont plus cours. C'est un faux-monnayeur. Contrefaire la veine de Marot, de Racan et de Maynard me déplaît comme la préciosité à contrefil ou la rusticité voulue. Au fait, je songe que Campistron et la Grange-Chancel étaient tous les deux natifs des rives de la Garonne...

— Nous sommes enfants de Mémoire, répartit M. Decalandre. L'homme moderne ne peut s'empêcher de se souvenir ; par là reprend jeunesse la vieille poétique. Au reste Tristan sait bien que cette monnaie n'a plus cours ; mais les poètes dont je l'ai rapproché savent bien, eux aussi, que ce langage dont ils usent n'a point rapport aux objets eux-mêmes mais au poème seul : les mètres et les images ne sont que formes accidentelles pour manifester une forme interne qui est la poésie. Le poète d'aujourd'hui, par la bouche de M. Salmon dans son *Saint-André*, se proclame « nominaliste » et une remarque pénétrante dans *Jacob Cow le Pirate* nous avertit que tous les disciples de Lautréamont sont tenants d'une esthétique qui peut se placer sous l'invocation de Condillac. Le poème n'est qu'un exercice de langage qui se pose lui-même dans un espace spirituel et ne pose que lui. Toute façon de dire est légitime parce que la rai-

son d'être de l'objet poétique n'est qu'en la forme même. Or voici des symboles doués des plus belles propriétés et conspirant pour nous émouvoir avec l'histoire notre mère. Je n'ai pas honte de mon plaisir et vous-mêmes allez en éprouver maintenant que j'ai appelé Isidore Ducasse pour donner raison à Tristan Derême.

Ainsi parlait le paradoxal M. Decalandre à l'ombre de Saint-Sernin. Après lui j'ai entendu plusieurs personnes, à propos du Zodiaque, invoquer non point Maldoror, mais Jean de la Fontaine. C'est vouloir accabler Tristan sous le cruel exemple de cette admirable harmonie où toutes les voix de l'antiquité s'allient aux parfums de la vieille France. Le *Zodiaque* sent son bourgeois et son homme de lettres : il est sous le signe de Banville, non sous celui du fabuliste. Agréable et spirituelle versification où la rime décide du rythme, où les enjambements ont des grâces un peu prévues, mais non sans charme :

C'est un bel art que d'endormir
Et par des musiques hâtives
Qui bercent les foules admir
atives.

Ce sont là choses gentilles dans la tradition de l'*Hymne à Laya* et des *Odes Funambulesques*. Non seulement Banville, mais tous nos anciens poètes mineurs sont là qui collaborent et proposent des rimes et des hémistiches entiers lancés par la trappe de Thomas Corneille. Aussi pourrons-nous dire avec la permission de Saint-Amant que Tristan Derême a composé là un docte cassoulet de poésie.

GABRIEL BOUNOURE.

*
* *

LES ARTS

SUR COURBET ET DELACROIX.

La petite exposition Delacroix organisée par M. Paul Rosenberg le fut exactement à l'époque qu'il fallait. Quelques années plus tôt elle eût eu, naturellement, un grand succès, mais elle eût fourni à la méditation des peintres un tremplin moins tentateur. Je parle des peintres qui se sont donné pour but, avant d'exprimer l'homme et ses sentiments, d'apprendre la technique indispensable. Attaquant le problème à sa base, ces jeunes arti-

sans, « Cubistes » ou « Constructeurs » cherchèrent d'abord à redécouvrir, à travers les truquages de la perspective et de l'imitation, les lois du dessin. Etendant leurs préoccupations classiques suivant un rythme progressif, ils étudièrent ensuite la composition, réservant les joies de la couleur pour le jour où ils possèderaient les rudiments du métier. En effet si la couleur constitue l'élément pictural dont le charme est le plus décisif et le plus direct, elle est — comme la fleur — le couronnement de l'œuvre, son suprême effort, et comme la récompense d'une longue et sévère préparation. Quoique possédant des ressources inépuisables, la couleur peut subitement perdre toutes ses vertus, si elle est trop follement répandue ; elle demande à être distribuée avec quelque parcimonie et dispense ses effets les plus chatoyants en raison directe des précautions que l'on prend pour la poser.

Avant donc de déverser la couleur sur la toile, il convient de lui préparer une place convenable. C'est à ce soin que se livrèrent les cubistes, de 1910 à ces temps derniers. On comprend alors pourquoi ces peintres revendiquèrent d'abord Ingres comme maître. En cela ils se montrèrent logiques et honnêtes ; on peut dire en effet, si l'on veut simplifier, que toute éducation picturale doit commencer par Ingres, et finir par Delacroix. Celui-ci, consulté au début d'une carrière, peut certes communiquer son exaltation, mais moins bien que le maître de Montauban, l'ordre et le sens de la claire répartition.

Parmi les œuvres exposées, l'*Enlèvement de Rebecca* était une des plus émouvantes et des plus instructives au point de vue de l'emploi du ton local et de la façon dont on peut le faire servir à l'expression du clair-obscur, dont on pense communément qu'il ne peut s'accommoder d'aucun ton violent. On pouvait suivre le peintre dans sa recherche, grâce à ces aquarelles, inspirées de miniatures persanes, où la couleur est cultivée surtout pour l'agrément de la tache. Ces notations légères et subtiles, qui par moment annoncent Matisse, s'opposaient à des peintures, le *Maréchal-ferrant*, par exemple, où la lumière seule joue, dans des tonalités extrêmement réduites. Delacroix semblait dans ces œuvres se fixer les pôles extrêmes de l'art pictural, comme pour se dire : voici deux modes d'expression absolument opposés et qui semblent s'exclure l'un l'autre : la couleur

pure des Orientaux, la lumière dépouillée de Rembrandt. Ce serait une entreprise admirable que de concilier ces éléments antagonistes ; Tintoret n'a-t-il pas déjà réalisé ce miracle ? Cet esprit voué à la contradiction trouva dans cette recherche un dérivatif à son inquiétude et un motif à réaliser des chefs-d'œuvre. Ses peintures les plus belles sont en effet celles où son esprit d'aventure le pousse à atteindre cet idéal, le plus compliqué et le plus dangereux qui soit. Dans des toiles comme l'*Enlèvement*, on voit Delacroix additionner tous les éléments dont se compose la peinture, embrasser le plus de problèmes possible sans diminuer son étreinte, comme tous les artistes au grand cœur.

L'idéal technique de Courbet, à côté de celui du peintre des *Croisés*, apparaissait beaucoup plus simple, à qui accomplissait le pèlerinage Rosenberg-Bernheim jeune. Visant au clair-obscur et à la profondeur, Courbet y atteint d'emblée à l'aide de tons rompus, qui passent aisément les uns dans les autres, et facilitent les dégradations insensibles de la lumière. Mais cette comparaison de deux techniques, l'une simple, l'autre compliquée à l'extrême, n'était pas la plus passionnante que l'on pût faire. C'est dans l'ordre moral qu'il était piquant de tracer un parallèle entre les deux grands peintres. Aussi bien l'absence à peu près complète, à cette rétrospective, d'œuvres vraiment belles, incitait le visiteur à orienter dans ce sens son analyse.

S'il est un truisme bien établi, chez les hommes timorés, c'est que seules des préoccupations élevées suscitent les grandes œuvres. Cette conception surannée de l'artiste en proie éternellement à un délire quasi-religieux a résisté à maintes désillusions touchant la pureté et le désintéressement des modernes créateurs. A vrai dire, la médiocrité presque générale de l'art moderne semblerait dénoncer le pouvoir dissolvant des mobiles vulgaires, surtout si l'on y réfléchit devant l'œuvre d'un Delacroix. Cette âme ardente, toujours en proie à des passions élevées, entraînée aux rêveries les plus sublimes, illustre admirablement la fameuse rengaine du Vrai, du Beau et du Bien. Mais si l'on examine l'âme d'un Courbet, la plupart du temps glissant sur une autre pente, celle de la jouissance directe des seuls biens terrestres, on est porté à se demander si cette

conception romantique des bons et des mauvais penchants ne repose pas sur une confusion entre la qualité de l'âme et celle de ses mobiles. En effet, Courbet, infiniment moins cultivé que Delacroix, plus rustaud, jouisseur et par conséquent moins près de la véritable grandeur, atteint cependant à une hauteur équivalente, sous l'impulsion de sentiments que le public appelle *bas*.

Si l'on ne trouvait pas d'œuvres vraiment éloquentes à cette exposition, c'est justement parce qu'aucune d'elles ne ressortissait à un genre capable d'imprimer à l'individu le branle maximum et d'obtenir de lui la résonnance la plus aiguë. Portraits, paysages, natures mortes sont sujets qui laissent calme le cœur si celui ci n'y est pas intéressé pour des raisons sentimentales particulières. Autre chose est, pour un individu du genre de Courbet, la représentation de son propre personnage. Une vanité excessive, une admiration passionnée de soi même, le goût de sa propre apothéose conduisent tout aussi sûrement un Courbet à une exaltation superbe, que la pitié ou le culte du courage chez un Delacroix. C'est ainsi qu'il produit toute une série d'œuvres magnifiques, depuis *Courbet au Chien Noir*, jusqu'à l'*Atelier*, en passant par *Bonjour Monsieur Courbet* et l'*Homme à la Ceinture de cuir*, cette toile merveilleuse qui l'égale comme peintre, et peintre *inspiré*, aux plus grands. Un anticléricalisme, puéril et sauvage, lui fait peindre ce *Retour de la Conférence*, dont l'esquisse, un des meilleurs morceaux de l'exposition des Bernheim, est un petit chef-d'œuvre, évoquant de façon inattendue Breughel le Vieux, mais comparable surtout aux Hogarth les plus endiablés L'amour de la chair lui a fait réaliser, nul ne l'ignore, des pages splendides. Citer des titres serait ici superflu. Il suffit de noter que la pudibonderie bébête du Second Empire discerna d'un seul coup d'œil l'irrévérence du motif, et que le tableau des Baigneuses fut cravaché de cravache impériale, comme l'eût été le peintre, s'il avait avoué sa conception comestible, si j'ose dire, du Nu. Il n'est pas jusqu'à la Lubricité qui ne l'ait aidé à se surpasser, je veux dire à *s'atteindre*. La décence, cette belle vertu bourgeoise, voulait qu'on admirât à l'abri d'un rideau, l'extraordinaire toile qu'on appelle par euphémisme *les Dormeuses,* toile prodigieuse d'audace et de beauté, dont je cherche inutilement, depuis que

je l'ai vue, l'équivalent, dans toute la peinture, Renaissance comprise. Qu'on imagine la sensualité du *Bain turc*, alliée à la magnificence de Michel Ange, à quoi s'ajouterait une tendresse, une analyse psychologique à laquelle bien peu de peintres ont atteint. Il ne manque pas de représentations de l'amour — licite ou non — dans l'art. Mais il n'en est pas, que je sache, de plus passionnées, de mieux peintes, de plus plastiquement parfaites, et où la technique accomplisse ce miracle, après avoir procuré au spectateur la délectation la plus pure — picturalement parlant — de l'inviter à s'émouvoir de suggestions extra-picturales.

Rubens et bien d'autres nous ont donné du plaisir des images fort touchantes, mais je ne crois pas qu'il soit possible d'en trouver une expression aussi exacte et passionnée et aussi proche, je n'exagère rien, de cette extase mystique qu'on trouve chez certains primitifs. (Il n'est peut-être pas indifférent de noter en passant que l'excès du plaisir atteint à l'extériorisation de l'esprit au même titre que la grande douleur ; c'est une compensation que nous doit bien la nature...).

Il y aurait sans doute une étude intéressante à faire sur les différents mobiles qui ont poussé les artistes à créer leurs chefs-d'œuvre. On découvrirait ainsi, entr'autres choses, la puissance inspiratrice du Péché, et que la foi et le goût du blasphème, la pureté et la licence, la mégalomanie et l'humilité sont pour les grandes âmes des excitants équivalents. Seule une prudhommesque discrimination peut les classer hiérarchiquement. L'essentiel est qu'ils portent, par leur excès même, l'individu à des états parodistes, où l'exaltation du cœur, de l'esprit ou des sens est si grande qu'elle agit comme un décapant sur la crasse des habitudes journalières, pour mettre à nu cette très précieuse naïveté dont, quelle que soit l'étendue de sa culture ou de son ignorance, tout artiste véritable est muni, par une faveur providentielle.

ANDRÉ LHOTE

*
* *

LETTRES ÉTRANGÈRES

DIE FLUCHT OHNE ENDE, par *Joseph Roth* (Kurt Wolff Verlag).

La Rochefoucauld eût été content des romans de Joseph Roth. Ils sont œuvre de moraliste, et cela leur fait une place à part dans la littérature allemande. *Die Rebellion* était l'histoire d'un Crainquebille, grand mutilé qui des honneurs de la guerre dégringole jusqu'à la prison, sans comprendre son sort. *Die Flucht ohne Ende* est l'histoire d'un ex-officier autrichien, captif en Sibérie, qui traverse la Russie et l'Allemagne, puis se rend à Paris. Artifice qui permet de passer en revue l'Europe d'après-guerre. Joseph Roth procède à l'examen en psychologue dont on ne sait si c'est l'art d'observer, ou celui de formuler ses observations qu'il faut le plus admirer. Effroyablement lucide, il est à l'extrême opposé de ce que l'on nommait expressionnisme. En réaction contre la vague de sentiment de la marée révolutionnaire, on assiste aujourd'hui à un mouvement qui s'appelle « die neue Sachlichkeit ». C'est une recherche de l'ordre froid, qui ne donne dans la littérature récente que des résultats partiels. Joseph Roth est l'unique écrivain chez qui elle ait abouti totalement. Lui seul s'est tenu dans la peau du mort vivant qui revient de guerre, et que son voyage dans l'au-delà rendit impitoyable pour les formes présentes de la vie. Avec une cruauté voluptueuse il dégonfle d'un coup d'épingle les vessies qu'offrent Moscou, Berlin, Paris. En dix lignes de lui on apprend plus sur le bolchevisme qu'en dix volumes d'enquêtes. Quoique Autrichien de nationalité, né en Volhynie, familier avec la Russie d'après-guerre qu'il a vue du dedans — son art est précisément de saisir les dessous de toutes choses, partout — il se garde de juger. Il caractérise sans phrases, en mots secs. L'illusion tombe. Avec Roth nous avons compris : il n'y a chez ces Slaves — ou ces Germains, ou ces Latins — rien de ce qu'y faisaient supposer les grands mots. C'est de la vie, simplement, qu'il faut prendre telle quelle. Et pourtant, s'il la dépouille avec des pointes dont chacune donne à l'intelligence un plaisir presque sensuel, Roth lui laisse des arrières-plans. Perçant, niant si bien, il ne prétend pas avoir tout expliqué. En

donnant la sensation exacte de la réalité, il suggère aussi l'idée de quelque chose par delà elle, qui est plus grand qu'elle, et demeure irréalisé. Sentiment d'autant plus poignant que ce sobre artiste se défend de faire appel à l'émotivité. Son amertume est trop profonde pour se permettre un adjectif. A l'équilibre entre ce qui est dit avec une rare perfection de rendu, et ce qui est tu avec un art non moins rare, se reconnait la grande tradition. On a loué l'auteur de *Flucht ohne Ende* d'être un écrivain français de langue allemande. Il est mieux que cela : un écrivain qui mérite ce nom tout court — et celui qui sait le mieux dire la tristesse secrète de sa génération, l'émouvant pessimisme qui s'avère commun aux hommes de trente à quarante ans, Français, Allemands ou Russes. A mi-chemin entre des destructions et des créations auxquelles ils ne se sentent pas associés, qu'ils regardent se poursuivre avec un insolent oubli des participants, il leur fallait, il nous fallait ce témoin. Sa déposition est une prise de conscience de l'Europe. Et la dureté en est purifiante. Il n'y aura point d'optimisme qui tienne sans ce pessimisme préalable, ni de littérature qui recommence à nous séduire sans ce premier dépouillement.

FÉLIX BERTAUX.

*
* *

ESPRIT UND GEIST, par *Eduard Wechssler* (Velhagen et Klasing).

M. Eduard Wechssler renouvelle les méthodes universitaires. Pour l'éminent romaniste de Berlin le français n'est plus simple objet de recherches philologiques, mais document humain ; et l'historien psychologue n'arrête pas son enquête au passé. Ayant le sentiment d'une littérature qui vit, il pousse ses investigations, avec une curiosité indulgente, jusqu'aux « moins de trente ans » qu'il connaît par le menu. Bientôt tous les représentants du mouvement, des divers mouvements actuels, auront sur son invitation parlé à Berlin des lettres françaises. Il n'est peut-être pas inutile de réfléchir incidemment à la nature des invitations qu'un écrivain reçoit de l'étranger. Certes on l'invite pour lui-même, on veut le voir, l'entendre ; mais ne désire-t-on pas aussi faire voir, faire entendre ? L'invité n'est pas un tableau à décrocher d'une galerie parisienne pour l'ex-

poser devant un public admiratif. Il est plutôt le peintre que l'on souhaite curieux d'enrichir sa palette ; on se prête à lui, on attend ses réactions. Il n'est pas sûr que cette attente ne soit jamais déçue. Pour qu'il y ait échange, et pas seulement « exhibition » au sens anglais, il faut que le visiteur veuille s'intéresser à autre chose qu'à son succès, et qu'il soit informé : c'est la condition même d'un franc succès. A côté du Baedeker, qu'il emporte à Berlin *Esprit und Geist*. C'est un ouvrage important par autre chose encore que la masse. Personne n'avait entrepris la vaste tâche de comparer les données essentielles de l'inspiration telles qu'elles se présentent d'une part chez l'Allemand, d'autre part chez le Français. M. Eduard Wechssler a tenté de ramener la vie spirituelle de l'un et de l'autre à une vingtaine de chefs. Chapitre par chapitre, il oppose et compare par exemple « l'horreur de l'infini » et « Der Drang ins Unendliche », ou bien « l'ordre, le style » et « Deutsches Naturgefühl », ou encore « l'art de choisir, le goût de composer » et « Hingabe und Schwärmerei ». Les textes cités vont de la *Chanson de Roland* à *Jacob Cow*, d'Eckhart à George.

M. Wechssler ne se limite pas à l'imprimé ; il invoque aussi le milieu vital, fait appel à ses souvenirs de voyages, à ses expériences de la vie française, et il interprète les faits mieux qu'en pur érudit. Au total nous voici devant une topographie intérieure — est-ce celle du Français et de l'Allemand, ou celle de la civilisation française et de la civilisation allemande ? La question a son importance. Le procédé adopté a conduit l'auteur à insister sur les dissemblances. Elles existent, elles constituent des richesses qui de peuple à peuple s'échangent, si on les connaît, et non seulement se complètent, mais se multiplient, si l'on sait les conjuguer. Pourtant gardons-nous d'y voir des propriétés inaliénables, les traits fondamentaux d'une « psyché » qui serait soit allemande, soit française par prédestination. A y bien regarder il s'agit peut-être moins d'immuables différences de nature entre deux familles d'esprits, que d'une diversité des démarches de l'esprit, un dans sa nature, et seulement incliné à prendre des chemins singuliers, selon le terrain et l'heure où il évolue. Ainsi lorsque le Français dit : « je compose », et l'Allemand : « je m'abandonne à l'inspiration », il n'y a là qu'un besoin premier d'ordonner. Chacun

sur sa quête, deux chasseurs poursuivent le même gibier. L'un prend l'ordre linéaire ; l'autre, l'ordre musical. Mais c'est la notion d'ordre qui est fondamentale, et elle se trouve commune aux deux. L'accident qui veut que le Français se satisfasse plutôt des contours, l'Allemand des orchestrations, s'appelle civilisation nationale ; il n'en reste pas moins assez fortuit pour que des Allemands puissent disputer aux Français le monopole du dessin, et des Français constester aux Allemands le privilège de la musique. Sous les traditions locales, dont les formes évoluent et s'interpénètrent, un regard appuyé découvre l'identité de ce que l'on nomme « Geist » ou « esprit ». Qu'en se manifestant ici à la française, là à l'allemande, il soit, ici comme là, justifié de dire « je », « nous », M. Wechssler l'a montré avec autant de compétence que de franchise. Mais il passe outre, et devine dans les divers visages autant d'originalités du moi humain. La recherche, qu'il se propose de poursuivre, semble de plus en plus aller à l'unité de ce moi, au « tout-homme » qui profite des divergences nationales, mais n'en profite bien qu'à condition de ne pas les considérer comme arrêtées, d'y voir mille forces qui peuvent encore s'arracher à leur système, se composer en possibles d'un nombre infini.

FÉLIX BERTAUX.

*
* *

FAITS-DIVERS

(recueillis par André Gide).

La Tragédie de Landreau.

I

Nantes, 3 octobre (Par dépêche de notre envoyé spécial). — Je vous indiquais, hier, en terminant ma dépêche, que l'on se refusait ici à admettre qu'une simple observation de son patron ait suffi, comme le déclarait Marcel Redureau, à faire de lui l'assassin sauvagement cruel de sept personnes.

Il n'y a, en effet, chez ce gamin de quinze ans, *aucune des tares héréditaires* [1], aucun des stigmates de dégénérescence qui

1. Tous les passages en italique sont soulignés par moi.

caractérisent le criminel-né. Marcel Redureau est le *quatrième de dix enfants, tous vigoureux, bien portants et honnêtes comme leurs parents.* Ceux-ci, petits propriétaires terriens, à la fois cultivateurs et vignerons, vivent du produit de leurs récoltes. Leur demeure se trouve à trois cents mètres à peine de la ferme Mabit. Ils sont fort estimés dans le pays et leurs enfants *n'ont reçu d'eux que de bons conseils et de bons exemples.*

Leur fils Marcel-Joseph René, dont l'épouvantable forfait vient de les plonger dans le désespoir, est né le 24 juin 1896. Il a donc exactement 15 ans et 3 mois. Son enfance n'eut pas d'histoire et fut celle des petits gars de la campagne qui, à peine arrivés à l'âge de raison, vont gagner leur pain au dehors pour alléger les charges familiales.

Le maire du Landreau, M. du Boisgueheneuc, qui le connaissait beaucoup, ne peut comprendre comment il a commis son crime.

— Marcel, déclare-t-il, dont la famille vivait en excellents termes avec les Mabit, n'avait jamais donné lieu jusqu'ici à aucune observation. Il était peut-être un peu nerveux, mais c'est tout. *On le dit aujourd'hui sournois et solitaire, j'avoue que jamais personne ne s'en était aperçu auparavant. Il ne buvait pas,* bref, rien ne pouvait laisser supposer qu'il fût capable de commettre un tel forfait.

Son ancien maître d'école, M. Béranger, tient le même langage :

— D'intelligence moyenne, dit-il, Redureau s'est toujours bien conduit. *C'était un bon élève qui me donnait toute satisfaction. Quand il recevait une réprimande, il ne se révoltait jamais. C'était un enfant plutôt docile.*

A onze ans, Marcel obtenait son certificat d'études et quittait l'école. Ses parents lui cherchèrent une place. Un peu frêle pour entrer chez des étrangers, ce fut chez son oncle, M. Louis Bouyer, cultivateur à la Bonnière, à deux kilomètres de Landreau, qu'il débuta comme gardien de bestiaux. *Bien sage, ni paresseux ni boudeur, son oncle le garda trois ans à son service et n'eut qu'à se féliciter de lui.*

Après avoir travaillé dix mois dans sa famille, Marcel Redureau entrait en juin dernier comme domestique à la

ferme Mabit, où il remplaçait son frère aîné qui partait au régiment. Ses gages annuels étaient de 360 francs.

— *Il était si peureux, déclare son père, qu'il n'osait pas sortir le soir.*

Que s'est-il passé durant ces trois derniers mois pour que ce timide, ce doux, ce craintif se métamorphose en une brute ivre de sang ?

Dès la découverte du crime, on pensa que le vol en était le mobile. Dimanche dernier, M. Mabit avait encaissé 3.000 francs, produit de la vente d'une partie de ses vendanges. La somme, qui était cependant à portée du meurtrier, a été retrouvée intacte. Marcel a *donc* (!) tué uniquement par vengeance.

Maintenant que la vision d'horreur du crime commence à s'estomper, les gens parlent et les langues se délient à Landreau comme au village du Bas-Briace, et de ces on-dit se dégage une version inattendue.

Marcel Redureau n'aurait pas été insensible aux charmes naissants de Marie Dugast, la jeune bonne des fermiers. Comme lui, depuis trois mois, Marie était au service des époux Mabit.

Or on dit au hameau que, dans la journée du crime, Marcel Redureau aurait tenté d'abuser de la jeune domestique, qui avait quinze ans comme lui, et son geste lui aurait attiré une verte semonce de Mme Mabit. Le fermier aurait joint ses admonestations sévères et justifiées à celles de sa femme. Mais est-ce bien exact ?

Quoi qu'il en soit, la parole est maintenant à l'enquête judiciaire. M. Mallet, juge d'instruction, chargé d'instruire le crime, a écrit au bâtonnier de l'ordre de Nantes pour lui demander de désigner un avocat pour assister Marcel Redureau. Me Abel Durand a été désigné par le bâtonnier.

HENRY BARBY.

(*Le Journal*, samedi 4 octobre 1913.)

II

Les obsèques des victimes du crime du Landreau ont été célébrées hier à trois heures au milieu d'une assistance nombreuse. Le juge de paix a apposé les scellés dans la maison funèbre.

Le maire du Landreau a déclaré qu'il connaissait beaucoup Redureau et que *rien n'indiquait chez ce jeune homme une telle prédisposition. Il n'était pas sournois, ni solitaire* comme on se plaît maintenant à le prétendre. Il avait même des amis. *Il ne buvait pas.*

Depuis quelque temps cependant, Redureau s'était attiré quelques observations de la part de son patron. Peut-être ces observations l'ont-elles irrité au point de lui faire perdre la tête.

D'autre part, l'ancien maître d'école de Redureau déclare que celui-ci, quoique d'intelligence moyenne, *était un bon élève, qui lui donnait toute satisfaction.* Il a passé avec succès son certificat d'études. L'instituteur, lui aussi, a été très surpris par la nouvelle du crime.

Les médecins légistes déclarent avoir rarement rencontré un tel acharnement. Il leur est impossible de se rendre compte, sur certains cadavres, de l'ordre des coups et de leur nombre. Redureau a dû frapper cinquante ou soixante fois les sept personnes qu'il a tuées.

L'arme dont il s'est servi est une serpe à raisin mesurant 50 centimètres. Le manche est plus long que la lame. Cette lame est recourbée comme un sabre turc et ressemble à un yatagan.

L'assassin a passé une nuit très calme à la prison de Nantes. N'ayant pas encore de défenseur, il ne sera probablement pas interrogé avant lundi.

(*Le Temps*, le 4 octobre 1913.)

III

Notre correspondant de Nantes nous écrit :

Le Bâtonnier de l'ordre des avocats a désigné Me Abel Durand comme défenseur de Marcel Redureau. Redureau tombe sous l'application des articles 66 et 67 du Code pénal, ainsi conçus :

Art. 66. — Lorsqu'un accusé aura moins de seize ans, et s'il est décidé qu'il a agi sans discernement, il sera acquitté, mais il sera, suivant les circonstances, remis à ses parents ou conduit dans une maison de correction, pour y être élevé et

détenu pendant un laps de temps qui ne dépassera pas sa vingtième année.

Art. 67. — Si, au contraire, l'accusé a agi avec discernement, il faut distinguer suivant la peine qui le frappe. Si c'est la peine de mort, ou celle des travaux forcés à perpétuité, il est condamné à la peine de dix à vingt ans d'emprisonnement dans une maison de correction. S'il a encouru la peine des travaux forcés à temps ou la réclusion, il est condamné à être enfermé dans une maison de correction pour un temps égal au moins au tiers et au plus à la moitié du temps pour lequel il aurait pu être condamné.

Ainsi, la peine la plus forte que le criminel du Landreau peut encourir est de vingt ans de prison.

Les mobiles envisagés depuis le crime disparaissent un à un. On avait pensé au vol, parce que le patron de Redureau avait touché dimanche 2.000 francs, produit de la vente de son vin. *L'argent a été retrouvé intact. Cette hypothèse est donc écartée. L'idée d'un crime passionnel ne semble pas non plus devoir être retenue.* Reste la vengeance, le ressentiment de Redureau contre son patron qui l'aurait rudoyé. C'est, semble-t-il, de ce côté que le juge d'instruction va diriger ses investigations.

En attendant, le prisonnier se montre toujours très calme, inconscient en apparence du crime horrible dont il est l'auteur. *Il mange et dort bien et les remords ne paraissent pas l'obséder.* Vendredi après-midi, il a reçu la visite de son avocat avec qui il a eu un assez long entretien.

(*Le Temps,* 5 octobre 1913.)

(à suivre) [1]

*
* *

REVUE DES LIVRES

La Conversation, par *André Maurois* (Hachette).

Généralement on ne met pas en théorie ce qu'on peut encore pratiquer, qu'il s'agisse des hommes ou des peuples. Si l'on écrit en France un art de causer, c'est qu'on ne sait plus causer comme jadis. De même ces poètes didactiques qui, la veine desséchée, composent

1. J'inscris ces mots imprudemment, car je n'ai pas dans mes tiroirs la suite de cette affaire, et serais donc extrêmement reconnaissant à celui des lecteurs de la N. R. F. qui pourrait me la procurer.

douze chants sur l'*Invention* ou la *Fantaisie*... Or vous entendez bien que M. André Maurois ne donne pas ici un traité, mais une description. Quoiqu'il ait le don des maximes générales, il préfère nous livrer la fleur de son expérience particulière. La conversation est avant tout exercice social. On verra donc dans ce petit livre une peinture piquante de la société mondaine d'aujourd'hui. Point de satire déclarée, point de paradoxes : c'est si facile ! De la psychologie seulement, bonne pour un romancier, excellente pour un moraliste. Et de ravissantes formules qui ne font jamais paraître la banalité dans l'évidence même, ni le pédantisme dans la philosophie, ni la préciosité dans le spirituel. « Quel est l'homme qui pense tout ce qu'il pense ?... Il y a dans beaucoup de mensonges plus d'indolence que d'hypocrisie, etc. » Vous pourrez tirer de tout cela un beau manuel de bergsonisme, ou si telle est votre humeur, une infinité de vignettes bien agréables. Si l'expérience, dit M. Maurois, ne procure aucun plaisir si ce n'est celui de la transmettre, du moins ce livre-ci a-t-il fait plaisir d'abord à son auteur.

A. T.

*

Études et Souvenirs sur Emile Clermont (Les Amitiés et Bernard Grasset).

Les romans de Clermont étaient en rapport avec une véhémente crise de sensibilité, dont ils étaient l'expression indirecte et littéraire. Avec les pages inédites que contient ce recueil nous avons une connaissance autrement profonde et nette de l'homme. Nul artifice. Un homme en face de son destin, avide de trouver, mais possédé de la passion de comprendre. Aucun dogmatisme, de la critique saine. Aussi se plaît-il à relever chez un Pascal l'entraînement passionnel, chez un Renan le manque de clarté sur ses clartés. Nul besoin douloureux du calme ne peut contraindre la liberté de son esprit : l'intelligence de la plus large réalité, celle qui n'exclut rien, est souveraine maîtresse. De ce point de vue, le plus dépouillé qui soit, le plus amer aussi, Clermont aime à suivre les esprits les plus divers — Taine, Gœthe — dans la genèse pour eux des certitudes : l'histoire la plus instructive pour qui s'applique à la maîtrise de soi. Et par delà cette méthodologie de l'humain, nous assistons aux luttes de cet esprit, terriblement lucide, contre ce qui se propose à lui : hellénisme, catholicisme, conçus avec une netteté, une vie, qui étonnent. On eût pu croire en effet impossible une telle connaissance de deux états aussi opposés.

ROBERT TOURNAUD

*

Esquisses de l'Homme, par *Alain* (Helleu et Sergent).

On a fait bien des recueils de propos d'Alain, et celui qui a lu tous les précédents aborde chaque fois le suivant avec une certaine méfiance , on croit qu'on va tout reconnaître. Mais chaque fois la richesse des détails, si connue que soit déjà la doctrine, rend ce nouveau recueil aimable, bienvenu, nécessaire. Il faut dire que celui-ci est un des plus réussis : il semble composé avec le souci de faire, cette fois, rivaliser Alain avec les moralistes classiques ; en y réussissant, il nous rappelle bien des propos dont d'autres feraient un livre : je n'ai rien vu d'aussi beau, d'aussi fort et d'aussi équitable sur l'esprit juif que le propos sur « le poème du désert », rarement d'aussi bonne sociologie que dans l'article sur la divination, mais j'en citerais bien trente en vous répétant chaque fois que c'est le meilleur, après quoi j'aurais des remords en pensant aux autres.

On sait qu'Alain s'est fermé tous les chemins d'une carrière plus brillante et plus profitable par la plus rude intransigeance, on sait que depuis la guerre il traite avec une roideur ou des ironies de soldat mécontent les plus doux, les mieux intentionnés et les plus affectueux des Ponce-Pilate, et là-dessus je sais que bien des gens se l'imaginent comme un Caton à moustaches ; mais il me disait l'autre jour, comme nous entrions chez un boulanger : « Vous n'êtes pas un honnête homme, j'espère ? Moi non plus : je n'ai ni tué, ni volé, comme disent les canonniers, voilà tout... » Et je me désempalais de respectabilité, en l'écoutant. Voilà un bon contraste, et une énigme pour bien des gens ; lisez donc Alain : avec le secret de cette morale, vous y apprendrez, tout de bon, l'art de rire et l'art de dormir.

JEAN PRÉVOST

*

Le Microbe de l'or, par *Ivan Goll* (Emile-Paul)

Un livre intéressant dans la tradition des caractères. L'Avare, ici le père Tric, gagnerait pourtant à paraître moins caricatural. Il y a certains excès voulus dans ce portrait d'où le paradoxe n'est pas absent. Quelquefois en effet les vertus les plus chrétiennes, celles de renoncement, coïncident avec l'avarice qui est une abnégation de toute volonté vitale. Et puis Ivan Goll montre finement que l'avare est toujours dupe d'une abstraction, d'une idée pure. En somme il ignore l'argent et sa valeur exacte. C'est le côté sentimental de toutes les passions.

G. D.

*

La Vigne aux bras étroits, par *Charles Legras* (Grasset).

Il est vraiment bien difficile, après François Mauriac, de parler du Médoc et du Bordelais.

G. D.

Loin des Blondes, par *Thomas Raucat* (N. R. F.).

Livre de voyages dont le chapitre le plus curieux et le mieux tourné semble celui qui n'est pas « de voyage ». Pourquoi nous emmener au Japon puisque nous le trouvons, ce Japon, sans presque nous déranger, à Saint-Cloud, au dernier chapitre ? On est « loin des blondes » dès l'instant que l'on est avec une brune. Et les Japonaises courent le monde. M. Thomas Raucat ne nous apprend, cette fois-ci, rien de nouveau sur l'Extrême-Orient, qu'il se plaît à considérer surtout au point de vue du touriste alléché par le facile plaisir et les cartes-postales. Ces pages assez lâchées ont souvent le ton « content de soi » des passages les plus indulgents de Loti. Le livre ne manque pas d'anecdotes amusantes, mais l'ensemble, un peu trop prévu, fait penser au dessin négligent de la fumée en mer par temps calme. Temps calme et dessin négligent.

MAURICE COURTOIS-SUFFIT

*

Le Testament romantique, par *Georges Duvau* (Kra).

Nous sommes tous plus ou moins légataires du « Testament romantique » de M. G. Duvau — fût-ce pour en décliner le passif. Il est incontestable toutefois que l'après-guerre a rendu plus tragique pour beaucoup d'entre nous cette renonciation à l'absolu dont avait paru souffrir avec joie, habile usufruitier d'un capital anonyme, un Barrès. Si M. Duvau épingle en épigraphe de son premier chapitre : « Le secret de son impuissance était qu'il tendait à tout examiner du point de vue de l'éternité » ce n'est pas, solution confortable, qu'il se résolve à déposer le bilan d'une éternité qui lui tient trop à cœur. S'il en a fait la monnaie, espérons qu'il ne la portera pas au change. Le problème dans lequel il se débat est celui d'une intelligence (je songe à quelque petit M. Teste) contrainte en toute loyauté à se mesurer avec les infinitésimaux de la vie éphémère. « Perché du haut d'un système et l'esprit quelque peu guindé, j'accepte le spectacle de la vie comme les variations plus ou moins pailletées d'un thème dont je possède le secret ». Tant de calme, tant de transparence, seront brouillés par une résistance impure de l'objet. Ce trop de lumière sera obscurci par Roxane ou par toute autre, à l'occasion de laquelle, éboulé, le tas de problèmes humains — amitiés, croyances, cités, nations, guerre et paix — sera rejeté sur le tapis du Temps et des apparences.

En regard du héros, les personnages, témoins, contrôleurs de vitesse de son salut ou de sa perdition agissent dans les coulisses. Roxane represente au négatif la phase initiale d'une épreuve à laquelle l'image de Claire, « l'infirmière », aidera à apporter une solution plus humble

et positive ; retour à la santé qui pourrait se traduire par le mot « acceptation ». D'où le changement de ton et aussi le décalage de la seconde partie. Déjà les amis de l'âge héroïque (et du quartier Latin !) les voici qui s'éloignent, exorcisés comme des ombres plus ou moins liées à « l'aube décolorée » du début, cependant que la vie prendra lentement un relief nouveau, une ossature, des couleurs nouvelles, plus « jeunes filles », je ne sais quoi de gratuit et de plus réel qui atteste sa force neuve au malade qu'il fut. Mais au prix de quelle hauteur, ce bonheur taillé en biseau sur la pensée ! Ce « Testament romantique » est tout de même celui d'un mort ! J'en sais qui *n'accepteront* pas.

Le relief avec lequel se détache ce roman sur la masse des productions perdues qui ne seront jamais retrouvées, n'exclut pas les critiques. Intrigue mal liée ; infériorité marquée de la seconde partie, où s'accusent un pointillisme psychologique, un manque d'arrière-plan qui compromettent la composition. Enfin l'habitude du couple adjectif sur nom n'est pas sans nuire à la souplesse d'un style guindé à l'excès, mais chargé et souvent bien frappé. Cette « éducation sentimentale » d'une après-guerre en voie de liquidation métaphysique ne manque, on le voit, que de maîtrise.

JACQUES-ROBERT DURON.

*

Le bar du lendemain, par *G. Ribemont-Dessaignes* (Emile-Paul).

Ce scénario pour film américain est assez réussi. Ces trois frères Lafleurette — qui se laissent expédier aux pays des phoques et n'y trouvent rien de mieux à faire, après avoir monté un bar pour Esquimaux, que de catalyser le suicide cosmique de ces pauvres gens — ont tout l'air d'un Charlot acétique en trois personnes. Disons plutôt trois personnages qui paraissent jouer, d'abord sur un New-New de carton-pâte, puis sur une illusion de grand silence blanc, un rôle en trompe-l'œil, et, c'est la gageure de l'auteur, le trompe-l'œil du mensonge. C'est probablement ce que d'aucuns ont voulu dire en parlant de mystification. Ce grand innocent de Daniel lui-même, qui donne la note sentimentale sous les réverbères, et qui recule devant l'idée de consommer par tranches un bonheur certain (une Angela intermittente), ne laisse pas de dérouler sans amusement tous les clichés d'une existence en zigzags. Il se spécialise comme ses frères dans un certain genre de critique de la vie — mais je ne jurerais pas que M. Ribemont-Dessaignes ne l'ait choisi tout spécialement pour punching-ball de son ironie —. Il est vrai que ce livre (à part deux Esquimaux écorchés vifs, une vieille avare assassinée, et quelques cadavres) a moins d'outrance et contient moins d'outrages que ses aînés. Du sang sur la neige n'est pas tellement indispensable ! Constatons donc que M. Ribemont-Dessaignes se départ un peu du genre atroce et « gros sel » à la fois ;

sachons-lui gré de cet humour en interligne et de quelques jolies expressions (« le problème était une pastille à avaler d'un seul coup, en profondeur »), et souhaitons qu'au retour de la terre de Baffin, il s'humanise, je veux dire, qu'il entre davantage dans les règles de notre jeu. Les climats tempérés ne sont ni les moins variés ni les moins salubres.

JACQUES-ROBERT DURON

Le Feutre vert, par *Michael Arlen,* traduit de l'anglais par *Lucette Caron Culbert* (Plon).

A vouloir présenter un héros en conflit avec son milieu, un auteur n'évite pas toujours l'écueil du dogmatisme, et son personnage se trouve souvent défini moins par sa vie personnelle que par ses contacts avec autrui. M. Arlen a su se préserver d'un tel danger, et Iris Storm, son héroïne, garde une authenticité qui par moment semble étonner l'auteur lui-même. Si l'on oublie la fin, d'ailleurs pathétique, mais où la morale est un peu trop satisfaite, Iris semble conduite dans la vie moins par les principes d'une sorte d'anarchie morale que par une fatalité secrète qui en fait la grandeur. Peut-être le postulat, de la fidélité d'une jeune fille à un serment d'amour prêté à dix-huit ans, est-il quelque peu fragile : on n'en est point choqué cependant car l'élucidation de cette conscience étrange intéresse moins que la courbe de sa vie. Le milieu qu'Iris traverse est prétexte pour Michael Arlen à des tableaux d'une touche exacte, encore qu'assez colorée ; et les personnages de second plan sont étudiés avec cette qualité maîtresse des romanciers anglais qui est de faire surgir du général la vérité individuelle.

H. DANIEL-ROPS.

Le Kou-wen chinois, traduit par *Georges Margouliès* (Geuthner).

Ce recueil de poèmes en prose, extrait distillé pendant plus de deux millénaires par une civilisation de lettrés, grise encore à travers la traduction. C'est un tissu de descriptions, mais de descriptions à l'échelle d'une partie du monde, du pays des quatre mers, où le vent souffle des six points cardinaux, où montagnes et rivières s'entremèlent, où l'eau, « qui est la joie du sage », excelle à refléter les cent aspects des dix mille choses, où « le phénix coupe l'arc-en-ciel, soutient de son dos la voûte céleste et trouble de ses pattes les nuages flottants quand il s'ébat dans le ciel immense ». Sentences et réflexions morales y fleurissent, mais sans accent dogmatique, sans intention de prosélytisme, jetées en passant comme ce conseil d'un auteur T'ang : « Il ne faut pas laisser s'écrouler son désir de monter dans les nuages verts », et si

l'image gagne en étendue elle revêt la forme subtile et asiatique de l'apologue, qui permet à chacun de comprendre selon ses mérites et même d'enrichir la pensée de l'auteur. Quant au support philosophique de ces morceaux de littérature, les auteurs, fidèles à l'esprit de la race, semblent préférer la voie prudente de Confucius à celle de Lao-tseu, mais la qualité de la poésie tient lieu de mystique, et n'entend-elle pas des voix, l'oreille qui perçoit le « son de l'automne » ou le « Chant du grand Fluide » ? Au reste, la sérénité que confère l'absence d'âme, et qui donne à des pièces si diverses un même accent reposé et détaché, constitue la leçon la plus riche de ce livre. Et, avant que le Baudelaire Ming en vienne à dire : « Nous aurons des attelages de jeunes tigres violets... », on sera surpris de rencontrer chez les vieux lettrés des époques Tcheou et Han, au lieu de la courbe compliquée et de l'excès de dragons attendu, la simplicité de moyens, l'intensité d'émotion de toutes les œuvres archaïques qui exploitent à ciel ouvert un fonds humain dont on voudrait nous faire croire que les Gréco-latins eurent le monopole.

JACQUES SPITZ

*
* *

REVUE DES REVUES

Hommage à André Gide

Socrate fut accusé par les Henri Massis de son temps de corrompre la jeunesse, *quod corrumperet juventutem*. S'il avait pu réunir en volume autant de témoignages à décharge qu'André Gide, sans doute aurait-il évité la ciguë : un académicien, M. Paul Valéry, trois prochains académiciens, MM. André Maurois, François Mauriac et Edmond Jaloux, sans oublier MM. Henri Bernstein et Jacques Copeau (pour une fois du même avis), s'offrent dans le dernier numéro du *Capitole* à lui servir de garants.

On pourrait résumer ce copieux hommage en une ballade à la manière des *Nourritures terrestres* : « Il y a ceux qui le trouvent bien comme il est, et ceux qui jugent qu'il n'est pas tel qu'il paraît ; il y a ceux qui le trouvent surtout intelligent et ceux qui le trouvent surtout vivant ; il y a ceux qui le trouvent tout classique et il y en a d'autres qui lui reprochent de ne pas savoir le grec ; il y a ceux qui trouvent qu'il exagère et ceux qui aiment par dessus tout le tome III de *Si le grain ne meurt*... Il y a M. de Montherlant qui n'aime pas *Corydon* « livre où il y a encore de la feinte, et si inutile ! de la petite précaution », mais qui juge que *Si le grain ne meurt*... a réparé cela (« Maintenant on est tout à fait à l'aise pour lui serrer la main ») ; et il y a M. Henri Bernstein qui voudrait en plus savoir long. (« Courage... Vous avez énoncé des faits ; nous ne pouvons nous en contenter. C'est l'âme entière que nous réclamons avec son secret, fût-il terrible »).

Il y a surtout des *Feuillets* d'André Gide dont chacun est une réponse à une critique ou à un problème typiquement « gidien », ou

l'ébauche d'un programme. On y trouve annoncé un prochain livre de *Caractères* : « Je reprends le titre de La Bruyère... et le sujet de son livre, et sa façon de le traiter. De tous les grands ouvrages du XVIIe siècle, il me paraît que le livre des *Caractères* est le seul qu'il ne soit peut-être pas trop impertinent de refaire ; je veux dire qu'il n'est peut-être pas trop imprudent de le tenter. » André Gide connaît-il les portraits en prose d'André Chénier et, à leur propos, la remarque de Faguet : « Chénier aurait pu être, s'il avait poursuivi dans cette voie, le La Bruyère du XVIIIe siècle. Or c'est un La Bruyère qui a manqué au XVIIIe siècle et il serait assez bon que tout siècle eût son La Bruyère. »

D'admirables maximes : « Il n'est pas de sentiment si simple que ne complique aussitôt et ne fausse l'introspection. »

Et ce jugement sur Proust :

« Maintenir l'art à *l'échelle de l'homme.* La minutie de Proust peut amuser l'esprit, et faire plus : elle le renseigne ; mais je me refuse à y voir plus qu'un travail préalable. Celui qui s'y tiendrait ne peut plus vivre ; et c'est bien parce qu'il ne vivait plus que Proust lui-même a pu s'y livrer. Le public a marqué devant cette analyse un peu de cette stupeur ébaubie qu'il éprouve devant la lentille du microscope : « Quoi ! c'est là ce que j'ai dans le sang !... ce qu'il y a dans l'eau que je bois !... dans le vinaigre ! » Mais il nous gênerait beaucoup de voir toujours le monde à cette échelle ; et de même l'art ne se satisfait point d'une si minutieuse et tatillonnante vérité. Tout comme la vie, il passe outre. Ce qui m'intéresse et m'importe, c'est un art qui permette, non d'éclairer dans l'infini détail les ressorts de la conduite des hommes, mais bien de brasser profondément celle-ci. »

* * *

MEMENTO

ART ET DÉCORATION (Février) : *Les bois sculptés de Gauguin*, par Robert Rey.
LE LIVRE DE L'AMI (Mars) : une curieuse *solution du problème de l'éducation sexuelle.*
MERCURE DE FRANCE (15 Mars) : *Le Théâtre,* par André Rouveyre ; lettre d'André Gide sur *Hamlet* et sur l'œuvre de Paul Valéry.
PALESTINE (Mars) : *Le Comtat venaissin et ses Juifs*, par André Spire.
LES PRIMAIRES (Février) : *Hommage* à Charles Vildrac.
REVUE DE MÉTAPHYSIQUE ET DE MORALE (Février) : *Autour de Paul Valéry,* par P. L. Estève.
REVUE DE PARIS (Février-Mars) : *La naissance du jour,* par Colette.
REVUE UNIVERSELLE (1er Mars) : *Lettre sur le bolchevisme*, de Boukharine.
SAGESSE (n° 2) : *Poèmes* de Claude-André Puget.

LE GÉRANT . GASTON GALLIMARD
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE. F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Francaise » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, de la Banque de l'Union Industrielle Française, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

UN COUP D'ŒIL SUR LES MARCHÉS ÉTRANGERS

L'irrégularité qui a sévi, à la Bourse de Paris pendant tout le cours du mois de Février, n'est pas un phénomène particulier à notre place, déçue par l'ajournement sine die de la stabilisation du franc. Plusieurs autres capitales financières sont actuellement hésitantes, sinon maussades, et il n'est pas inutile de constater un peu partout l'ardent souci montré par les autorités financières responsables pour maintenir une activité boursière menacée de défaillance prochaine, ou mieux encore pour ramener à des proportions plus raisonnables des mouvements spéculatifs qui n'avaient plus que de lointains rapports avec les possibilités et le rendement des valeurs échangées.

A Wall-Street, les dangers d'une aggravation du malaise boursier à quelques mois des élections américaines, n'ont pas échappé à la clairvoyance des milieux financiers autorisés. Pour la seconde fois en quelques semaines, le Président Coolidge s'est vu dans l'obligation d'intervenir pour calmer les trop vives appréhensions qui commençaient à se faire jour, à la suite de l'élévation du taux de l'escompte par les Banques Fédérales. Il a été ainsi amené à déclarer que la situation des Etats-Unis était saine, que les affaires jouissaient d'un excellent équilibre et qu'enfin, il n'y avait pas eu, sur le marché des valeurs de gros excès spéculatifs, capables de mettre en péril l'économie générale du pays.

Mais, si à New-York les pouvoirs publics affirment que l'on n'a pas trop spéculé malgré la lassitude constatée, à Bruxelles, au contraire, le Gouverneur de la Banque Nationale de Belgique s'est élevé très franchement contre les regrettables excès commis en Bourse depuis la réalisation de la réforme monétaire. La spéculation, a-t-il dit, est une chose sérieuse, elle exige de la compétence, du discernement et de l'expérience et il est fâcheux que le jeu de bourse se soit développé jusqu'à envahir toutes les classes de la Société.

A Paris, on peut constater depuis quelque temps que les autorités responsables de notre redressement financier ne se désintéressent pas des excès spéculatifs de la Bourse. Plusieurs fois déjà, on a pu observer

qu'elles s'appliquaient à rechercher tous les moyens susceptibles d'y couper court en arrêtant le flot montant des devises qui en a été la source principale.

C'est dans ce but que la Banque de France s'est avisée depuis quelque temps de procéder à des achats d'or à l'aide des livres et des dollars achetés sur le marché des changes. C'est une mesure d'une efficacité certaine qui, provoquant une hausse du taux de l'escompte sur les places étrangères, amènera promptement un resserrement monétaire général et l'arrêt automatique des offres de divises de la spéculation internationale.

Un second moyen de draîner les capitaux flottants et de diminuer la capacité d'achat qui résulte de l'inflation de crédit dont nous souffrons actuellement, est encore à la disposition du gouvernement. C'est l'émission d'un emprunt de ponction. On en a parlé à plusieurs reprises, des démentis plus ou moins officiels ont surgi, mais il n'en reste pas moins que c'est une épée de Damoclès suspendue sur les éléments, trop entreprenants de notre marché financier qui peuvent ainsi mesurer toute la profondeur de la maxime : « La crainte du châtiment est le commencement de la sagesse ».

Ces quelques réflexions montrent que l'abondance des disponibilités ne suffit pas pour entretenir indéfiniment la hausse sur un marché quelconque. Il arrive un moment où inévitablement on dépasse la limite raisonnable au delà de laquelle la spéculation s'apparente très étroitement avec le jeu de la roulette.

Il faut donc toujours en revenir à cette vieille notion du rendement si oubliée depuis la guerre mais pourtant si profondément vraie. La valeur-or, la valeur de liquidation ! Ces beaux sujets de controverse, pour des juristes ou des experts comptables, ne tiennent pas en face de l'argument palpable du taux de capitalisation qui de plus en plus constituera l'élément primordial dans la détermination de la valeur boursière des titres.

PETIT COURRIER

Abonné Limoges. — Nous sommes à votre disposition quand vous le désirerez. Actuellement nous estimons que vous devez les conserver tous sauf les deux derniers.

Lille R. N. — Veuillez nous indiquer vos cours d'achat pour nous permettre de vous fixer exactement. Pour « Tubize » nous partageons votre avis.

Propriétaire Marmande. — Certainement pas avant la période électorale.

N. B. — On nous signale un titre figurant à la cote officielle du marché en Banque (cours 175 francs environ).

L'affaire n'a cessé de progresser depuis 1919, année de sa création. Le bénéfice net a plus que doublé en deux ans. Le dividende assure, au cours actuel : 6,70 % net.

Nous sommes en mesure de fournir tous renseignements complémentaires à ceux de nos lecteurs que ce placement intéresserait.

André Ply,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.

HENRI CYRAL, ÉDITEUR

118, Boulevard Raspail, PARIS-VIe

SEINE 74-390 CH. POSTAUX PARIS 225-06

" COLLECTION FRANÇAISE "

OUVRAGES PARUS :

IINIQUE, par EUGÈNE FROMENTIN.	*Epuisé*
IPREINTE, par ED. ESTAUNIÉ, de l'Acad. fr.	*Epuise*
MONT Jeune et RISLER Aîné, par ALPHONSE DAUDET	*Epuisé*
ORTE ÉTROITE, par ANDRÉ GIDE	*Epuisé*
ETIT CHOSE, par ALPHONSE DAUDET	*Epuisé*
TRES DE MON MOULIN, par ALPHONSE DAUDET..	*Epuisé*
AME BOVARY, par GUSTAVE FLAUBERT..	*Epuisé*
TARIN DE TARASCON, par ALPHONSE DAUDET	*Epuisé*
IA ROUMESTAN, par ALPHONSE DAUDET.	*Epuisé*
ISCIPLE, par PAUL BOURGET, de l'Acad. fr.	*Epuisé*
IVERTISSEMENT PROVINCIAL, par H. DE RÉGNIER, de l'Acad. fr.	**90** fr.
CENSION DE M. BASLEVRE, par ED. ESTAUNIÉ, de l'Acad. fr..	**100** fr.
CAPADE, par H. DE RÉGNIER, de l'Acad. française..	**120** fr.
ILE SOUS LES CEDRES, par H. BORDEAUX, de l'Acad. française.	**120** fr.
PEL DE LA ROUTE, par E. ESTAUNIÉ de l'Acad. française. ..	**120** fr.
SIEUR DES LOURDINES, par A. DE CHATEAUBRIANT	**120** fr.

r paraître fin Avril :

SALAMMBÔ

PAR

GUSTAVE FLAUBERT

75 illustrations en couleurs de S.-R. LAGNEAU

xemplaires sur Madagascar, avec deux dessins originaux	**400** fr.
xemplaires sur Arches	**260** fr.
xemplaires sur Rives.	**180** fr.

Presque complètement souscrit).

our paraître ensuite :

obre. **JACK,** par ALPHONSE DAUDET. 2 volumes avec 120 illustrations de PIERRE ROUSSEAU.

vembre. **PÊCHEUR D'ISLANDE,** par PIERRE LOTI, de l'Académie Française. 70 illustrations de DANIEL-GIRARD.

Les souscriptions sont reçues chez tous les Libraires